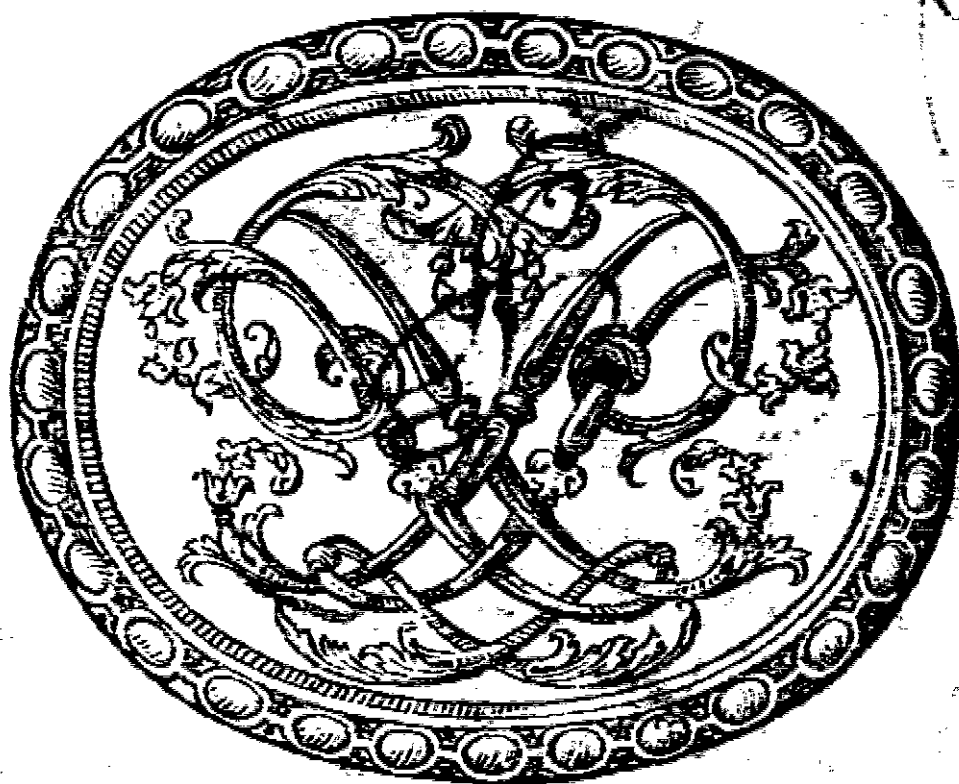


# CONTES ET FABLES,

*De Monsieur LE NOBLE.*

Ouvrage enrichi de Figures.

*TOME SECOND.*



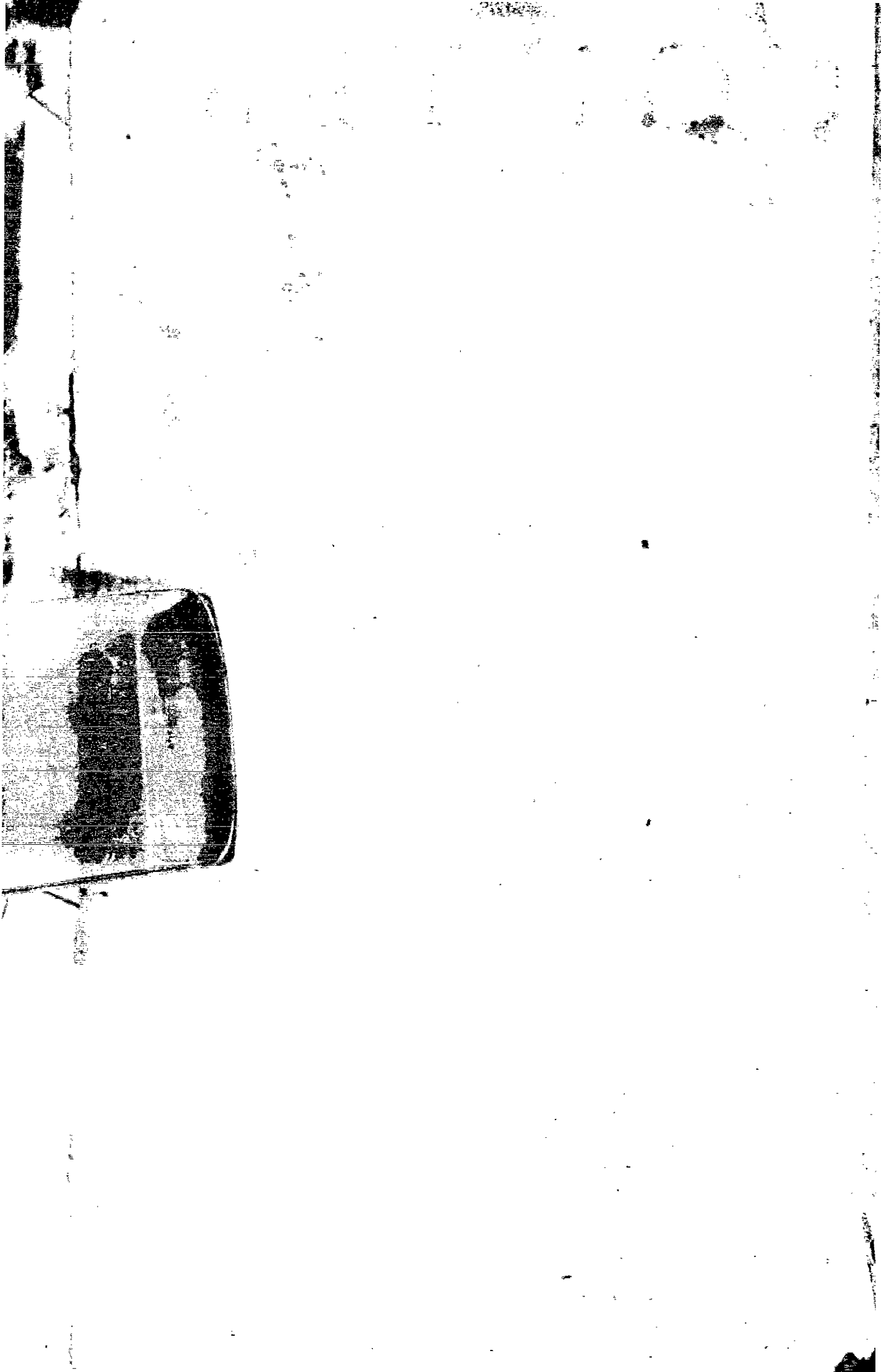
A LYON,

Chez LEONARD PLAIGNARD, rue  
Merciere, au Grand Hercule.

---

M. DC. XCVII.

*Avec Approbation & Privilege du Roy.*





C O N T E S  
E T F A B L E S  
D E M . L E N O B L E .

---

TROISIEME PARTIE.

C O N T E L I .

De l'Idole brizée.



*Le Caprice.*



Fracta dat irato precibus quæ dona negabat ,  
O Procax Mulier quàm tibi par Statua !



*1* *Est de certains cœurs qui comme le tambour*

*Ne nous rendent aucun service ,*  
Tome II.

A

## 2      CONTES ET FABLES.

*S'ils ne sont batuz nuit & jour.*

*Des Valets , je le sçais , c'est l'ordinaire vice ,*

*Mais maintes Femmes , ce dit on ,*

*De leur instinct malin ont ce plaisant caprice ,*

*Et celle de Lucas feroit mal son Office*

*Si l'Epoux quelque fois ne joüoit du bâ: on.*

*Quant à moi franchement également je blame ,*

*Et le batant & le batu ,*

*Et veux que la raison & la seule vertu*

*Ramenent l'esprit d'une Femme ;*

*Mais quand à son devoir on ne peut la ranger ,*

*Direz-vous qu'en prenant le droit chemin des Gaules,*

*Trouveriez-vous quelque danger*

*A chatoïiller un peu ses petites épaules ?*

*Lucas vous dira , non , & qu'il s'en trouve bien.*

*Moi je vous dis n'en faites rien*

*Fut-elle de l'humeur d'une certaine Idole*

*Que reveroit certain brutal ,*

*J'en trouve le Conte assez drole*

*Econtez le voici tiré d'Original.*



**D**U tems que les mortels se faisoient à leur guise  
Selon leur instinct quelque Dieu ,  
Et que pendant l'hiver de crainte de la Bife  
On les mettoit au coin du feu.

Un homme de mince fortune

En avoit un planté sur un grand pié d'Estal

Non pas de fin metal,

Mais d'un fragile plâtre, ou d'argile commune,

Et trois fois tous les jours il alloit bien ou mal

Marmoter à ses piés sa priere importune ,

Ou selon ses petits moiens

Par le fumet d'un Sacrifice

Il essaïoit de le rendre propice ,

Mais loin que son Dieu Lar multipliât ses biens

On auroit dit que par malice

Pour le rendre plus malheureux

Il se plaïoit à prendre à corre-poil ses vœux.

ses Brebis se mouroient , & sa femme étoit sainte,

son meilleur vin couloit par un toneau fêlé

Et s'il voïoit sa grange pleine

C'étoit de paille & non de blé.

Avoit-il un procès , & par sa patience

Enfin après trois mois obtenu l'Audiance ,

Son Avocat absent laissoit prendre un default.

On apointe , il rencontre un Rapporteur ignare ,

Un Procureur vrai chanrré , un Avocat avare,

Et pour Secretaire un Trigaut ,

Toïoit-il sur Manille ou de Trefle ou de Pique,

Deux Pontes lui rentroient au lieu de Matadors,

## 4      CONTES ET FABLES.

Enfin malgré tous ses éfors  
La Fortune à ses vœux étoit toujours inique.

Outré de rage & de dépit  
De venir par un soin frivole  
Tous les jours sans aucun profit  
Encenser une vaine Idole.

Brutal & brulant de couroux

Il prend entre ses mains une pesante masse,  
En frappe cette Idole, & redoublant ses coups  
La met en-pieces, la fracasse.

Mais, ô prodige heureux ! du cors ainsi haché  
Sort un brillant tresor dans son ventre caché.  
Tel qu'en un cofre fort armé de six serrures.

En renferme un riche vilain  
Qui sur gages prêtant à de grosses usures  
Meurt le ventre aussi plat qu'il a son Bahu plein.

Ah ; ah ! dit le Brutal , Madame la Statuë

Dix ans en vain j'ai donc prié,  
Pressé , gemi, sacrifié,  
Et vous vouliez être battue.

Il est ainsi de certains fous

Inutiles à qui les caresses on ménage,  
Et qui ne sont d'un bon usage  
Que quand ils sont brizez de coups.

## M O R A L E.

**I**L y a des cœurs bas dont on ne peut tirer aucun service qu'à force de les maltraiter. C'est le Caractere des laches qui ne se piquent, ny d'honneur, ny de vertu, & qui sont semblables à cette Idole capricieuse qui ne fait rien pour celui qui la prie, & qui l'enrichit lors qu'elle en est fracassée.



6 CONTES ET FABLES.  
CONTE LII.

Des Rats.



*L'Abus des Biens.*



*Præcipitata ruit soboles opulenta Latronis  
Successu pravo , sic male parata cadunt.*



**L**E Prodiges indiscret court à bride abatuë  
Le droit chemin de l'Hôpital ,  
Le bien pour l'Avarice est un mal ,  
Et tôt ou tard , enfin , c'est ce bien qui le tuë ,  
Du comble des honneurs un stupide ignorant  
Fait une chute malheureuse ,  
Et souvent une fin honteuse  
Attend au dernier pas le superbe arrogant.  
Fuyez comme un dangereux vice ,  
Et la fureur prodigue , & la basse avarice ,  
L'ignorance , & le vain orgueil  
Chacun de ces défauts couvre un homme de honte  
Et c'est ce qu'en ce petit Conte  
Je vais vous faire voir à l'œil.



**U**N Rat jadis valet de Prêtre

Comme l'Arabe Darmion ,  
 Tôt après aiant eu mince Commission  
 S'y fit en peu de tems connoître  
 Rat de grand apetit, mais de bonne foi, non ,  
 De là comme en pillant il est aisé de croître  
 On le vit de petit Commis  
 Parmi les Gros Traitans dans les Fermes admis ,  
 Où Dieu sçair de quel air il joüa de la ferre ,  
 Mais la mort vint sans l'avertir,  
 Sans compter il falut partir ,  
 Et quatre Rats ses fils le firent mettre en terre  
 En tres magnifique convoi ,  
 Et fort grand plaisir que je croi. ]  
 Entr'eux l'opulent heritage  
 Crainte que par Justice il ne fût écorné ,  
 A la fourdine se partage.  
 Le Marquis , c'est ainsi que se titre un aîné ,  
 Du parti né ,  
 Pour droit d'ainesse eut l'avantage  
 D'un superbe Chateau taillé dans un fromage  
 Vrai Roquefort bien raffiné ,  
 Puis à force d'argent se pouffant vers le Prince  
 Il devint , aiant l'air, tirant sur le guerrier  
 Lieutenant de Roy de Province  
 C'est à dire d'un grand grenier.

## 3      CONTES ET FABLES.

Le Second resta Secretaire,  
Du Roy s'entend , & pour métier ,  
Marchant sur les pas de son pere  
Se fit honorable usurier.

Le troisième franche bourrique  
Qui ne sçavoit ny A ny Bé  
Sous le nom de Monsieur l'Abbé ,  
De ruelle en ruelle alloit chercher pratique ,  
Et d'une longue robe afublant son gros dos  
Crut pouvoir sous ses plis cacher tous ses defauts.

Le Chevalier Raton à la grosse bedaine  
Etoit le plus jeune de tous ,  
Jeune Rat qui de Rats avoit la tête plaine ,  
Et tenoit hardiment son coin parmi les fous ,  
Tout en argent content on lui fit son partage.

Or voions maintenant comme ils firent usage  
De leurs biens & de leurs honneurs.  
En deux ans ce Cadet , en table , en équipage,  
En mignones Souris aiant gaïes humeurs ,  
En Cornets, en Trictrac, en Bals, en Comedies ,  
En moulins de Javelle , & courses à saint Clou ,  
Fit ainsi qu'un prodigue fou  
Tant de dépenses étourdies  
Que n'ayant pas de reste un sou  
Il fut à l'Hôpital finir ses maladies.

L'autre avare, usurier, sacs sur sacs entassant

Avoit pris la route contraire,

Et de pain bis se nourrissant

S'ôtoit jusques au necessaire.

Loup garou, seul chez lui, sans Valet, & sans Chien

Volontaire Tantale au milieu de son bien,

Jour & nuit il contoit ses modernes Medailles;

Mais deux filoux de Chats dans sa banque glissez

L'égorgeant sourdement entre quatre murailles

Pillerent ses Tresors solement amassez,

Et deux. Pour l'Abé Rat à cervelle grossiere

C'étoit un maître sot de robe enharnaché

Qui toujours au bon sens venoit rompre en visiere,

Et toujours au sien attaché

Chopoit à chaque pas par default de lumiere

Du haut du Tribunal on le fit choir à bas,

Puis acablé de gros Contrats

Il fut mourir dans la ratiere.

Mais que devint l'ainé, le Marquis à beau train

Qui dans le fond d'une Province

Avoit pris un air aussi vain

Qu'il avoit la naissance mince;

De ses foles brutalitez

Les peuples par tout irritez

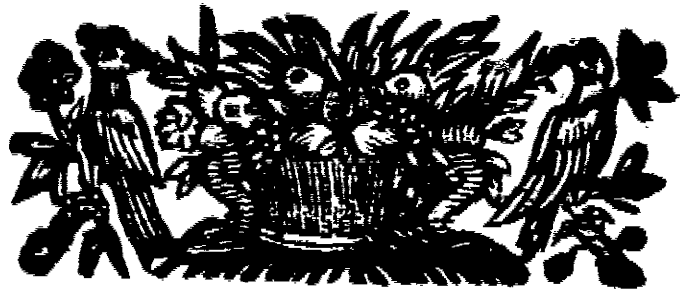
Ne purent plus long-tems souffrir son insolence,

10 CONTES ET FABLES.

On ataqué , on faifit cet extrait de Laquais ,  
Et tel qu'un Arrogant Landais  
On vous l'acroche à la potence.

M O R A L E.

**L**A Cataftrophe de ces quatre Fils d'un homme de neant enrichi par les vols publics, nous aprend que les biens mal aquis font bientôt diffipez , & que la prodigalité, l'avarice, l'ignorance, & l'orgueil font quatre dangereux écueils qui nous font mal user de nos biens , & par cet abus courir à nôtre infortune.



Dans son Pot avoit mis au feu

Jeune Bœuf, bon Mouton, Poularde tendre & grasse

Enfin ce qui peut faire un excellent broüet ,

Et que du sein du Pot une écume ondoiante

Dont le feu faisoit son jouïet

Embaumoit l'air voisin d'une odeur succulente ,

La Mouche à bien manger met ses plus doux ébas,

Grande coureuse de repas

Jusqu'aux tables des Rois on la voit de sa Trompe

Carabiner de plats en plats ,

Et se nourir de suc que la gourmande y pompe.

Une de ce calibre en bourdonnant voloït

Dans le vague de la cuisine

Et sentit en passant la vapeur douce & fine

Que cette Marmite exhaloit ;

Dire de quelle ardeur gloutone

Son apetit fut excité

C'est vouloir à vos yeux peindre l'avidité

Dont un Procureur gobe un écu que lui donne

Un Plaideur à cerveau gâté.

Le doux apats de la fumée

Prés du pot qu'elle voit boüillir

Atire la Mouche afamée

Qui de ce jus veut se remplir.

En vain Dame Prudence à la vive prunelle

## 14 CONTES ET FABLES.

Lui dit qu'une chute mortelle  
Dans cette ardente mer pourra l'enfouir,  
Contre un si sage avis l'Indiscrete s'obstine,  
Et ferme en son dessein elle se determine

A l'accomplir.

Quand femelle à petit génie  
S'est mis en tête une manie  
On ne peut l'en desentêter,  
Allez, dit cette Mouche, allez Dame Prudence  
Vous me la donnez bonne il faut remplir ma pance,  
Ce jus me paroît bon, & je veux en tâter.

La Prudence à ces mots la quite,  
Et la livre aux transports de l'aveugle appetit  
Qui la conduit.

L'Insecte vole à la Marmite  
Fait quelques caracols au dessus du broüet.  
L'insensée où vas-tu ? fui ta mort, elle est prête,  
Tu peux encor sauver ta tête,  
Fui donc, te dis-je, ou c'en est fait ;  
Mais la Bête en vain avertie  
Se lance imprudemment dans les flots du bouïllon,  
Et soudain se voit engloutie  
De l'écume qui forme un brulant tourbillon.

## M O R A L E.

**L**es hommes aveugles dans leurs passions & poussez par leurs cupiditez se jettent dans des precipices dont ils ne peuvent plus se tirer , & les plaisirs auxquels on s'abandonne avec excez deviennent non seulement de veritables peines , mais un abime où le cœur déreglé s'engloutit.



16 CONTES ET FABLES.  
FABLE LIV.



Du Renard & du Leopard.



*La Prudence.*



*Stat, quia nulla videt retro vestigia Vulpes.*

*Felix quem cautum fors aliena facit.*



*Sur l'exemple d'autrui l'on doit se faire sage,  
Et tirer son profit du malheur étranger*

*Bien*

*Bien fou qui connoit le danger  
Et qui dans le danger s'engage.*

*Crispin sçait que quiconque aborde chez Suzon  
Risque du moins autant sa santé que sa bourse ,  
Cependant comme un sot poisson*

*Il va s'y prendre à l'hameçon ,*

*Et perd bourse & santé sans aucune ressource ,*

*Le Palais de tout tems fut un gouffre sans fond*

*Chaque pas du plaideur le mène au precipice ,*

*Tous disent qu'on est fat d'engraisser la Justice*

*Et tous comme des sots le font.*

*Oh ! que le fin Renard sçut bien mieux se conduire*

*En certain incident que je vais vous conter ,*

*Ecoutez ce qu'il fit , il pourra vous instruire*

*Si vous voulez en profiter ,*



**U**N Leopard outré de rage

De se voir réduit aux abois ,

Cherchoit à se vanger sur son Peuple sauvage

Du succès malheureux de ses guerriers exploits.

Il s'étoit enfermé dans la Caverne sombre

Où des sots Animaux dont il fut visité

Il recevoit civilité.

Ces Complimenteurs en grand nombre

## 18 CONTES ET FABLES.

Venoient les uns au trot , d'autres au petit pas :

Et de l'imprudente Cohue

A bras ouvers chez lui reçûe

Le glouton Leopard faisoit de bons repas.

Mais le Renard qui se gouverne

D'un esprit plus rusé que les autres ne font :

Atachant l'œil sur la Caverne

A le voir ne fut point si prompt.

Il confidere , il examine ,

D'une prudence exacte & fine

Et les pinces des Cerfs , & les pas des Taureaux ,

Et de tout ce qu'il voit il conclut dans sa tête :

Qu'il seroit une franche Bête

Si comme tous les Animaux

Il alloit se faire de fête.

Il s'en retourne donc ; & se tient à l'écart

Dans un endroit paisible , éloigné du tumulte :

Où des grifes du Leopard.

Il ne redoutoit point l'insulte.

Mais bientôt le Tiran s'en étant aperçu :

Par un Singe envoyé tout exprez le conjure :

De venir le trouver , & par lettres l'assure

Foi d'Animal d'honneur qu'il fera bien reçûs :

Que de ne le point voir il se fait un Martire ,

Qu'un ami si parfait n'a pas dû l'oublier ,

Et qu'en secret il a cent choses à lui dire

Qu'à d'autres qu'à lui seul il ne peut confier.

Au compliment adroit du Sire

Savez vous ce que de sa part

Au Singe Messager, répondit le Renard.

Dans l'Etat il n'est point de Bête plus aquoise,

D'esprit plus devoüé, ny d'ame plus soumise,

Dit-il, que je le suis, au Seigneur Leopard.,

Dites lui que dans ma retraite

De tout mon cœur je lui souhaite:

Avec la fin de ses ennuis,

Et santé vigoureuse, & victoire parfaite,

Mais que pour l'aller voir c'est ce que je ne puis.

Devant sa porte l'on rencontre

Mille pas d'Animaux dans sa caverne entrez,

Mais au diable si l'on m'en montre

Un unique de ceux qui s'en sont retirez.

Avec ces mots il congedie

En politique adroit le Postillon Magot,

Et ne fut point un Acteur sot.

D'une fatale Tragedie.

M O R A L E.

**L** faut comme le Renard de cette Fable se  
faire sage sur l'exemple des malheurs qui

arivent aux autres. Regardez les mains de tous les supots de la Justice , voiez celles de toutes les Coquettes , ce sont autant de Cavernes de Leopars où tout entre , & d'où jamais rien ne sort. Malheur à qui voit les ruines de ceux qui s'y abiment , & qui n'a pas la prudence d'éviter un écueil connu.



CONTE LV.



Du Bacheron & de la Forêt.



*Prêter des Armes contre soi-même.*



Instruit insipiens quâ cæsa est Sylva securim,  
Sic in se fatuus tela nefanda parat.



*Quel cuisant déplaisir ! quelle source de larmes !  
Quand par une soie bonté*

## 22 CONTES ET FABLES.

*On prête soi-même les armes  
Dont on se voit persécuté.  
L'ingrat, traître & malin tous les jours nous abuse,  
Et par une subtile ruse  
Tire de nous un fer pour nous le mettre au sein.  
Heureux qui dans la défiance  
Mieux que l'arbre dupé pénètre avec prudence  
De ces perfides cœurs l'exécrable dessein.*



**A** Long farrot & courte manche  
Certain Bucheron autrefois  
Portoit en passant dans un bois  
Le fer d'une hache sans manche.  
Mais en levant les yeux il vit heureusement  
Que d'un Chêne pendoit une fort belle branche ;  
Pour Dieu, prêtez-la moi, dit-il fort humblement,  
Monsieur Duchêne je vous prie ,  
C'est si peu de chose pour vous ,  
Mais croiez que toute ma vie  
Le souvenir m'en fera doux.  
L'arbre répond d'un coup de tête  
A cet honnête compliment ,  
Et d'une complaisance bête  
Fournit l'ailortiment  
A l'instrument.

À remplir son devoir la Coignée ainsi Prête ,  
 Que fait le Bucheron ? la prenant à deux bras  
 Contre le pié du Chêne il frappe ,  
 L'entame , le mine , le sappe  
 Et le renverse , enfin à bas.

De sa faute trop tard la forêt s'aperçut ,  
 Mais quand des coups qu'elle reçut  
 Elle se vit par terre. Ingrat , s'écria t'elle ,  
 Est-ce là me récompenser ?

Ah ! si je n'avois point armé ta main cruelle  
 Cette main n'auroit pas de quoi me renverser.  
 Ainsi la fole Rome autrefois trop credule.

Elevant trop ses Citoyens  
 Prêta des armes au Grand Jule  
 Dont il sçut forger ses liens.  
 Tout Grand homme à qui République.  
 Par école de politique  
 Met trop de forces à la main ,  
 Sujet par elle armé d'une puissante épée  
 S'en rend tôt ou tard Souverain  
 Comme le fit Cesar, & comme eût fait Pompée.

## M O R A L E.

Souvent par nôtre imprudence nous fournissons nous mêmes des armes à nous ennemis dont ils se servent pour nous oprimer; & la malice des hommes est si grande & leur ingratitude si commune, qu'il est difficile de ne pas tomber dans cet inconvenient. L'on tourne contre nous nos propres bienfaits, & nous procurons à des ingrats des postes dont ils se servent pour nous supplanter.



CONTE LVI.

Du Bucheron & de Mercure.



*La Probité récompensée.*



*Quæ sua non fuerit licet Aurea, ferre Bipennem  
Vir probus ipse negat, nec sine merce manet.*



*Voir sous un même toit habiter pauvreté*

*Et probité*

*N'est pas chose commune,  
Heureux, cent fois heureux, celui  
A qui sa mauvaise fortune  
Ne fait point convoiter la richesse d'autrui.*

*L'indigence est une coupele*

*Dangereuse pour la vertu,*

*Et tel prend un chemin tortu,*

*Qui marcheroit fort droit sans elle.*

*On a toujours assez de bien*

*En quelqu'état qu'on soit quand on a la sagesse,*

*Et l'on est riche sans richesse*

*Sitôt qu'on ne souhsite rien.*

*Ainsi dans le desir d'une fortune heurteuse*

*Du chemin de l'honneur ne t'écarte jamais ,  
 L'indigence est bien moins honteuse  
 Que de devoir des biens au moindre des forfaits.  
 Conserve donc ton ame pure ,  
 Même dans la nécessité ,  
 Comme le Bucheron qu'en vain tenta Mercure ,  
 Et dont vous allez voir le Conte rapporté.*



**U**N certain Bucheron , qui pour toute richesse  
 Avoit une cognée & famille à nourrir ,  
 Mere caduque d'ans , femme de peu d'adresse ,  
 Et trois petits Marmots toujours prêts à courir ;  
 Mais actif , vigilant , sobre , & bon économe ,  
 Son travail lui donnoit dequoi fournir à tout ,  
 Et vivant en repos dans son petit Roiaume  
 Il ménageoit si bien qu'il alloit jusqu'au bout.  
 Mieux que le prodigue Timante  
 Moins riche d'effet que de nom ,  
 Qui de dix mil écus qu'il possède de rente  
 Fait si mauvais emploi que tous les ans il chante  
*Te lucis ante terminum.*  
 Tous les matins avant l'Aurore  
 Il quitoit & femme & repos ,  
 Et le Soleil dormoit encore  
 Qu'on le voioit au bois pliant le dos

Ou charpenter un arbre, ou lier ses fagots.

Or un jour qu'il voulut au bord d'une rivière

Mettre par terre un Orme vieux,

Je ne sçais de quelle maniere

Il s'y prit, mais soudain d'un coup prodigieux

Qu'il donna de travers, la hache démanchée

Fut dans l'eau se precipiter.

Qui fut bien ébahi, vous n'en pouvez douter,

Hache n'est pas de l'eau facilement pêchée,

Il a beau regarder, gemir, se lamenter,

Et d'une gaule au fond tâter,

Il n'est plus pour lui de cognée,

Que faire en cas pareil, plaindre sa destinée

C'est un petit soulagement,

Enfin pour ressource dernière

A genoux, & devotement

Au pié de l'Orme il se met en priere.

Jupiter, disoit-il, prens pitié de mes maux,

Tu sçais comme je me gouverne,

Et que je ne vais point au fond d'une Taverne

Boire le fruit de mes travaux.

Rens moi donc, Dieu Benin, rends moi, je te conjure,

Ce qui seul me donne du pain.

Il parloit encor, quand soudain

A ses yeux étonez se presenta Mercure,

28 CONTES ET FABLES.

Tenant une hache à la main ,  
Mais une hache que Vulcain  
Sur son enclume avoit forgée  
Du plus fin métal du Pérou.

Tes vœux sont exaucez , & voilà ta cognée ,  
Dit-il. Le Bucheron , qui n'étoit fou , ni fou ,  
Reconnut le métal , & dit à Dieu ne plaife  
Que j'usurpe jamais ce qui n'est pas à moi ,  
Je suis plus scrupuleux que le Publicain Blaise  
Qui souvent pour les siens prend les deniers du Roi.  
C'est donc ce le-ci , dit Mercure ,

En montrant au Bon homme une hache d'argent,  
Ce ne l'est point non plus, répond il, je vous jure,  
La mienne est d'un Acier tout simple & bien tran-  
La voilà donc , lui dit le Postillon celeste , (chant,

Lui presentant celle de fer  
Qu'il tira de dessous sa veste.

Justement , elle en a tout l'air ,  
Répondit le Bon-homme , elle est en tout égale ,  
C'est elle , & je la connois bien.

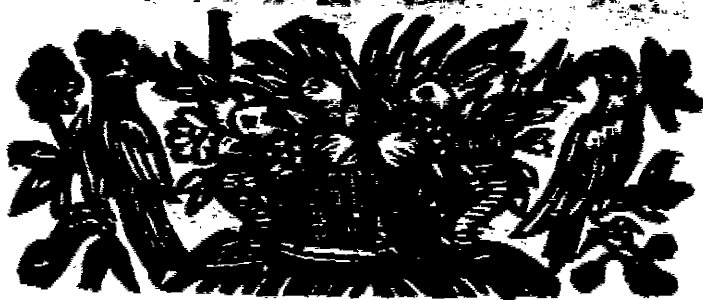
Puisque, répond le Dieu , tu ne veux que le tien,  
Toutes trois sont à toi , Jupiter t'en régale ,  
Pour soulager ta pauvreté ,

Jouis pour tes vertus d'une heureuse abondance ,  
C'est ainsi que le Ciel à la fin recompense

L'homme de probité.

M O R A L E.

**L**A pauvreté est un grand écueil pour la probité, & l'on peut dire qu'un homme est véritablement vertueux lors qu'il conserve sa vertu dans l'indigence; mais la probité trouve toujours à la fin sa récompense, ou dans sa propre satisfaction, ou dans les biens temporels qu'elle nous procure de la part des bons, ou par la félicité à laquelle elle nous conduit.



30 CONTES ET FABLES.  
FABLE LVII.



Du Lion & de la Grenouille.



*La Générosité.*



Suscitat impunè sopitum Rana Leonem  
Spernere vulgus iners Cæsaris ira solet.



*P*lus un honnête homme a de cœur  
Plus d'un ennemi bas il méprise l'injure.

*C'est descendre de sa grandeur*

*Quand à de plus petits un plus grand se mesure ,*

*Il est vrai qu'un pardon n'a pas toujours l'effet*

*Qu'un cœur généreux se propose ,*

*Mais le plaisir d'avoir bien fait*

*Doit tenir lieu de toute chose.*

*Qu'un Heros est content, & qu'il trouve d'apas*

*A se tenir tranquile au dessus des ofences ,*

*Et la plus douce des vengeances*

*C'est de pouvoir le faire, & ne se vanger pas.*



**S**ON Altesse Lion à superbe criniere

Après avoir en divers lieux

Trainé le Char pesant de la Mere des Dieux ,

Fatigué de travail, & sec de la poussiere ,

Que le vent en marchant lui faisoit avaler ,

Pour étancher sa soif vint près d'une riviere

Puis sur le gazon verd il se mit à ronfler.

Le vent qui forme la tempête

Sort avec moins de bruit de ses antres profonds

Que de ses cavernieux poumons

Ne sort le souffle afreux de la puissante Bête ,

D'un ton impetueux , & si bien concerté

Il faisoit de ses flans retetnir le tonnerre

Qu'on auroit cru que sur la terre

32      CONTES ET FABLES.

Le Prevôt Guinaumond étoit refuscité.

Jusques dans son sommeil il donnoit l'épouvante,

Et tous les autres Animaux ,

Pour ne pas troubler son repos

S'écartoient par respect de la rive bruiante ,

Quand une Grenouille insolente

En coassant sortit des flots ,

Toute autre bête qu'elle en gardant le silence

Eût laissé dormir le Lion ,

Mais la verdâtre Nation

A caquet importun joint beaucoup d'impudence,

Sur tout cette Grenouille à cris mal avisez ,

Qui décroît en ligne droite

Des Rustres metamorphosez

Qui firent à Latône une insulte indiscrete ,

Rustres qu'en un endroit de ses superbes eaux

Versailles nous montre , & fait dire

Qu'on ne fait si l'on voit dans les traits qu'on admire

Ou des hommes ou des Crapaux.

Quoi qu'il en soit, la bête fole

Fit tant de fois la capriole

Qu'à sauts redoublez prestement

Elle arrive à deux pas du Lion qui sommeille ,

Et va se planter justement

Tout vis à vis de son oreille.

Mais ce n'est point encor assez ,

À ses cris aigrement poussez

En sursaut le Lion s'éveille

Ses yeux se rouvrent , & son sang

Y petille du feu d'une prompte colere ,

Il ride de lons plis son front grave & severe ,

Et de sa queue il bat son flanc.

Quel est , dit-il , le temeraire

Qui vient ici troubler le repos de son Roy ,

Qui peut donc se joüer à moi ,

Est-ce quelque Elephant agité de furies ?

Ou de ces Adonis qu'aima Pasiphaé ,

Ou de ces fots Grecs dont Circé

Remplit ses sales écuries.

Et proferant ces mots , mais d'un ton furieux ,

A droite à gauche l'ame émuë

Il promenoit par tout sa veuë

Sans que rien s'ofrît à ses yeux ,

Quand nôtre Grenouïlle éfrontée

Oza recommancer ses cris audacieux.

Quoi ! jusqu'à cet orgueil tu t'es donc emportée ?

Vile infecte, dit-il, excrement des marais ,

Et tandis que je dors en paix

De ton jargon brutal la fole hardiesse

Vient troubler ma tranquillité.

14    C O N T E S   E T   F A B L E S .

Mais non , tu ne vaux pas qu'un Lion irrité  
Se ravale à ta petitesse ,  
Et sous l'ombre de ta foiblesse  
Tu rencontres ta fureté ,  
Ainsi plus on a l'ame & vertueuse & fiere ,  
Plus d'un foible ennemi l'on méprise les coups ,  
Et le cœur genereux mesure son couroux  
A la grandeur de sa matiere.

M O R A L E .

**U**N cœur genereux se contente de se voir  
Un pouvoir de se vanger , mais il ne se  
vange point , & met sa gloire à se vaincre  
soi même , sans insulter à la foiblesse d'un  
ennemi qui ne peut lui resister ; le lache au  
contraire oprime son ennemi abatu , & vou-  
droit encore le perfecuter après sa mort.



FABLE LVIII.



Du Lion Decrépit.



*La Foiblesse méprisée.*



Calcibus insultat vetulo fera turba Leoni ,  
Turpe senex Miles , turpe senilis amos.



*C*Loris est-elle jeune, on l'encense, on l'adore .  
*Mille Galans épris d'amour*

Grossissent à l'envi sa Cour,  
 Mais les fleurs sur son teint cessent-elles à éclore,  
 A-t-elle au front la ride, & la rousie au nez,  
 Celle que l'on traitoit de Venus & de Flore,  
 Entend railler par tout ses atâts suranez ;  
 C'est ainsi que jeunesse, & vigueur, & puissance  
 On toujours à leur suite, amour, crainte, & respect,

Mais tombez-vous en défaillance  
 A vos Adorateurs vous devenez abject,  
 En mépris on change l'hommage,  
 Du mépris on passe à l'outrage,  
 Tout s'unit pour vous insulter,  
 Funeste éfet de la foiblesse  
 Où se trouva dans sa vieillesse  
 Ce Lion dont je vais l'avanture conter.



**D**Ans les forêts de l'Hircanie  
 Un Lion jadis Roy fameux par mille Exploits  
 Avoit mis sous sa tiranie  
 Les Peuples des Deserts, & les Heros des bois.  
 Tout plioit au d-hors sous sa jeune puissance  
 Chacun lui prodiguoit respect, hommage, encens,  
 C'étoit service prompt, profonde obéissance ;  
 Et l'on ne regardoit qu'avec des yeux tremblans  
 Ses dures grifes & ses dents.

Au moment de sa criniere

Le Tigre le plus fier devant lui filoit doux,

Le Taureau baissoit la paupiere ,

L'Elephant plioit les genoux

Et jusqu'au fond de leur taniere

Sa voix faisoit fremir , & les Ours & les Loups.

Mais enfin la lente vicillesse

Que suit pas à pas la langueur ,

Vint insensiblement amortir sa vigueur ,

Chaque jour lui donnoit un degré de foiblesse ,

Ses yeux ne lançoient plus le beau feu de son sang,

Sa grife s'émoûssa , sa dent perdit sa force ,

Et son cœur sous sa vieille écorce

Batoit avec peine en son flanc.

Alors de toutes parts le respect diminué

L'on ne tremble plus à sa veüe ,

Avec peine il est obèï ,

Plus il vieillit , plus on murmure ,

Chacun devant ses yeux se remet quelque injure ,

Et de tous à la fin il voit qu'il est haï.

Mais ce n'est pas au cœur que leur haine se borne.

On l'ataque de tous côtez ,

Ici des Taureaux irritez

Le frappent à grans coups de corne ,

Là les Ours revoltez , là les Loups insolens

## 38 CONTES ET FABLES.

Insultent à son impuissance ,

Et de sa terrible défense .

Le cruel Sanglier vient découdre ses flancs .

Il n'est pas jusqu'à l'Ane, indigne & lache bête ,

Ane des Animaux le plus disgracié .

Qui d'un impudent coup de pié

Ne vint pour lui sangler la tête .

Tel fut du Lion Decrépit

Le sort infortuné dans sa triste vieillesse ,

Est-on jeune & puissant , tout rit ,

Mais tombe-t'on dans la foiblesse ,

Tout tourne à dos & l'on perit .

### M O R A L E .

**I**L faut qu'un Souverain maintienne la réputation de sa vigueur & de sa puissance comme les sources du respect & de la crainte nécessaires au soutien de son autorité ; de même que les femmes doivent maintenir leur beauté si elles veulent soutenir leur Empire sur leurs Amans. Car sitôt qu'on croit un Prince foible on l'insulte comme les amans quittent les femmes lorsqu'elles cessent d'avoir des attraits.

CONTE LIX.



Du Lin des Oiseaux , & de la Pie.



*La Prévoiance.*



Principiis obstare juvat , sic crescere Linum

Semina jacta vorans obvia Pica verat.



*Prevenez la funeste atache*

*Qui tient de jour en jour le cœur plus enchainé*

*Il est mal aisé qu'on arrache*

*L'arbre profondément en terre enraciné.*

*Quand le mal devient habitude*

*On ne peut plus s'en détacher,*

*Mais qui prévoit l'écueil doit mettre son étude*

*A le fuir & n'y point toucher.*

*Heureux donc qui de prévoyance*

*Sçait en sage homme se munir,*

*Un petit mal dans sa naissance*

*Se peut aisément prévenir;*

*Mais quand on le laisse trop croître*

*On en est à la fin surpris,*

*C'est une vérité que vous pourrez connoître*

*Au petit Conte que j'écris.*



**U**N Païfan à main habile

Prenoit dans ses filets tous les jours des Oiseaux,

Grives, Aloüetes, Moineaux,

Cailles grasses; enfin toute la Volatile,

Tête baissée alloit donner dans ses panneaux.

A piper les Dupes communes

L'Oïseleur d'Albion ne fut pas plus adroit,

Lui qui si finement a trouvé le secret

D'être Maître absolu de toutes leurs fortunes.

Mais entre nos Oiseaux & les Oïsons Anglois

La difference que j'y vois  
 C'est que la Nation ailée  
 Prit bon conseil & le suivit,  
 Et que l'autre mal conseillée

Tous les jours dans les lacqs de plus en plus languit

Entre les Oiseaux une Pie

A jupon blanc & noir, de jugement subtil,

Joignoit quoique chose inouïe

Bon conseil avec grand babil.

De tous côtez venoient vers elle

Et grans & petits Oisillons,

En fait de Consultations

C'étoit un vrai Billard, un Chardon, un Nivelles,

Mais le bon de la chose est qu'à grans & petits

Chose dans le Palais, nouvelle,

Et qu'on prendra peu pour modele,

Elle donnoit Conseil *gratis*.

Les Oiseaux donc pour cette affaire

Voiant tant de leurs gens attrapez au filet

Vinrent prendre l'avis discret

De la babillarde Comere,

Qui se plaçant sur son fauteuil

Fait d'un rameau fourchu d'un Orme,

Et compatissant à leur deuil

Leur fit cet argument en forme,

## 42 CONTES ET FABLES.

Ecoutez-moi , Peuple peu fin ,  
Filets sont faits avec le lin ,  
Lin pour être filé doit croître sur la terre  
Pour qu'il y croisse il faut que se germe le grain,  
Et grain ne germe point que Cibeles en son sein  
Ne le reçoive & ne le serre.

Pour donc couper racine à ce lacet fatal

Allez au principe du mal ,  
Empêchez que le grain ne germe ,  
Et de crainte d'être déçus  
En Escadrons fondez dessus ,  
Et devorez-le avant que la terre l'enferme.

Ainsi le grain ne germant pas  
Le Lin point ne croîtra , plus de filets à faire  
Et par là sans tant de mystère  
Vous voilà tirez d'embaras.

Si vous aliez avec main pleine  
Consulter trois vieux Avocats.  
Que diroient-ils en pareil cas ,  
Assignez l'Oiseleur , diroient-ils, à quinzaine  
Pour être dit *o cetera* ,

Sur la Requête on plaidera ,  
Sur les deux plaidoïers le juge appointera ,

L'on écrira , l'on produira  
Par cent petits détours on se chicanera ,

Le Secrétaire argent aura ,

Et selon qu'on le paiera.

Son Extrait il ajustera ,

Puis le Juge rapportera

Et fort bien vous éplicera.

Mais moi sans vous couper la bourse ,

Ni vous mal embarquer , ni vous vendre du vent,

Je vous dis allez à la source ,

Et prevenez le mal en allant au devant.

L'avis fut aplaudi , les Oiseaux en usèrent ,

Et sans chicanes de Palais

Il ne crut point de Lin du grain qu'ils devorerent ;

Par consequent point de filets.

M O R A L E.

**L'**Homme prudent sçait prévoir le mal ,  
& aller au devant des suites funestes  
qu'il peut causer. L'on ne connoit souvent le  
mal que lors qu'il est arrivé à un point qui  
le rend sans remede, & l'on ne perit que faute  
de prévoir la fin où peut conduire ce qu'on  
entreprend. Il faut donc prévoir le mal & y  
remedier dès sa source.

44 CONTES ET FABLES.  
CONTE LX.

Du Renard & des Raisins.



*La Dissimulation.*



Quos teregisse nefas simulat sprevisse racemos  
Vulpes, quod nequeas nec voluisse nota



*D*issimuler son impuissance

*Et ce que l'on ne peut avoir ,  
Se faire une vertu de ne le pas vouloir ,  
D'un politique adroit , c'est un coup de prudence .  
Ainsi le jeune Hilar qui bruloit d'épouser  
Sa voisine Chonchon, riche & gaillarde veuve  
N'ayant pu par l'éclat de sa perruque neuve ,*

*Ni par son babil l'emboîser ,*

*Conte de sorte son Histoire*

*Que j'en sçais d'assez sots pour croire*

*Qu'il a voulu la refuser.*

*Ne voyez vous pas Theocrite*

*De quel air dédaigneux en tous lieux il debite*

*Qu'il ne veut point être Maître ,*

*Marcel, à ce qu'il dit, refuse l'Intendance .*

*Et le Pere Cordon content de sa pitance*

*Soutient qu'au Frigorat il n'a point assiré.*

*De ce grotesque badinage*

*Le bossu Phrygien nous a donné l'image*

*Dans ce Tableau que j'ai de ses Contes tiré.*



**C**ertain Hermite en lieu sauvage

Avoit un petit Hermitage

De tout comerce separé,

Bâti commodément, la Chapelle propreté,

Chambre, cave, grenier, cabinet de retraite,

Jardin de mille fleurs pendant dix mois paré,

Sur tout une Fontaine au centre d'un bocage

Où cent & cent petits Oiseaux

Venoient de leur rendre ramage

Du Reclus fatisoit divertir les travaux.

Comme il étoit ferré dans des bornes étrotes

De tous côtez ses mains adretes

Savoient ménager le terrain,

Et le même Sillon par son économie

Lui rendoit à la fois pour sustenter sa vie

Des fruits, du raisin, & du grain,

C'est assez vous faire comprendre

Que les seps de ses doux muscats

## 46 CONTES ET FABLES.

Au lieu de serpenter autour des échelas  
Aloient en longs festons se nourrir & s'étendre  
Sur de vastes Pomiers qui leur pretoient leurs bras,  
De ces festons en abondance  
Pendoient raisins des mieux dorez  
Muscats tendres & clairs, plus gros & plus sucrez  
Que ne les porte la Provence,  
Et qui de loin porroient si douce odeur au nez  
Qu'Aminte sans concupiscence  
Ne les auroit pas regardez.  
Or un jour un Renard rempli d'une volaille  
A peine les eut aperçûs,  
Que les voyant si beaux, & de si riche taille,  
Il jeta son indult dessus.  
Flaté d'une si douce amorce  
Il mesure de l'œil quel est l'éloignement,  
Puis saute de toute sa force  
Et s'éforce inutilement.  
Seconde capriole après une première,  
Mais en vain il fait saut sur saut,  
Il ne peut rien griper, & le fruit est trop haut  
Ou compere Renard est trop lourd du derriere.  
Ce succez mal heureux trompe son apetit,  
Il s'en courouce, il se chagrine,  
Pour en venir à bout il tourne, il examine,

Et donne la torture à son subtil esprit.  
 Comme quand Fecalin le gros Apoticaire  
 Briga tant pour être Echevin ,  
 Et qu'il vit que malgré son argent & son via  
 A ses vœux tout étoit contraire ;  
 Chagrin de ne pouvoir gober ce bon morceau,  
 Il s'alambiquoit le cerveau  
 A trouver des moiens pour être de la fête :  
 Ainsi nôtre Renard tournant de tous côtez  
 Cherchoit quelque ruse en sa tête  
 Qui pût le faire atteindre aux raisins convoitez.  
 Mais il eut beau tenter, quelques tours qu'il pût faire  
 Il ne put d'un seul grain se rendre possesseur.  
 Un Loup qui vint alors le voiant en sueur ,  
 Sans doute , lui dit-il , Compere ,  
 Tu veux de ces muscats favoriser la douceur.  
 Moi , répond le Renard , point du tout je t'assure,  
 Et j'ai trop soïn de ma santé ,  
 Le raisin, comme dit Hipocrate au traité  
 De la mauvaise nourriture ,  
 Est fort dangereuse pâture  
 Quand il n'est pas encor dans sa maturité.  
 Il faut quant à ceux-ci que le Soleil les frape  
 Du moins cinq ou six jours pour avoir leur bonté.  
 Adieu , je vais attendre avec tranquillité

Que le temps ait meuri la grappe.

MORALE.

COMME la foiblesse d'un homme éclate à ne pouvoir venir à bout de ce qu'il souhaite, lors qu'il ne peut executer ce qu'il veut, il est de la prudence de dissimuler ses desirs, & de couvrir d'un dedain affecté l'impuissance où l'on se trouve d'y satisfaire.



FABLE LXI.



Des Lievres & des Grenouilles.



*Le Poltron.*



Rana pavet trepidum Leporem, tremebundus & ipse  
Sta Lepus, imbelli territe terror eris.



**L**A Nature par qui l'homme est fait ce qu'il est

Nous fait tout comme bon lui semble,  
Tome II. E.

Dans les plus grans hazars si celui-ci se plaît  
 Au moindre bruit celui-là tremble.

L'honneur & la raison portent l'un aux combats,  
 L'autre suit son humeur poltrone,  
 Et sent que c'est en vain que son honneur raisonne  
 Lors que son cœur n'y répond pas.

Malheur donc à celui qui sent le sien de glace,  
 Cependant je sçais bien que souvent un poltron  
 Démonteroit un Fanfaron.

S'il ozoit seulement le regarder en face,  
 Je puis en conter en deux mots  
 Un exemple fort à propos.



Parmi les Animaux du plus mince courage  
 Les Lièvres se peuvent citer,  
 Et sur tout ceux qu'on voit la Champagne habiter  
 Sont tous poltrons à triple étage.  
 C'est, je croi, pour cela, qu'ils courent beaucoup mieux.  
 Quoi qu'il en soit, un jour pour certain Mariage  
 Qu'ils voulurent conclure entr'eux  
 Ils étoient assemblez dans un petit bocage  
 Freres, Sœurs, & Cousins, Amis, Oncles, Neveux.  
 En un mot tout le parentage  
 Des deux futurs conjoints, Orphelins tous les deux,  
 Le futur sous la dent amere

# CONTES ET FABLES.

51

De deux impitoyables Chiens  
Avoit veu mourir pere & mere ,

L'autre à coups de fusil avoit perdu les siens.

Le Notaire déja grifonnoit la minute ,

Du Contrat qu'il alloit passer

Quand du haut d'un vieux Chêne un rameau par sa

Les vint tous décontenancer. (chute

La fraieur les saisit , & chacun en émeute

Crut que toute une meute ,

Tant ils étoient troublez, leur serroit les talons,

Du bois ils sortent dans la plaine ,

Et bondissant sur les Sillons ,

L'un d'eux vint à perte d'haleine

Poussant à travers les guerets ,

Jusqu'ou l'égoût d'une fontaine

Formoit un humide marais.

Là pour exercer leur courage

Et se preparer aux combats

Contre les redoutables Rats

Les Grenouilles sur le Rivage

Plus poltrones pourtant que les Lievres poltrons

Faisoient ranger leurs Escadrons.

Le Lièvre arrive , & l'épouvante

Saisit la troupe coaçante

l'abord impreveu du timide Animal ,

L'Elephant Siamois dans sa terrible forme

Leur auroit paru moins énorme ,

Tant la pudeur leur grossit le mal.

Ah ! que si dans leur fole tête

Elles avoient fait sur la Bête

Sérieuse reflexion ,

Elles auroient , pleines d'audace ,

Mis en fuite le Lievre en lui montrant la face ,

Mais dans la peur réfléchit-on ?

A ces Fanfarones craintives

Le Lievre aussi craintif inspire la terreur ,

Tout se rompt, tout s'écarte, & des humides rives

Dans les prochaines eaux elles sautent de peur ;

Lors le Bouquin surpris de leur prompt deroute ,

Quoi ! dit-il, on me craint, moi, Lievre, on me redoute

Il n'est donc , à ce que je voi ,

Poltron qui ne rencontre un plus poltron que soi.

#### M O R A L E.

Cette Fable est la peinture du poltron qui plie en présence d'un autre qui souvent dans le cœur est aussi poltron que lui , & qui plieroit lui-même si l'on tenoit ferme. En effet quelque timide que soit un homme si peu qu'il conserve un extérieur ferme , il trouvera des hommes encore plus poltrons qu'il ne l'est lui-même.

CONTE LXII.



Du Païſan , du Renard & du Cocq.



*Se défier de l'Ennemi.*



*Irridet Gallus constrictum compede Vulpem.*

*Errat, subsidium quisquis ab hoste petit.*



*Quand un Fourbe ennemi qui vouloit nous surprendre*

*Tombe lui-même dans nos lacqs ,*

*Bien dupe qui pour lui voudroit d'une ame tendre*

*Avoir une pitié qu'il ne merite pas.*

*Toujours aux vertueux un grand cœur est propice,*

*Mais à l'égard des Scelerats*

*On se vend à coup seur de leur noire malice,*

*Ou la victime ou le complice*

*Quand on les tire d'embaras.*



**U**N Renard friand de volaille

En certain poulailler entrant par certain trou,

Et gripant chaque jour quelques poules au cou,

En faisoit à son gré ripaille.

Ce manége long-tems dura. Mais à la fin

Le Maître des poules plus fin

Que n'étoit pas la fine bête,

Las de se voir ainsi dupé,

Un beau soir se mit dans la tête

De prendre au Traquenard l'animal attrapé.

Le projet réussit, & comme le Compere

La nuit en tapinois vint pour se regaler,

Zeste, le voilà pris, mais de telle maniere

Que du piege il ne put jamais se demêler.

Le Coq au point du jour allant chercher pature

Vit le Drôle en fote posture,

Qui tâchoir, mais en vain, à fortir d'embaras.

Comme un sot en Conciergerie

Qui cherche à force d'industrie

A se faire une porte & n'y réussit pas.

Le Coq rit, & vers lui s'avançant à grands pas,

Te voilà, lui dit-il, comme l'on te demande,

Et tu ne sortiras jamais de ce filet

Que tu n'aie rendu jusqu'au dernier poulet.

Comment veux-tu que je les rende,

Répond l'animal affligé;

Tout ce que j'ai pris est grugé ?

Gripou, banqueroutier du plus sublime étage,

Peut-il aux Créanciers, qui le tiennent en cage

Jamais restituer le bien qu'il a mangé.

Mais prête-moi secours, ami, je t'en conjure,

Et faisons pour toujours la paix.

Foi de Renard, je te le jure,

Que je ne la romprai jamais,

Viens donc genereux Cocq, viens rompre mes filets.

Non, non, dit l'autre, non, ne pense pas, mon drôle,

Que je donne dans ton panneau,

Il faut d'autres garans que non pas ta parole :

Et quelles cautions puis-je donner ? Ta peau,

Répond le Cocq, & c'est la seule qu'on peut prendre

Avec un animal d'aussi mauvaise foi

Que toi.

E iiiij

Mais un petit moment si tu veux bien m'attendre

Je vais t'en dire un petit mot.

Ainsi dit le ~~Cocq~~ part, & court avertir l'homme

Qui vient, voir le Renard, & sur le champ l'af-  
fomme

A bons coups de tricot.

### M O R A L E.

**E**N voulant faire mal on rencontre mal,  
& c'est en vain qu'un Scelerat pris dans  
l'execution de ses mauvais desseins, croit ex-  
citer de la pitié dans le cœur de ceux qu'il  
a voulu lui-même surprendre. Si l'on se pi-  
que de generosité, il faut que ce soit en fa-  
veur de ceux qui ont de la vertu.





De la Mouche & de la Fourmi.



*Le Sujet fidele.*



Quid Musca aut proprium laudas Formica decorem?  
Regi si fida es hinc erit omne decus.



*C'est en vain qu'un homme se vante  
Que sa naissance est éclatante.*

58      CONTES ET FABLES.

Qu'il est riche , bien fait , en Cour accredité ,  
 Et que de toutes parts on lui rend mille hommages ,  
 J'estime peu ces avantages ,  
 S'il n'est homme de probité .

Mais montre-t'il un cœur & fidele & sincere ,  
 Tant pour son Dieu , que pour son Roy ,  
 Je l'honore , je le revere ,  
 Fut-il un Roturier & du plus bas aloy .

Qui m'ose decouvrir , je saurai lui répondre ,  
 Par ce conte qu'adroitement  
 Je fis tirer étant à Londres  
 Des Archives du Parlement .



**U**Ne Mouche bien Demoiselle ,  
 Fille d'un Mylord Duc seant parmi les Pairs  
 Avec sa petite cervelle  
 Se donnoit par tout de gros airs .  
 Dans son vol arrogant , dans sa demarche fiere ,  
 Elle traitoit de haut en bas  
 Certaine Fourmi roturiere ,  
 Qui dans la Chambre-basse alloit son petit pas .  
 Pleine de sa grandeur fatigante , importune ,  
 Elle vantoit cent fois le jour  
 Les honneurs éclatans qu'elle avoit à la Cour ,  
 Et son illustre sang & sa bonne fortune .

Les petits Animaux sont souvent bilieux

Et glorieux ,

La Fourmi l'entendant dauber sur son Chapitre

Dauba de même sur le sien ,

Et procez s'étant meu , toutes deux pour arbitre

Prirent le Bossu Phrygien.

Sur le Theatre Italien

En Esope Arlequin il leur donne Audience ,

La Mouche la premiere orgueilleuse s'avance ,

Et d'un œil de mépris regardant la Fourmi ,

Vil insecte rampant que la terre a vomie ,

Lui dit-elle d'un ton superbe ,

Tu pretens avec moi faire comparaison ,

Toi qui n'as qu'un trou pour maison ,

Qui vis dans un Cachot, & te traînes sous l'herbe ,

Toi qui dans ta soif & ta faim

Fais ta boisson d'un peu d'eau claire ,

Et ta nourriture d'un grain ,

• Tu t'égales à moi, Rivale temeraire ?

A moi que le Soleil par un sort glorieux

Du feu de ses rayons a voulu faire naître ,

Ne puis-je pas entrer d'un vol audacieux

Dans les Palais des Rois, dans les Temples des Dieux ,

Sur leurs Tables je vais repaître

Des mets les plus délicieux ,

60 CONTES ET FABLES.

Et je pourrois aller dans mon bonheur suprême  
Me camper sur le Trône même.

La grandeur , lui répond le petit Animal ,  
Quand on la prône tant est toujours fort suspecte,  
Et je crois entre nous qu'Insecte pour Insecte  
Etre Mouche ou Fourmi sur ce point est égal.

Vous tirez de vôtre Noblesse  
Une excessive vanité ,  
Et pour braver ma pauvreté  
Vous m'étalez vôtre richesse.

Sur les bancs les plus hauts vous pouvez vous  
asseoir ,

Moi, je ne puis ramper que dans la Chambre-basse ,  
Mais avec tout l'éclat de vôtre illustre race ,  
Peut-être avez-vous moins que je n'ai de pouvoir.

Si petite à vos yeux que je puisse paroître ,  
N'est ce pas moi qui fais & qui défais vos Rois ,

Moi qui regle & soutiens vos droits ,  
Et moi qui sur le Trône ay placé vôtre maître,

En dépit de toutes les Loix ?

Ce n'est pas là , leur dit le Juge magnanime ,

Ce que de vous je veux savoir.

Quelqu'une de vous deux pour son Roy legitime  
A t'elle le cœur prêt à faire son devoir ?

C'est-là ce qui peut seul meriter mon estime ;

Vous auriez tout autre vertu,  
 Que si vos cœurs toujours rebelles  
 A v<sup>o</sup>tre Roi sont infideles,  
 Je ferois moins de cas de vous que d'un fêtu.  
 Esope par ces mots mit fin au sage conte,  
 J'ignore quel en fut le fruit,  
 La Mouche s'envola de honte,  
 Et la Fourmi se fut cacher dans son réduit.

M O R A L E.

**E**Sope par cette decision montre que le  
 merite d'un sujet, soit qu'il soit d'une  
 haute ou d'une basse naissance, consiste dans  
 la fidelité qu'il doit à son Roy, que c'est sur  
 cela que les Sujets doivent disputer entr'eux  
 à qui l'emportera, & que c'est l'unique mo-  
 yen de meriter une juste estime.



## CONTE LXIV.

De l'Ecuyer &amp; du Cheval.

*La Liberté.*

Dum Cervum ut vincas fræno das ora Caballe.  
Nescis libertas aurea quid valeat.



**E**N pleine liberté vivre l'ame contente,  
C'est un impaïable tresor,  
Tout frein est un frein, fût-il d'or,  
Fui donc celui qu'on te presente  
Sous des pretextes specieux,  
Et pour lui ne pers point un bien si precieux.  
Quand cette liberté sans ressource est perdue,  
On sent le poids des fers dont on est attaché  
Et quelque cher qu'on l'ait vendue  
C'est toujours à trop bon marché.  
Le Ciel prenant pitié d'Aminte,  
Avait mis au circueil son bizarre jaloux,  
Pourquoi dehors du labyrinthe  
Y va t'elle rentrer avec un autre Epoux?  
Ce Rossignol dans son bocage

*Vivoit libre & content, chantoit le long du jour,  
 Mais trompé par l'apât il change en esclavage  
 Les plaisirs innocens de cet heureux séjour,  
 Il divertit un Prince, & fait figure en Cour,  
 Il est vrai, mais il est en cage.*

*Dans ses desirs l'homme éblouï  
 Voudroit bien s'élever, s'enrichir & paroître,  
 Mais il se rend esclave en cherchant de l'apui,  
 Et semblable au Cheval embouché par un maître  
 Il se laisse sangler & brider comme lui.*



**U**N vigoureux Genet d'Espagne  
 Vivoit en liberté, tantôt au fond d'un bois,  
 Tantôt dans la raze campagne,  
 Sans jamais de la selle avoir senti le poids.

Cent fois plus fier & plus superbe

Que le plus superbe *Hidalgo*

Dans un pré dont il tondoit l'herbe

Un jour il païssoit à gogo.

Quand un Cerf grand plaideur & chercheur de  
 querelle,

Sur ce pré que par Testament

Un Oncle leur avoit legué conjointement,

Eut avec lui guerre mortelle.

L'ordre eût été d'aller chez maître Yve Carré ,

Faire dresser une Requête

Et pour manger en frais quatorze fois le pré ,

Devant Maître Simon faire assigner la bête.

Mais le Cerf aima mieux en venir au combat,

Entre les deux Rivaux l'attaque fut sanglante ,

Et d'un coup d'andouïlliers qu'en son flanc l'autre  
plante ,

Le Genet fut sur le grabat ,

Et seroit mort de sa blessure ,

Mais l'habile Bessus , l'honneur du Bistouri ,

En conduisit si bien la cure ,

Qu'en moins d'un mois il fut guéri.

Le voilà donc debout & ferme sur la hanche ,

Et se sentant plein de vigueur ,

Il faut , disoit-il , en son cœur ,

Que j'aie une fois ma revanche.

Mais pour ne pas tomber dans un destin pareil

Après avoir long-tems rêvé sur le remède ,

Il fut de l'homme implorer l'aide.

Qui t'a donné, dit l'homme, un si prudent Conseil ,

Tu n'en pouvois prendre un qui te fût plus utile,

De ce Cerf je te vangerai ,

Et ton triomphe est assuré ,

Pourvu que je te trouve à mes ordres docile.

Ne trembles point sous mon apui ,  
 Tu verras de quel air je prendrai ta querelle ,  
 Et quand je t'aurai mis & la bride & la selle ,  
 Nous viendrons bien à bout de lui.  
 A ces mots il joint cent caresses ,  
 Et de la voix & de la main.

Ainsi la jeune Iris d'un œil qui semble humain  
 Flate un gros Financier & l'endort de promesses ,  
 Jusqu'à tems que le Fat qu'elle s'est destiné  
 Dans ses filers soit enchaîné.

Le Cheval donc plus fort qu'une Beccasse avide ,  
 Qui pour gober un ver donne dans le panneau ,  
 Souffre que son maître nouveau  
 Le fele , le fangle & le bride ,

Puis sans perdre de tems le subtil Escuier  
 La molette au talon, dans la main la houffine ,  
 En sautant sur son dos lui fait plier l'échine ,  
 Et montre son adresse à le bien manier.

Le Cerf qui l'aperçoit sent molir son audace ,  
 Il fuit , & l'homme sur sa trace  
 Apuié de ses chiens le poursuit dans le bois ,  
 Brifaut , le Heros de la chasse ,

L'atteint , le reste arrive , & la bête aux abois  
 Aux yeux du Cheval se terrasse.

Quel plaisir ! Mais vainqueur en vain il vent alors

Quitter & la selle & le mors ,  
 Le voilà pris comme une bête ,  
 Il ne fait que de vains éfors ,  
 Et l'un bride trop bien sa tête ,  
 L'autre fangle trop bien son corps .  
 Esclave donc toute sa vie  
 De l'Ecuyer qui l'a monté ,  
 Son aveugle vengeance une fois assouvie  
 Lui coura pour toujours sa chere liberté .

## M O R A L E .

**L**A liberté est une chose si précieuse que  
 rien n'en peut récompenser la perte ,  
 on cherche à faire sa fortune à la Cour , où  
 par des emplois , & pour y trouver de l'appui  
 on se rend l'esclave de ceux qui nous pro-  
 curent l'accomplissement de nos desirs. Un  
 homme se marie dans la vue d'un établis-  
 sement qui le mette à son aise , & il se trou-  
 ve bridé dez qu'il a obtenu ce qu'il souhaite ;  
 heureux qui peut conserver cette liberté .

FABLE LXV.



Du Singe & du Renard.



*La demande impertinente.*



Da caudæ partem, dicebat Simia Vulpi,

At Vulpes fatuas ridet & ipse preces.



*Qui fait demande impertinente  
Doit attendre un sage refus,*

*Tendre aux nécessiteux une main bien-faisante ,*

*Les nourrir dans leur faim , les vêtir s'ils sont nus ,*

*C'est une charité loüable ;*

*Mais à faineant ou fripon*

*Ouvrir une main charitable ,*

*C'est ce que défend la raison ,*

*Et ce que ne veut point Esope en cette Fable.*



**M**Anquer de queuë à certains animaux ,  
Est sur mon honneur grande honte

Le Renard en a pour son compte ,

Un balai des plus fins, des plus longs, des plus beaux,

Balai tel & si doux que Nones de Theleme ,

Comme le Rabelais dit en certain endroit ,

En font avec prudence extrême ,

Crainte de trop de bruit le battant fort discret ,

De leurs cloches de fin duvet.

Ce Renard marchoit donc plus fier qu'une Comtesse

A qui Page plus beau que ne sont les Amours ,

Derriere elle soutient avec peine une piece

Ou de brocard ou de velours.

Un Singe d'autre part avec sa fesse nuë

Sur cette belle queuë aiant jetté la veuë,

Lui dit , Compere le Renard :

Vous avez , dit-on , l'ame belle ,

Et je vous crois ami genereux & fidele ,

De ce qu'on a de trop il faut en faire part ;

L'hiver est froid , par tout il gèle ,

Et j'ai le cu

*barista* Tout nu.

Certaine bize à forte haleine

De son soufle piquant commence à m'affiger ,

Et je voi ce balai qui traîne

Aprés vous , & qui doit sans doute vous charger.

Vous pouvez done , sensible à ma priere ,

M'en donner la moitié pour couvrir mon derriere,

Et ce fera vous soulager

D'un poids qui vous est incommode.

Monsieur le Dieu, qu'on revere en Pagode ,

Dit le Renard à ce beau compliment ,

Je suis fâché que la Nature

Ne vous ait pas contre telle froidure

Habillé plus commodement ,

Mais au lieu qu'on vous voit la fesse découverte

Dans nos bois gambader alerte ,

Que ne travaillez-vous pour gagner un habit ?

Vous êtes faineant , vous n'avez pas la maille ,

Et qui pis est encor, moins de credit ,

A la Cour, à la Ville, en tous lieux on se raille  
D'un Fat qui de l'honneur fort mal aiguillonné

N'a rien, & fonde son diné

Sur le broüet du voisin qui travaille.

Vous voulez que pour vous couvrir

Je fasse l'insigne folie

De me découvrir, moi. La priere est jolie,

Non, de froid dussiez-vous mourir,

Vous n'êtes qu'un fripon, & toute vôtre vie,

Vous le ferez. Cherchez ailleurs à vous fournir.

En ce monde chacun a besoin de ses pieces,

Et je n'irai point sotement

Prostituer mon plus bel ornement

Pour en faire honneur à vos fesses.

Tel de maître Vulpin fut le sage refus,]

Et le Singe fripon s'en alla tout confus.

#### M O R A L E.

Cette Fable nous enseigne deux choses; la premiere qu'il ne faut jamais faire de demandes impertinentes; & l'autre qu'il ne faut point avoir de compassion de ce que souffrent les faineans & les fripons.

FABLE LXVI.

De la Guenon & de son Marmot.



*L'Amour deregé des Peres.*



*Simia dilectum fovet, & malè suffocat ulnis,  
Perdidit ô quantos sèpè Paternus amor.*



*Il n'est pas la moindre Bourrique,  
Qui pour son petit Bourriquet  
Ne conçoive un penchant secret  
Et de tendresse ne se pique.*

*La Sauvage Tigresse aux deserts Libiens,  
Soudain entre en fureur si l'on ravit les siens,  
Et rompt pour les ravoir le miroir qui l'amuse,  
Par ce même penchant on voit une Perdrix  
Ou tromper le Chasseur par une adroite ruse,  
Ou se sacrifier pour sauver ses petits;  
Tandis qu' Alcioné mere coquette & dure,  
Craignant qu'une fille à seize ans  
N'aïlle aux yeux de tous ses galans,  
De ses fausses couleurs dementir l'imposture,  
L'éprouë avec rigueur de Couvens en Couvens.*

*Et lui faisant en pleurs consumer son printems,*

*A ses propres plaisirs immole la nature,*

*Elle fait mal, mais à son tour*

*La trop facile Celimene*

*Ne fait-elle point pis souffrant tout à la sienne,*

*Et la perdant par trop d'amour.*

*Par défaut, par excez l'on chope;*

*Mais il est un milieu que l'on doit observer,*

*Milieu que la Guenon d'Esope*

*N'a pu trouver.*



**U**Ne de ces Guenons, dont toute l'Inde abonde  
A visage moulé sur le ridé minois

D'un vieux Mandarin Siamois

Dans un bois mit un jour au monde,

A l'aide de Clement ou d'un de ses supôts,

Deux fort jolis petits Magots.

Auprès d'elle aussi-tôt voisinage s'assemble,

Et sur l'heureux accouchement

Chacun lui fait son compliment.

Que l'un & l'autre vous ressemble,

Dit la vieille Grand Mere, & que ces deux Jumeaux

Sont mignons, que tous deux sont beaux,

Le joli front tout rond, la belle grande bouche,

Le beau petit nez étaché.

Bon, dit la Tante, c'est le Pere tout craché,  
Tous deux ont comme lui le regard un peu louche,  
Ainsi l'on entendoit les Guenons discourir

Prés du lit de la Dame en couche,

Qui releva bien-tôt, & voulut les nourir.

Car Bêtes, qu'en cela plus que nous je croi sages,

N'ont point de Nourices à gages,

Elles mêmes d'un cœur moins dur

Allaient leurs enfans de leur propre substance,

Et de-là vient, comme je pense

Que leur amour en est, & plus fort & plus feur.

Mais comme tout amour est mêlé de caprice,

Nôtre jeune Guenon m ere ensemble & nourrice

Negligeant le soin de l'Ainé,

Prit pour le Cadet seul un penchant éfrené;

C'étoit son petit Cœur, son Mignon, ses delices,

Toujours d'un amour empressé,

D'un bras ferrant son col, & de l'autre ses cuisses,

Elle le tenoit embrassé.

Et tantôt sur sa lèvre, & tantôt sur sa jouë,

En dût l'autre qu'elle aimoit peu,

Ou gronder, ou faire la mouë,

Sans cesse elle appliquoit des baisers pleins de feu.

L'invitoit-on à quelque Fête,

Etoit-elle de Noce, ou de quelque repas,

Elle n'y rioit point , si sa petite Bête

N'en étoit pas.

Là , malgré ce que l'autre en prend de jalousie,

De cent petits bonbons , elle le rassasie ,

Et le tient toûjours sur ses bras.

Mais malheur à celui qui dans la compagnie

Ne s'écrioit pas comme un sot ,

Qu'il est joli , Madame , & qu'il a de genie ,

Le petit Marquis du Marmot ,

Le bel enfant , le beau Magot.

C'est ainsi qu'à Paris une Mere aveuglée

D'un enfant qu'elle croit un Narcisse nouveau

Dans sa passion dereglée

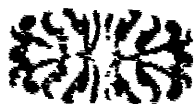
Veut que chacun le trouve beau.

Mais quelle fut la fin de ces grandes tendresses ,

Dont sur l'Aîné Marmot ce Cadet triompha

A force de foles caresses ,

La Mere entre ses bras à la fin l'étoufa.



MORALE.

**I**L n'y a rien de plus naturel que l'amour des Peres pour leurs enfans. Mais souvent il n'y a rien de plus deregle, & les exemples nous font tous les jours connoître que par l'excez d'une tendresse aveugle nous les perdons, & que semblables à ce Singe nous les étoufons à force de les embrasser.





[ Du Païsan & d'Esculape.



*La Reconciliation.*



Fuste domo Medicum pellit, revocatque negantem,  
Ingrato rursus fidere, desipere est.



Quand un homme une fois porté d'esprit malin  
Nous a paiez d'ingratitude,

*Il faut-là le planter, & mettre son Etude*

*à ne plus s'exposer à semblable destin.*

*En vain avec une humble & douce reverence*

*Il vient pour se rapatrier ,*

*Abandonnez, au Ciel vôtre juste vengeance ,*

*Il sçaura bien le châtier ,*

*Mais par une aveugle imprudence ,*

*Gardez-vous seulement de vous y trop fier.*



**J**adis près d'Epidaure en un certain Village ,

Vivoit un Païsan adroit au Labourage ,

Bon homme, mais yvrogne, & colere, & tétu ,

Manant n'a que trop en partage ,

Ce caractere de vertu.

Il se vit attaqué d'un air de pestilence ,

Mais Esculape le guerit ,

Ce ne fut pas sans recompense ,

Medecins pour la perdre ont certes trop d'esprit ;

Et trop ils en sçavent pour fa'ire

Aux malades gueris , ni gratis, 'ni credit.

Depuis ce secours salutaire ,

En forme de Serpent il demeura chez lui ,

L'homme le réveroit comme un Dieu tutelaire,

Et le Dieu lui prétoit en tous lieux son apui ;

Mais un jour aiant pris trop de jus de la grape,

## 78 CONTES ET FABLES.

Cet ingrat Païsan s'enflamma de couroux ,  
Et prenant un gourdin fit à force de coups

Déloger le bon Esculape.

Ce Dieu sans murmurer sous l'ombre d'un buisson  
Avec grand peine se retire ;

Mais depuis ce moment l'homme dans sa maison  
Voit tout aller de mal en pire ,

Il perd ses Oysons , ses Chevaux ,

Tantôt douze Brebis , & tantôt vingt Agneaux ,

Fait mauvaise moisson & petite vendange ,

Son vin s'aigrit dans ses tonneaux ,

Et le feu se met dans sa grange ,

Mais le plus grand de tous ses maux ,

C'est que prête à mourir avant cette algarade,

Sa femme tout à coup cessa d'être malade ,

Dont il fut fort fâché , dit-on.

Cependant fort long-tems d'un cœur dur & felon ,

Il souffre son malheur sans penser à la cause ,

Mais il y fait enfin si bien reflexion

Qu'il connoît clairement la chose.

Et voit que le Ciel couroucé

Vange visiblement Esculape chassé.

Bien convaincu sur la matiere ,

Jusque dans sa retraite il va le rechercher ,

Et lui fait une humble priere.

Mais loin de se laisser toucher ,  
 Je pouvois sur toi-même étendre ma vengeance ,  
 Dir le Dieu , mais le Ciel punissant ton offense ,  
 A sçû châtier un ingrat ,  
 Tu viens me rappeler , pas perdus , faribole ,  
 Dis-moi , presumes-tu que je sois assez fat  
 Pour t'en croire sur ta parole ?  
 Un Dieu n'est point deux fois trompé ,  
 Tu viens ici me faire un douce priere ,  
 Mais tu gardes dans ta chaumiere  
 Le bâton dont tu m'as frapé.

M O R A L E .

Cette Fable nous apprend qu'il ne faut jamais se fier à ceux qui ont une fois païé d'ingratitude nos bienfaits, & que lorsqu'après nous avoir maltraitez , ils reviennent à nous , ce n'est que par la necessité de leur interêt ou pour nous trahir.



## CONTE LXVIII.

Du Pescheur &amp; du petit Poisson.



*Le Refus indiscret.*



Dum malè Pisciculum vanâ spe reddidit undis ,  
 Incertum certo prætulit insipiens.



*A*vec sa Nuque chauve & le Toupet au front ,  
 L'occasion qui rit soudain doit être prise ,  
 Et souvent la moindre remise  
 Fait marcher sur ses pas le regret & l'affront.  
 Ainsi Fille en état de subir l'Hymenée ,  
 A qui s'offre un parti qu'elle n'accepte pas ,  
 Doit songer que chaque journée  
 Derobe quelque trait à ses jeunes appas.  
 Vieillissant à force d'attendre ,  
 On passe ses beaux jours en chagrins superflus ,  
 Et telle a dédaigné ce qu'elle pouvoit prendre  
 Qui ne le trouve plus.  
 Toi donc qui vieille & laide en ton calcul trompée  
 Pleures l'occasion solement échapée ,  
 Diré qui d'un cœur orgueilleux  
 Au delà de leur prix estimois tes coquilles ,

*Et qui te vois enfin en pendant sur tes œufs ,*

*Conduite au Décanat des filles.*

*Colonelle du Célibat ,*

*Qui gemis en secret sur ton triste grabat ,*

*Voit ta peinture dans ce Conte ,*

*C'est à toi que j'en fais un fort juste present ,*

*Il t'apprendra qu'on se méconte*

*Quand pour un vain espoir on quitte un bien present.*



**P**Rés d'une petite Riviere

Poisonneuse en toute saison ,

Un Pescheur avoit sa Chaumiere ,

Et dés le grand matin avant que la lumiere

De sa premiere pointe eût blanchi l'horison ,

Il prenoit à la main sa ligne nouriciere ,

Et d'un subtil apât couvrant son hameçon ,

Revenoit peu chez lui qui n'eût quelque poisson.

C'est ainsi que Coquettes fines

Sur un teint recrépi mettant un masque faux

Tirent pour attraper les sots ,

De leurs toilettes affassines

Tous les matins apâts nouveaux.

Financiers opulens, gros poissons qu'elles guettent

Leurs hameçons pour vous se jettent ,

Defiez-vous de leurs gluaux.

82      CONTES ET FABLES.

Comme fortune en tout-negoce

Mêle le bien avec le mal ,

Son succez n'étoit pas égal ,

Bon Brochet , Carpe fort grosse ,

S'acrochoit quelquefois à l'hameçon fatal ,

Tantôt , c'étoit une Lamproie ,

Tantôt tirant sa ligne il ne voioit au bout

Qu'un petit Barbillon , tantôt pour toute proie

Un Gardon s'y prenoit, & tantôt rien du tout.

Coquettes, c'est-là vôtre vie.

Un jour aux dépens d'un Fermier ,

De mets delicieux vôtre table est servie ,

Le lendemain un bon Caissier

Fait venir Chapons gras & grosses Bigarades ,

Un Abbé vient après, Abbé sot & poupin

Qui vous regale de salades ,

Et de riens enchassez dans des paroles fades ,

Puis à son tour d'un air lurin

Entre chez-vous un Mousquetaire

Qui fait beaucoup de bruit & ne vous paie guere

Un matin donc à la fraicheur

Nôtre Pescheur

A sa ligne sentit fretiller quelqu'aubaine ,

Il tire , & voit à l'ardillon

Pour toute étraîne

Sauter un petit Carpillon.

Le Poisson qui se voit près de sa dernière heure ,  
Et fâché de mourir si jeune & si dispos ,  
En fort piteux accens lui dit ces tristes mots.

Cher ami , veux-tu que je meure ,  
Encor deux ou trois ans laisse-moi profiter ,  
Un jour tu me prendras grosse Carpe & meilleure,  
Je suis un Avorton, & ne vaux pas le beure

Qu'en fausse je vais te couter.

Vois-tu ce Brochet qui s'avance ,

Prens ce mets digne de ta pance ,

Tu l'auras, ou ce gros Barbeau.

Ainsi, dit Carpillon, & dans cette espérance

Le Pescheur la détache, & la réjette à l'Eau.

Adieu, jusqu'au revoir, dit la Carpette libre ,

Quand je serai d'autre calibre ,

Attens-moi sous cet orme avec ton hameçon.

Cependant le Pescheur jette sa ligne & chante ,

Mais aiant jusqu'au soir dans une vaine attente

Esperé quelque gros poisson ,

Enfin, il reconnoît sa sottise imprudente ,

Et prêt de retourner à vuide en sa maison ,

Il voit à son apât s'accrocher un Goujon.

Le petit Animal en dénoüant sa langue ,

Vouloit lui faire encor semblables complimens.

Serviteur à vôtre harangue ,  
 Dit le Pescheur , je suis instruit à mes dépens ,  
 J'ai fait ce que souvent fait fille de vingt ans ,

    Qui d'un œil superbe méprise  
 Un parti qu'à la suite elle ne trouve plus ;

    Et puis connoissant sa sottise ,  
 Pousse des regrets superflus .

Fille qui lamentant une vie ennuyeuse ;  
 Après avoir à l'eau jetté le Carpillon ,

    Souvent est encor trop heureuse  
 Que laide & surannée elle accroché un Goujon .

## M O R A L E .

**I**L arrive souvent qu'on rebute ce que l'on  
 a bien de la peine après à rencontrer , il  
 ne faut jamais quitter le présent qui est cer-  
 tain pour une espérance incertaine, qui sou-  
 vent n'aboutit qu'au regret d'avoir manqué  
 ce qui n'est plus en nôtre pouvoir.



FABLE LXIX.



Du Renard & du Corbeau.



*La Flaterie.*



Laudato Vulpes caseum eripit improba Corvo ,  
Assentatoris perfida verba fuge.



*OH ! la dangereuse fumée ,  
Que celle d'un Encens flatteur ,*

*Malheur, malheur à ceux dont l'ame est afamée*

*D'un mets si doux, si séducteur :*

*Le Cerveau le plus fort en devient imbecile,*

*Il n'en peut soutenir la traîtresse vapeur,*

*Et l'on ne trouve point de route plus facile*

*Pour entrer dans un foible cœur.*



**C**Olas étant un jour de retour du pillage,  
Colas ce glouton de Corbeau

Tenoit dans son bec un fromage

Et se percha sur un Ormeau.

Par les Croassemens dont il marquoit sa joie,

Un Renard attiré sous l'arbre se planta,

Et jetant les yeux sur la proie,

De tout son cœur la convoita.

Renard de tout tems par nature

A fait son plaisir d'excroquer,

Et lors qu'il rencontre pâture

Il n'est pas bête à la manquer,

Pour une tête moins que la sienne subtile

Il eût été fort difficile

D'arracher du bec de l'Oiseau

Si bon morceau.

Mais le Drôle étoit trop habile.

Charmant & genereux Corbeau,

Dit il, sage Nestor, que ton plumage est beau.

Sous les plis de sa robe noire

Aubin, le jeune Aubin, épris d'un fol amour

Avec moins d'éclat & de gloire

Se montre aux yeux de la Candour.

Le Jais auprès de toi n'a qu'un noir sombre & triste,

L'Aigle a moins de courage & les yeux moins perçans,

Et si de tes vertus qui ravissent mes sens

Je voulois te faire la liste,

Il me faudroit plus de dix ans.

Sur tout tes admirables chants

Sur les airs du fameux Bariste

L'ont, à ce qu'on m'a dit, emporté de tous tems.

Oui, croi moi, sur tous tes talens,

C'est ta belle voix qui m'enchanté,

Elle passe à mon gré le Luth, le Flageolet,

Ah! que j'aurois l'ame contente,

Si tu m'en fredonnois seulement un couplet!

Ainsi parloit le fin Compere,

Et c'étoit justement par contreverité,

Loüer Frobert d'être sincere,

Le vieux Lubin de probité,

Cadmus de n'être point de soi-même entêté,

Nasica d'être prompt au rapport d'un affaire ,

Et d'avoir sur toute matiere

Une haute capacité.

Mais de l'Encens trompeur dont son ame est charmée

Le Corbeau gobe la fumée .

Et croiant égaler du moins un Rossignol

Pour croasser dans son ramage

D'un Opera moderne un amoureux passage ,

Il ouvre son bec en bé mol.

Mais en même-tems le fromage

Echape , & le Renard prompt à le ramasser ,

L'avale , & rit du personnage

Qui s'est ainsi laissé sotement amuser.

#### M O R A L E.

**I**L y a peu d'hommes qui ne soient les dupes de la flaterie , lorsque le flateur a l'adresse de les prendre par leur foible. L'amour propre qui nous préoccupe est le vehicule de ce poison , c'est lui qui de l'oreille le porte au cœur , & plus un homme est élevé , plus il est en bute aux surprises de ce venin.

FABLE LXX.



Du Renard & du Vautour.



*La Punition Divine.*



*Dat justam sceleris poenam, Jove vindice, Vultur.*

*Dum securus Ovas, perfide, numen adest.*



*El rit se derobant à la vengeance humaine,  
Que le Ciel en courroux par des ressorts secrets,  
Tome II. H*

*Conduit pas à pas à la peine*

*Que méritent tous ses forfaits.*

*Souvent même il trouve en son crime*

*La source de son châtement ,*

*Et de ses propres mains se creusant un abîme ,*

*Au précipice ouvert se jette aveuglement.*

*O toi donc qu'un perfide, ou qu'un injuste opprime*

*Laisse au Ciel qui le voit le soin de te vanger ,*

*En vain ce Criminel lève sur toi la tête ,*

*Plus il se croit loin du danger ,*

*Plus la foudre des Dieux à l'écraser est prête.*



**U**N Scelerat Vautour dit un jour au Renard  
Lions commerce ensemble, & cherchons quelque part.

A nous loger-tous deux: je le veux bien, dit l'autre,

Ce gros Chêne que vous voyez

Peut fort bien nous prêter & sa tête & ses pieds,

Le bas pour ma retraite & le haut pour la vôtre.

Tous deux ainsi d'acord, le Vautour au sommet

Pour y couvrir bâtit son aire ,

Tandis que l'autre aux pieds se creuse une tanière,

Fait ses petits , & les y met.

Chacun allant chercher sa proie ,

Et rapportant quelque butin ,

D'abord d'une commune joie

En faisoit part à son voisin ;

Mais qu'il est bon de voir avec qui l'on s'allie.

Un jour nôtre Renard abandonnant son trou

Eroit allé je ne sçais où

Quand le traître Vautour rempli de perfidie

D'une douce union rompant tous les liens

Des petits Renardeaux fit gorge chaude aux siens,

Au retour de la promenade

Le Renard desolé rentre & voit l'incartade

De l'infidele associé ,

Tandis que le Vautour de la cime du Chêne

Rongeant encor les os , se rioit de la peine

Du Pere malheureux qui gemissoit au pié.

Traître, disoit ce Pere, il est vrai que ton aîle

Derobe à mon couroux ta tête criminelle ;

Mais ne presume pas être moins châtié ,

Si ma dent ne sçauroit t'ateindre

Pour vanger sur toi mes petits ,

Songe qu'il est des Dieux à qui je vais me plaindre,

Des Dieux qu'un perfide doit craindre ,

Et qui ne laissent point les crimes impunis.

Ses cris des Dieux furent ouïs ,

Car tandis qu'implorant leur suprême justice

Il exale le feu de son couroux amer ,

Jupiter l'écoutoit d'une oreille propice

Et préparoit le précipice ,

Où l'Oiseau scelerat se devoit abîmer ;

Car comme un méchant court de malice en malice,

Il prit en l'air son vol, & de loin vit fumer

Les restes d'une Bête oferte en sacrifice ,

Il se lance à l'Autel , & du milieu des feux

Joignant le sacrilege au crime ,

Ravit la chair de la Victime ,

La porte à ses petits , & la partage entr'eux.

Mais il ne prévît pas qu'à cette chair fumante

Pendoit un charbon enflammé ,

L'aire prend feu , le feu s'augmente

A la faveur du vent dont il est animé ,

Mais à mesure qu'il s'alume,

Tous les petits Vautours dont l'aîle étoit sans plume,

Du haut du nid sautent à bas.

Le Renard irrité les saisit , les devore ,

Et dit dans le plaisir de ce sanglant repas

Que la vengeance est douce , & bien plus douce  
encore ,

Lorsque pour nous vanger les Dieux prêtent leur  
bras.

## M O R A L E.

**L**A Justice Divine ne laisse point de crimes impunis , & soit qu'elle rende leur châtiment visible aux yeux des hommes , soit qu'elle se le reserve à elle seule , tôt ou tard la peine suit le forfait , & lors qu'on lui en laisse la vengeance elle est plus seure que si l'on s'éforçoit de la vouloir prendre soi-même.





Du Vautour Procureur.



*Le Procureur.*



Invitat blandè quos rostro sorbet edaci  
 Vultur, sic fatuo blanda voraxque Themis.



**N**E plaide point, & sui l'avis que je te donne,  
 Laisse-là le proces, crois moi ;

*Mais mon Procureur dit que mon affaire est bonne ,  
Où pour lui , mais non pas pour toi.*

*Plaider ! oh , la plaisante chose ,*

*Quel fruit pretens-tu donc plaider de tes lauriers ,*

*Il ne t'en re-viendra qu'une Metamorphose*

*De tes sacs pleins d'écus en sacs pleins de papiers.*

*Quoique Maître Vautour te dise ,*

*Si l'on vient sans raison demander ton manteau ,*

*Donne le juste-au-corps , donne aussi le chapeau ,*

*C'est l'unique moyen de sauver ta chemise ,*

*N'en crois pas son debut tout confit en douceur ,*

*Mais fuis de ce Vautour la grife insatiable ,*

*Et pour en concevoir une plus juste horreur ,*

*Vois dans cette petite Fable*

*Ce que c'est qu'un bon Procureur.*



**A**U sein des Ardennes sauvages

On voit un Certain bois des autres écarté ,

Celebre par les brigandages ,

Des avides Oiseaux dont il est habité.

D'un antique Château bâti sur sa lisiere ,

Jadis on le nomma le Bois du Catelet ,

D'Animaux ravissans veritable taniere ,

Et dont le moindre Oiseau du moins est Tiercelet.

Dans cette forêt meurtrière  
 Autours , Sacres , Faucons , en Oiseaux éfrontez  
 Avec une plume légère  
 Sçavent voler de tous côtez ,  
 Les plus foibles Oiseaux las de s'en voir la proie ,  
 Font plainte au Monarque des Cieux ,  
 Et vont le prier qu'il envoie  
 Quelque Oiseau de sa part qui les défende mieux.  
 Certain Vautour à cœur farouche ,  
 Ongles crochus , subtils & fors ,  
 Mais d'un hipocrite dehors ,  
 Contrefaisant faine Nitouche ,  
 Un faux ris dans les yeux , faux complimens en  
 bouche ,  
 Et pliant devant tous & la tête & le corps ,  
 Fit si bien par ses simagrées ,  
 Qu'on le vit Procureur dans toutes ces contrées.  
 Le voilà de Basoche , il faut le marier ,  
 Pour acquérir Charge & Pratique ,  
 Il épouse aussi-tôt la veuve d'un Lanier ,  
 Demi vieille , & dit-on *Conssi conssi* pudique ,  
 Le mariage fait , Maître Vautour s'applique  
 A faire valoir le métier ,  
 Comme fait l'Arabe Aligier.  
 D'abord en rusé politique ,

Il va rendre visite à tous les gros Cliens,  
 Promet foi, zèle, vigilance,  
 Et repete sur tout qu'il n'est pas de ces gens  
 Qui du sang du Plaideur engraisent leur substance,  
 On l'écoute avec confiance.

Déjà de tous côtez dans les directions,  
 Il a petite peine & tres-ample salaire;  
 Et par ses rusez Espions

Il évente de loin tous les decrets à faire.

Un jaloux Etourneau veut-il dans son chagrin  
 Publiant lui-même sa honte,  
 Se voir un sot en parchemin,

A flater ses fureurs Vantour trouve son compte.  
 Mais c'est trop peu pour lui que de plumer l'Oison,  
 Et certain jour pressé d'une faim plus aiguë,  
 Il convoqua dans sa maison

De ses plus gras Cliens la nombreuse Cohue.

Je veux, dit-il, vous regaler,

Venez tous celebrer le jour de ma naissance.

Il n'eut pas achevé qu'on voit en affluance  
 De toutes parts chez lui nombreux Oiseaux voler;  
 Sur tout Pigeons dodus, & grosses Aloüetes,  
 Dont le Compere étoit friant.

Le Traître est à sa porte, & là d'un œil riant

Reçoit les Troupes indiscrettes.

Mais quand tout fut dedans, sçavez-vous leur destin,  
 En Procureur qui sçait vivre de Turc à More,  
 De tous ses Cliens qu'il devore,  
 Il se fait à lui-même un plantureux festin.

## M O R A L E.

**R**ien n'est si attirant que le premier accueil d'un Procureur pour vous faire entrer dans la Nasse ; mais êtes-vous sous sa patte, il alonge les grifes, vous déchire & vous devore, & la destinée d'un Plaidéur, est de devenir la pâture des Vautours du Palais.



CONTE LXXII.

Du Serrurier & de la Couleuvre.



*La Satire insolente.*



Dente gemit fracto Coluber dum frangere ferrum

Tentat, sic læso Dite Poëta peris.



**E**T na contre le Ciel en vain murmure & tonne ,  
Il ne peut y porter ses foudres menaçans ,

*Ainsi quand tu choque les Grans*

*Tu vois sur ta propre personne*

*Retomber tes traits imbuissans ,*

*Ne va donc point , fou de l'Encens ,*

*Que de tous côtez l'on te donne ,*

*Satiriser à tes dépens.*

*Charge de ton pinceau les traits d'un Ridicule.*

*Confons le Vicioux sous tes pieds abbattu ,*

*Mais exemte de ta ferule.*

*Et la Puissance & la Vertu.*

*On peut dauber un Fat qui tel que Foucanelle.*

*En dépit du bon sens, voudroit en plein Palais.*

*Des Sots en parchemin se faire le modele ,*

# 100 CONTES ET FABLES.

*On en rit , & de tels portraits  
D'un lardon correctif fournissent la matière ,  
Mais d'un homme puissant irriter la colère ,  
Peindre \*\*\* en gros Mulet ,  
Chargé de deux sacs de farine ,  
Censurer d'Artemon le Luxe & la Cuisine ,  
Et de cent petits soins qu'a pour un gros Valet  
La vieille Olimpias qu'enveloppe l'Hermine ,  
C'est faire ce que fit en se brisant les dents ,  
Couleur de fort petit sens.*



**M**Irel gras & replet, homme d'épais volume,  
Fut Maréchal ou Serrurier ,  
C'étoit un vrai Vulcain habile en son metier ,  
Et qui du bruit de son Enclume  
Etourdissoit tout son quartier.  
Mais son Fils en quittant le marteau pour la plume  
Fut Tireur d'Or, & scût en plus mettre à couvert  
Que son Pere jamais n'avoit battu de Fer.  
Or un Cocher dans sa boutique  
N'eut pas plûtôt un jour vanté certain vin vieux,  
Que les Apprentifs curieux  
De juger de ce jus Bachique ,  
Au bouchon exalté furent donner pratique.

Plus en Forge on ne vit Ciclopes à bras forts,  
 Par de prodigieux efforts ,  
 On tirer le soufflet ou fraper sur la Masse ,  
 Et Forgerons , petits & grands ,  
 Tous se suivirent à la trace ,  
 Comme Canes qui vont aux champs ,  
 Sans songer seulement, tant leur pié fut alerte ,  
 Qu'ils laissoient la boutique ouverte.

Tandis donc que la Troupe amoureuse du jus  
 Mertoit en s'écrimant des fleurets de Bacchus

Sur pinte , pot , sur pot chopine ,  
 Une Couleuvre à plis Tortus ,  
 En cercles arondis élevant son échine ,  
 Et de ses membres verdoïans  
 Traînant l'ondoïante machine ,  
 Vit la boutique vuide , & se glissa dedans  
 Ainsi lors qu'une fille en intrigue galante  
 A l'Amant qui s'impatiente ,

Laisse de nuit ouverts & verroux & loquet ,  
 S'il sçait que la Mere ou la Tante

Ne sont point dans la Chambre , il s'y glisse ca  
 seeret ,

C'est ainsi qu'entra dans la Forge  
 La Couleuvre à la dent qui porte le poison,  
 De venin elle enfle sa gorge ,

Sa Langue est un trait vif , son œil un vrai tison ,

Et des coups de Siflet qu'il pousse

A mesure qu'il se courouce ,

Il fait retentir la maison.

Tel est dans les fureurs de son aigre satire ,

Le Poëte Lardin qui ne fait que medire ,

Et tel dans le Palais est le perfide Auteur ,

D'une impudente calomnie ,

Par qui Socrate vit d'un poison imposteux

Son innocence atteinte & sa vertu ternie.

La Couleuvre en entrant d'abord rencontre à bas

Un gros crampon battu sous trois vigoureux bras ,

De sa gueule elle le ramasse ,

Le serre entre ses dents, & ne l'entame pas.

Elle le quitte & va sur une lime neuve

Faire des efforts impuissans ,

Mais après une fole épreuve ,

Bien loin de la briser, elle se rompt trois dents.

De plus en plus son feu s'allume ,

La rage la saisit, & voulant se vanger ,

Elle se lance sur l'Enclume ,

Et se flate du moins de pouvoir la ronger.

Mais elle y trouve encore une pire fortune ,

Et de ses efforts vigoureux

Le succes fut si malheureux ,

Que de toutes ses dents il n'en resta pas une,

Ainsi quand le Poëte, insolent indiscret,

Ose d'un satirique trait

Se jouer à quelque Puissance,

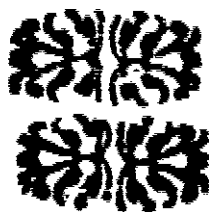
Loin de rire aux dépens d'autrui,

Et de voir triompher sa fole médifance,

Tout le mal retombe sur lui.

M O R A L E.

**I**L est imprudent d'attaquer ce que nous ne pouvons entamer, cette Couleuvre est la figure du Satirique insolent, & ce Crampou, cette Lime & cette Enclume nous marquent la puissance qu'on ne peut attaquer sans s'exposer à se perdre soi-même & à se briser les dents dont on croit les mordre.





Du Cerf qui louë ses Cornes.



*Le mauvais Discernement.*



Crura videt Cervus damnatque, & Cornua laudat;  
Utile dum spernis sic nocitura placent.



**L'**Homme à bien discerner n'est pas toujours habile,  
Et l'apparence le séduit,

*Il méprise souvent ce qui seroit utile*

*Pour s'attacher à ce qui nuit.*

*Combien tranquillement pourroient dans leur ménage*

*Vivre contents, riches, heureux,*

*Qui vont sur l'étranger rivage*

*Chercher un écueil dangereux ?*

*Ne voit-on pas un Fat qui franchissant les bornes*

*De la droite & saine raison,*

*Se mire comme un Cerf, & se plaît dans des cornes*

*Qui bouleversent sa maison ?*

*Fatal aveuglement d'une fureur brutale*

*Qui met de travers leur esprit,*

*Mais sans prévenir la Morale,*

*Voions ce qu'en sa Fable Esope nous en dit.*



**B**ELLES Cornes en tête ont Cerfs à grand corsage,

C'est pour eux un riche ornement,

Et celles que veut sotement

Se donner par Arrêt certain Badaut peu sage

Par le conseil de Pillardin,

Au prix d'elles ne font que cornets à Bouquin.

Un Cerf donc à large paumure,

Un matin après sa pâture,

Pour boire, fut chercher de l'eau,

Et vint à travers de la plaine ,  
 Où du sein d'une roche une claire fontaine  
 Tomboit dans la Prairie & formoit un ruisseau.  
 Sa pure & tranquile surface ,  
 Telle qu'un fin Cristal ne faisoit pas un pli ,  
 Et du miroir le plus poli ,  
 On auroit dit voilà la glace.  
 Auprès du frais ruisseau le Cerf arrive , boit ,  
 Se reconnoît , s'admire, & voit  
 Dans le miroir de Polipheme  
 Sa jambe déliée & son bois orgueilleux.  
 Beau bois, s'écria-t'il, cheres cornes que j'aime,  
 Plus que le jeune Ormin n'aime ses blons cheveux,  
 Superbe enfantement de ma tête feconde ,  
 Rien est-il comparable à tes charmans appas ,  
 Qui n'a pas de Cornes n'est pas  
 Digne de se montrer au monde.  
 Cornes encor un coup, Cornes qui m'enchantez ,  
 Non, je ne scaurois trop admirer vos beautez ,  
 Mais vous pieds délicats, vous jambes si menuës,  
 Qui n'êtes dans les plus grands Cerfs ,  
 Qu'un composé d'os & de nerfs ,  
 Que vous répondez mal à nos têtes cornuës ;  
 Falloit-il que le Ciel mit, en nous composant  
 De si petits appuis sous un faix si pesant ,

Quelle horrible laideur ! & que je vous méprise !

Le Cerf en se mirant dans l'eau ,

Faisoit avec grande méprise

Ce sot raisonnement dans son foible Cerveau ,

Quand soudain du fond de la plaine ,

Un grand bruit de Chasseurs & de Chiens , & de

Cors ,

Le fit d'un saut léger partir de la fontaine ,

Et du côté du bois tourner tous ses efforts.

La Meute en même-tems donne sur ses brisées ,

Clabaude , approche & le poursuit ,

Oh ! quel plaisir lui font ses jambes méprisées ,

Il s'échape , il se dresse & fuit.

Deux fois sur ses erres perduës ,

Les Chiens tomberent en deffaut ,

Mais d eux fois le rusé Brifaut

Demêla d'un nez fin ses pistes confonduës ,

Les voilà tous après en haleine , & le bois

Retentir de cors & d'abois.

A l'approche des chiens il double sa vitesse ,

Et faisant un nouvel effort ,

Plus il sent que la voix le presse ,

Plus il s'enfonce dans le fort.

Mais ses cornes embarrassées ,

Ses cornes qu'il croioit le plus grand de ses biens,

Dans un amas confus de branches entassées ,  
 L'arrêtent tout à coup & le livrent aux Chiens.  
 Pris donc, & convaincu de n'être qu'une Bête,  
 J'eus pour vous du mépris, dit-il, agiles piés ,  
 Et cependant vous me sauviés ,  
 Et vous que j'aimois tant, parure de ma tête ,  
 Cornes qu'un certain Sot n'a point & veut avoir ,  
 C'est vous qui me livrés à tout mon desespoir.

## M O R A L E.

**L**E faux raisonnement de ce Cerf nous  
 montre comme souvent les hommes ou  
 trompez par la fausse apparence , ou faute  
 de reflexion sur leurs veritables avantages,  
 louent ce qui leur nuit , & méprisent ce qui  
 leur seroit le plus utile.



FABLE LXXIV.



De l'Ane mécontent de son état.



*L'impatience.*



In peiora cadit dum sortem mutat Asellus :  
Contentus propria sorte beatus erit.



*Amais de son destin l'homme n'est satisfait ,  
Impatient de sa fortune ,*

*Ce qu'il est toujours l'importune ,  
 Et pour un autre sort il fait nouveau souhait.  
 Cependant fort souvent loin de gagner au change  
 Quand le Ciel exauce ses vœux ,  
 Il voit que bien loin d'être mieux  
 De ses cris indiscrets la Fortune se vange ,  
 En le rendant plus malheureux.  
 Heureux donc le mortel qui d'une ame tranquile  
 Vit de son propre état content jusqu'à la mort ,  
 Et ne ressemble pas à cet Ane indocile ,  
 Dont je vais vous conter le sort.*



**A**utrefois un Baudet, animal que Nature  
 A la souffrance a destiné ,  
 Chez un bon Jardinier avoit ample pâture ,  
 Des Chardons le matin , du ~~bon~~ à son dîné ,  
 Souvent fraîche litiere, & dormoit sous toiture,  
 Il est vrai qu'il falloit aller chaque matin  
 Du jardin au marché porter force Legumes ,  
 Et suivant les bonnes coûtumes  
 De la correction essuier le chagrin ;  
 Comme au mal qu'on ressent l'ame se donne entiere,  
 Et qu'on ne songe point au bien dont on jouit ,  
 L'Animal mieux fourni d'oreilles que d'esprit ,

Fit au Dieu des Baudets priere ,  
 Et cria tant que du Jardin  
 On le passa dans un Moulin.  
 Il se crut fort heureux d'avoir changé de Maître,  
 L'Avoine , disoit-il , tout bas ,  
 Ny l'Orge en ce lieu-ci ne me manquera pas ,  
 A gogo je vais m'en repaître !  
 Ainsi le pensoit-il , mais il eut beau conter ,  
 Il fallut bien-tôt déchanter ,  
 Force coups de bâton , petite nourriture ,  
 Soir & matin plier le dos  
 Sous des fardeaux pesans de grain ou de mouture ,  
 Et toute la nuit sur la dure  
 Sans abri prendre son repos.  
 Voilà de ce Baudet la seconde aventure.  
 Ce n'est pas tout Chagrin de se voir moins  
 heureux  
 Et privé des plaisirs qu'il s'étoit mis en tête ,  
 A Jupiter la pauvre Bête  
 Fait encor de nouveau ses vœux.  
 Le Dieu pour exaucer sa priere importune ,  
 Lui procure un Maître nouveau ,  
 Et l'établit enfin pour dernière fortune  
 Baudet de poste à Montereau.  
 Qui peut conter les bastonades

Qu'il reçût en fort peu de mois ;  
 A force enfin de coups, de rudes promenades ,  
 De diete forcée, on le met aux abois ,  
     Il tombe au coin d'un petit bois ,  
 En vain martin bâton sur son échine joüe ,  
 Recru, las, immobile, étendu dans la bouë ,  
     Il ne sçauroit se relever ,  
     La nuit vient ; & la caravane  
 Qui veut passer chemin au borbier laisse l'Ane,  
 Que peu de tems après un Loup vint achever.  
     C'est ainsi qu'en voulant mieux être ,  
     Fort souvent on se met plus mal ,  
     Témoin ce stupide Animal ,  
 Enfin mangé du Loup pour trop changer de  
     Maître.

## M O R A L E.

**P**Ar le succez malheureux des desirs in-  
 quiets de cet Ane , qui ne pouvant vivre  
 content dans son état a toujours été de pis  
 en pis , l'on peut apprendre que les hommes  
 mécontents de leur fortune ne gagnent rien  
 le plus souvent à changer de condition , &  
 que c'est une grande prudence de pouvoir  
 vivre satisfait de l'état auquel on se trouve.

F A B L E

FABLE LXXV.



Du Chien & de l'Ombre.



*L'Avidité trompée.*



Decipit umbra Canem, & rictu cibus exit hiante,

Sic cupidum ignoti fallit imago boni.



*Une ame qui se croit heureuse*

*Possédant les honneurs, les biens, la volupté*

*En quittant la réalité*

*N'embrasse qu'une ombre trompeuse*

*D'une fausse félicité.*

*De l'éclat des grandeurs quand cette âme est charmée*

*Rien ne la repaît plus qu'une vaine fumée ,*

*Et l'autre qui bien loin de prendre son essor*

*Par la route que tint Alcide*

*Pâlit , languit , sèche sur l'or ,*

*Immolant son repos à son amas sordide ,*

*Pour attraper des riens quite un riche trésor.*

*Veux-tu donc ; ô mortel ! t'attacher au solide*

*Pour suivre la vertu laisse-là les plaisirs ,*

*Et ne te rends jamais, comme un Chien trop avide*

*La dupe de tes vains desirs.*



L'Heure de mon foupé venue ,

On tira de ma broche un carré de mouton ,

Et ma servante Jeanneton

Pour causeuse au quartier connuë ,

Loin d'avoir l'œil au Rôt de sa broche tiré ,

Le planta sur un plat & s'en fat dans la rue

Causer avec Pierrot , le Valet du Curé.

Cependant un Barbet à succeder habile

Convoitoit de l'œil mon carré ,

# CONTES ET FABLES. 115

L'absente Jeanneton rendoit le coup facile ;  
Ainsi se voiant seul, il goba mon soupé ,  
Sortit & s'en alla d'une jambe gaillarde,  
Passer entre ma Babillarde ,  
Et Pierrot avec elle au babil occupé.  
Au voleur, au voleur , cria ma Cuisiniere ,  
Pierrot prit un baton , courut après le Chien ,  
Mais d'un jarret alerte , il détaia si bien ,  
Que le laissant bien loin derriere ,  
Jurant & pestant de chagrin ,  
Il s'en fut avec son butin  
Jusques au bord de la Riviere  
Là , croiant en repos gober le bon morceau ,  
Il tourne tête , & voit le Coureur sur sa trace ,  
Il se leve , & fuyant le bras qui le menace ,  
Bale en bouche il décampe, & se lance dans l'eau.

Le Dieu qui donne la lumiere  
Etoit au bout de sa carriere ,  
Ses Chevaux en écume h annoissoient au Nectar ,  
Et dans le penchant de leur chute ,  
De crainte de la culebute ,  
Tiroient à courbettes le char,  
Tous les corps s'allongeoient dans leur ombre  
épaissie ,  
Dans la sienne on eût pris la prune pour un œuf,

Et la fole grenouille après s'être grossie ,  
En regardant son ombre eût pû se croire un Bœuf.

Pour gagner l'opposé rivage,

A peine mon Barbet se fut mis à la nage

Qu'aux raïons du Soleil jettant l'œil sur les eaux

Comme un Chien le plus sot du monde,

Il crut apercevoir sous l'onde

Dans l'ombre du carré le Roy des Aloyaux.

Que voi-je, dit-il, plein de joie ,

Le Ciel offre à ma gueule une nouvelle proie

Digne de remplir mes boïaux.

Aloïau de mon ame , il faut que je te mange ,

Tu fus toujours l'objet de mon tendre appetit ,

Du morceau que je tiens, je vais faire un échange,

Et comme un animal d'esprit ,

Pour le plus gros morceau quitter le plus petit.

C'est ainsi que le sage en use ,

Et par cette raison la voisine Margot

Finette qui jamais dans son choix ne s'abuse ,

A Robin prefere Pierrot.

Ainsi raisonnoit dans sa tête ,

Mon sot Barbet seduit par l'apât decevant ,

Il entr'ouvre la gueule , & la stupide bête

Pour son mouton lâché ne gobe que du vent.

Travaillons tous tant que nous sommes.



## TROISIEME PARTIE.

---

### FABLE LXXVI.

Du Singe habillé.



*Le Faux dehors.*



Nota sub humana ridetur Simia veste;

Cum te Afinelle teget purpura, talis eris.



Parle, disoit un philosophe,

Afin que je te puisse voir,

Cen'est point la couleur qui fait la bonne étoffe,

Qu'un drap soit bleu, blanc, rouge, noir,

Pour sçavoir sa valeur, il faut que j'examine

Si le corps en est bon, si la trame en est fine;

Plus francs que nous tous les oiseaux.

Se font connoître à leur plumage,

Jamais pour tromper leurs égaux.

*Ils ne déguisent leur ramage :*

*L'homme seul en tous lieux contre l'homme embusqué,*

*Marche le visage masqué ,*

*L'habit ne le fait point connoître ,*

*Theon ses coffres pleins veut qu'on le croie guenx,*

*Et le petit Cleon dans son faste pompeux*

*N'est rien moins dans le fond que ce qu'il veut paroître,*

*Chacun tâche à se déguiser ,*

*Et d'un habit trompeur veut se faire un mérite,*

*Malheur aux yeux dupez qu'un dehors hypocrite*

*A sçû sotement abuser.*



**E**St-il un animal dans toute la nature

Qui soit plus difforme , plus laid

Qu'un Singe, quoi qu'il semble fait

Sur le modele heureux de l'humaine figure ?

Dans l'Inde cependant l'homme plus qu'archifou,

Comme un Dieu sur l'Autel en Pagode le place

Devant lui flechit le genou ,

Se prosterne en terre la face ,

Et tire de chaque grimace

Qu'à ses yeux fait le Sapajou

Ou son bonheur ou sa disgrâce.

Or si quelque ignorant qui seroit sans vertu,

En voiant reveret sa robe longue & noire ,  
 Dont son argent l'a revêtu ,

En conçoit une vaine gloire ,  
 Pourquoi ce Sapajou sur l'Autel encensé  
 Par un homme insensé

Ne s'en feroit-il pas accroire ?

Un donc , qui pendant quelque tems  
 En Pagode Indienne avoit gobé l'encens ,

En Mandarin vêtu fit en France voiage ,  
 Vit Paris , Versailles , la Cour ,

Et suivant le commun usage

N'en put voir les beautez sans prendre de l'amour.

Il aimâ donc Cephise & desira lui plaire ,

Et sçachant que de tous les airs ,

Un air brusque de Mousquetaire

Rendoit plus aisément tous les chemins ouvers ,

Entrant chez Philidor , il en prit la figure

Et la parure.

Il endosse d'abord sur sa vilaine peau ,

Chemise qui par tout éclate

D'une fine Maline à patron tout nouveau ,

Roule culote rouge , avec bas d'écarlate ,

Soulier ciré bien fait , boucle d'acier poli ,

Veste à fond d'or de vant , & taffetas derrière ,

Justaucorps bleu , taillé de galante maniere .

Et de Brandebours d'or competemment rempli.

La Steinkerke passant par double boutonniere ,

La Perruque à la Cavaliere ,

Le Chapeau retrouffé , mais porté sous le bras ,

Forre épée au côté penduë ,

A garde singuliere , & d'où tombe fort bas

Grosse Dragone d'or par Perdrigeon venduë.

Content de sa parure il courut au miroir

Pour se voir ,

Et s'y crut un nouveau Narcisse ,

Comme Flore au nez épaté ,

Petits yeux, gorge seche, & peau teinte en jaunisse,

Se croit en se mirant une rare beauté.

Satisfait de son port & de sa bonne mine ,

Il se rend chez Cephise, & d'un air Cavalier

Peignant sa perruque blondine ,

Sans qu'un Laquais l'annonce il monte l'escalier,

Entre dans la chambre , & Cephise

De l'éclat de l'habit surprise ,

Basque, dit-elle, un Siege, & vite, êtes-vous fou ,

Un fauteüil à Monsieur le Comte ;

Mais le Comte de Sapajou

Dés le premier pas se demonte ,

Fait mal sa reverence, & voulant avancer

Et complimenter la Donzelle ,

D'une affreuse grimace il effraïa la Belle ;  
Et ne put de sa gueule un seul mot prononcer.

Cephise reconnoît la Bête ,

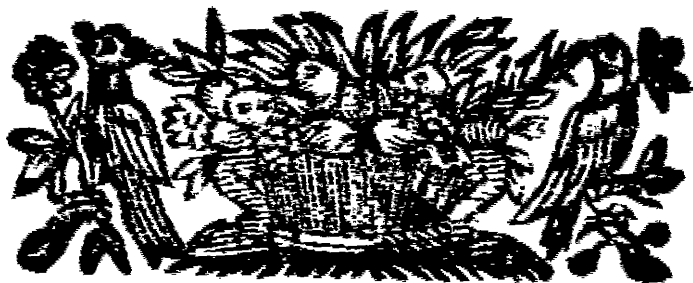
Crie au secours , prend un tricet ,

Et dit en lui sanglant la tête ,

Un Magot habillé n'est jamais qu'un Magot.

M O R A L E .

SUIVANT le vieux proverbe , l'habit ne fait pas le Moine, il ne faut point juger d'un homme par le seul extérieur ; c'est par ses paroles & par ses actions qu'on le connoît : l'Hypocrite se masque d'un dehors trompeur , il paroît vertueux , & n'est au fond qu'un scelerat , & le stupide quelque emploi qu'il ait, demeure toujours stupide.



## FABLE LXXVII.



Du Myrthe devenu Sapin.



*La Grandeur dangereuse.*



*Facta Pinus cecidit Myrthus prostrata securi.*

*Altius erectus promptius inde cadet.*



*Une haute fortune est toujours dangereuse ,  
Maison conle une vie & seure & plus heureuse*

*Dans la paix d'un modeste sort ;*

*Qui veut trop s'élever trouve qui le terrasse,  
Plus l'arbre est grand, & plus il doit craindre l'effort  
De la hache qui le menace.*



UN Myrthe las de son destin  
Et de ramper toujours rasibus de la terre,  
S'étant mis dans la tête un jour d'être Sapin  
En fit humble priere au Maître du Tonnerre,  
Un Sapin, dit-il, jusqu'aux Cieux  
Elevé sa tête superbe,  
Il se rend le voisin des Dieux,  
Tandis qu'enseveli dans l'herbe  
Je me produis à peine aux yeux,  
Si par metempsychose autrefois Pytagore  
Qu'à Siam l'on revere encore,  
Fit d'un Cheval un Homme & d'un Homme un  
Cheval,  
Du Seigneur Jupiter la main toute puissante  
Peut bien aussi filtrer par un nouveau Canal  
Le suc qu'il m'a donné pour ame vegetante :  
Oüi, grand Dieu, tu le peux, de petit fais moi grand,  
Fais moi Sapin, je t'en supplie ;  
Tu n'es, dit Jupiter, qu'un fat, qu'un ignorant,

La plûpart des souhaits ne sont rien que folie ,  
 Mais puisque tu le veux , je le veux bien aussi.

Monsieur Jupiter grand merci ,  
 Dit l'Arbuste , & soudain il sent sa tige croître ,  
 Grossir , s'élever dans les airs ;

En un mot le voilà tel qu'il desiroit être ,  
 Un Sapin des plus hauts qui fût dans l'Univers.  
 Ravi de se sentir dans une autre posture ,

Que quand au coin d'un boulingrain.

En Hollande il faisoit plus petite figure

Il en devient cent fois plus vain ,

Mais au lieu que Myrthe paisible

Il eût en sûreté vécu dans son Jardin ,

Le redoutable coup d'une hache terrible

Lors qu'il n'y pense pas le frappe , & fait enfin

Tomber de haut en bas le superbe Sapin.

C'est ainsi que grandeur qui ne nous est point due,

Attire nôtre chute & nous fait succomber ,

Et que plus on se voit élevé dans la nuë,

Plus on se sent près de tomber.

M O R A L E.

**C**E Myrthe nous represente un homme qui dans une fortune mediocre meine une vie douce , tranquile , & qui n'est point exposée à des revers funestes ; & le Sapin qui est abatu à coups de hache est la figure de ceux qui élevez à une grande fortune s'y trouvent plus exposez aux perils qu'ils ne l'étoient auparavant.



128 CONTES ET FABLES.  
CONTE LXXVIII.



De la Pie heritiere du Ramier.



*L'Heritier perfide.*



Pro Medico duxit Falconem Pica palumbo,  
Scripserat hæredem, sic inimica fuit.



*D'*Une trompeuse voix un heritier sçait feindre  
Mille soins obligés pour nous faire plaisir.

*Mais plus nos biens sont grans & plus nous devons  
craindre*

*D'impaticnter son desir.*

*Qu'on est fou quand d'un légataire*

*On fait dépendre son destin ,*

*C'est vouloir mourir que de faire*

*Son heritier son Médecin.*

*Un Oncle sans enfans marche à la sepulture ,*

*D'un pas que le Neveu trouve toujours trop lent ,*

*Oh ! qu'un homme est tenté de presser la nature ,*

*Quand de guenx en une heure il peut être opulent.*

*Qui des Neveux d'Oronte entendroit la priere*

*Ne niroit pas ce que je dis.*

*Mets, disent-ils, Seigneur, nôtre Oncle dans la biere,*

*Et son ame en ton Paradis.*

*Heureux que leur impatience*

*Venille bien s'en tenir à de simples souhaits ,*

*Et n'a point recours à ces mets ,*

*Dont Locuste avoit la science.*

*Ecoutez comme de son tems.*

*Le Phrigien que je copie*

*A peint dans une ingrâte Eie*

*Ces heritiers impatiens.*

**P**Ar usure & par bon negoce  
 Un Ramier jadis jeune & gueux  
 Etoit devenu riche & vieux,  
 Et quoique quatre fois il eût été de noce,  
 Il n'avoit enfans ni neveux.  
 Une seule Cousine heritiere éloignée  
 Introduite en son cœur à force de presens,  
 A sa succession seule étoit destinée  
 En dépit des autres parens.  
 C'étoit une Maîtresse Pie,  
 Avec son casaquin de blanc & noir mêlé,  
 Babillarde, fine, hardie,  
 Et sur tout aiant Bec vingt fois mieux a filé  
 Que Soubrete de Comedie.  
 C'étoit de la maison le vrai Cheval de Bats,  
 Insinuante, adroite, au Cousin complaisante,  
 Elle entroit dans tous ses ébats,  
 Et de ses secrets confidente,  
 Elle seule sçavoit où gisoient ses Ducats;  
 Enfin par ses soins, ses adresses,  
 Ses devoirs assidus, ses subtiles caresses,  
 Cette fine mouche fit tant  
 Qu'éloigné de sa menagere  
 Le Ramier ne pouvoit passer un seul moment.  
 Or il avint un jour que pour une salade

Qu'il devora trop goulument ,

Le bon Cousin tomba malade.

Ce ne fut d'abord qu'un dégoût

Suivi d'un fort grand mal de tête ,

Enfin la fièvre vint si forte que la Bête

Ne put plus se tenir debout ;

C'est alors qu'avec artifice

La Pie entrant dans ses besoins

Lui marque sa chaleur par mille petits soins ,

Que de le soulager faisant tout son delice ,

Elle va pour de bons bouillons

Chercher Veau succulent, choisir tendres Chapons,

Et remplit de Cusille elle-même l'office ;

Le Malade en un mot se sent si bien soigné

Qu'il ne songe déjà qu'à paier le service

Qui l'a si fortement gagné.

Cependant le sang se fermente

Par le levain pourri des acides malins ,

La Fievre tous les jours augmente ,

Et son feu secret se fomente

Dans le creux de ses intestins.

Dans cet état, il fait appeler son Notaire ,

Maitre Protocolin dûment accompagné ;

Et dans la forme la plus claire

Faisant son Testament bien dicté , bien signé ,

Par un coup qu'il croit de justice  
 Y nomme sa Cousine unique legatrice :  
 Son esprit sur ses biens n'étant plus agité,  
 Songeons uniquement, dit-il, à ma santé,  
 Cousine, il faut suivant l'usage  
 Voir un bon Médecin, prendre quelque breuvage  
 Ou m'ôter de ce sang que je croi fort gâté.  
 Va-t'en de la prochaine Ville  
 M'en faire venir un, mais de la Faculté,  
 Car sans le grand Bonnet on ne peut être habile.  
 Qui voulez-vous ? Lonpuy ? son sçavoir est vanté  
 Dir la Pie, en ses mains toute Cure est facile,  
 Et l'interêt, dit-on, ne l'a jamais tenté,  
 Oüi dà, dit le Ramier, Lonpuy n'est point un Ane  
 Dans les Moulins du Païs-bas,  
 Il n'est point de Docteur qui porte mieux son bats,  
 Faites-le moi venir, fût-il chez Mariane  
 A lui conter pour des Ducats  
 Des riens en beaux discours qu'elle n'écoure pas.  
 A ces mots la traîtresse Pie  
 Va, court, & pour le Médecin  
 Par une insigne perfidie  
 Elle lui fait venir le Faucon assassin.  
 Le Ramier sous la serre expire & se recrie,  
 En finissant son triste sort,

Qu'un homme fait grande folie

Quand il se fie

A qui peut aisément profiter de sa mort.

M O R A L E.

**L'**Interêt agit avec tant de puissance sur l'esprit des hommes, que non-seulement il étouffe les obligations & les devoirs de l'amitié, mais souvent ceux de la nature. Ainsi l'homme sage ne confiera jamais sa vie à celui qui peut profiter de sa mort.





Des deux Ecrevisses.



*L'Exemple des Peres.*



Cancer retrogradi sequitur vestigia Cancri ,  
Sic pravum sequitur Filia Matris iter.



*Qu'attens-tu Coquette Climene ,  
D'une fille élevée au milieu des Berlans ,*

Et qui sans quatre fois reprendre son haleine

Ne peut conter tous tes Galans ?

Sous ton fatal apprentissage ,

Ne crois pas que jamais elle puisse être sage ,

Pour ne te suivre point le penchant est trop doux.

Ainsi par son glouton de Pere ,

Le jeune Gargamin nourri dans les ragouts

S'abime dans la bonne chere.

Acante qui saisi d'une avare fureur

Fait rouler nuit & jour trois de z. sur une table ,

Pourra-t'il à son fils inspirer de l'horreur

Pour cette graine abominable ?

De tous les Seducteurs l'exemple est le plus fort ,

Vers le mal ! La pente est aisée ,

Et lorsque devant nous une orniere est creusée

On ne peut s'en tirer sans un terrible effort.

Par un petit Conte d'Esopé

Où cette leçon s'envelope ,

Je vais vous montrer si j'ai tort.



Jadis vivoit rampante une mere Ecrevisse

A grosse queuë , & grosse cuisse ,

Barbe au muzeau , le nez pointu ,

Et les yeux noirs à fleur de tête ,

Dont Médecin qui les apprête  
Sçait la purgative vertu.

Cette mere avoit une fille

Douce , fretillarde , gentille ,

La plus belle qui fût une lieüe à l'entour ,

Et pour qui dès son plus jeune âge ,

Tout les poissons du voisinage

Conçurent bien-tôt de l'amour.

On songea donc au mariage ,

Et parmi tant d'amans l'un de l'autre jaloux

Pour prevenir tout badinage

Un Cancre fut choisi pour être son Epoux.

La mere cependant voulut que pour la Noce

Pécour lui montrât à danser ;

Ce bon Maître aussi-tôt pour la venir dresser

Monta dans son petit carosse ,

Et poche en poche vint avec un grand fracas ,

Mais malgré toute sa science ,

Danceur habile il ne put pas

Lui montrer ni le moindre pas

Ny la plus simple reverence.

L'Etang vint après lui l'abordant en cadance ,

L'Etang qui sçait si bien agencer pieds & bras,

Mais quelque chose qu'il pût faire ,

La fille aiant toujours ses regards sur sa mere,

Fit avorter ses soins & sa capacité ;

Après de tels Experts qui prendre ?

Favié dont tout Paris connoît l'habileté ,

Favié la voulut entreprendre ,

Mais toutes ses doctes leçons

Ne purent lui faire comprendre

Que l'on n'avance point allant à reculons.

Pour dernière ressource enfin l'on prit Léance

Qui crut pouvoir à la cadance

De son Tambour de Basque en venir mieux à bout,

Mais en vain elle veut inculquer à la Belle

Une Sarabande nouvelle

Elle n'opere rien du tout ;

Rien n'instruit la jeune Ecolière ,

En vain on lui dresse les piés ,

Et plus on lui dit avancez ,

Plus elle recule en arrière ,

De son argent perdu la Mere entre en courroux ,

Et d'un œil irrité regardant la Pucelle

Après les avoir chassé tous ,

Il faut donc moi-même , dit-elle ,

Que je vous aprenne à dancier ,

Vous le voulez , il faut le faire ,

Donnez la main à votre Mere ,

Et marchez sur les pas qu'elle va vous tracer ;

Elle prend à ces mots sa fille pour suivante ,

Et demandant une courante ,

Se met en mouvement au son des Violons ,

Mais au premier pas qu'elle glisse ,

Elle n'avance en Ecrevisse.

Que du côté de ses talons.

Sa Fille la suit , & la Mere

Se tournant vers elle en colere ,

Vous allez donc toujours ma Fille à reculons ,

Dit-elle ? Je vous suis , lui répondit la Belle ,

Une Fille sage peut-elle

Suivre un guide plus assuré ?

Changez si vous voulez que vôtre Fille change ,

Vôtre exemple est ma regle , avec soin je m'y range ,

Et comme vous irez j'irai.

#### M O R A L E .

**I**L n'y a point de plus pernicieuse leçon pour les enfans que le mauvais exemple des Peres , & c'est inutilement qu'une mere pretend que sa fille sera vertueuse , lors qu'elle lui a fraié le chemin du vice & de la corruption.

CONTE LXXX.

Du Pitaud & du Bouquin.



*La Langue double.*



Uno halitu friget pultis, digitique tepescunt.

Sic bifida & talis, perfide, Lingua tua est.



Quand tu vois un flatteur qui dit ce que tu veux,

A ses fourbes discours ne sois pas trop credule,

Plus un poison se dissimule,

Plus le coup en est dangereux.

Eui sur tout l'Hypocrite avec sa Langue double,

Devant toi fume son encens,

As-tu le dos tourné, ses lardons medisans

Ne cherchent en tous lieux qu'à te causer du trouble,

Tout ce qu'il dit, vain compliment

Que son cœur en secret dement,

Oùi, dans le moment qu'il te flate,

Il te frappe en secret d'un poignard assassin,

Et sous sa langue scelerate,

L'Aspic distile son venin.

Dire donc avec artifice

*Ici le contre & là le pour ,*

*Si c'est une vertu de Cour*

*Parmi le Peuple c'est un vice.*

*Ne va donc point souffler & le chaud & le froid ,*

*Comme un Avocat temeraire ,*

*Qui pour un écu qu'il reçoit ,*

*Dit contre & pour sur même affaire ,*

*Ainsi qu'Esopé en parle en un certain endroit.*



**D**Ans la plus froide des saisons  
Des cavernes d'Eole une bise partie  
Avoit soufflé sur terre & frimats & glaçons ,  
Et les hommes bien clos auprès de leurs tisons  
Rotissoient le fagot , ou trempoient la rotie.  
Mais un jeune gros gars Païsan mal vêtu  
A ce soufle cruel exposé le cul nu

N'étoit pas en état de rire ;

Et Pitaude qui l'auroit veu ,

Eût eu pitié de son martire.

Or vous sçavez qu'au coin d'un bois

Etoit le réduit d'un Satire ,

Avec qui sa Bouquine à risible minois ,

Pied de chevre & cornes en tête

Habitoit moitié femme & non pas moitié bête.

Le Pitaut acablé du froid du vent bizois

Pour mettre à couvert son derriere ,

Soufflant fortement dans ses doigts ,

Et disant, Dieu vous gard, entra dans la Chaumiere,

Le Satire d'un air dont l'autre fut content

Se leva , lui fit reverence ,

Dame Bouquine en fit autant ,

Et le voiant toujours souffler à toute outrance ,

Lui dit , Maître Colas , pourquoi soufflez-vous  
tant ?

De froid, dit le gros gars, je sens un grand martire,

Et c'est pour m'échauffer que je souffle en mes  
doits ?

Parbleu , voilà du feu , repliqua le Satire ,

Ap roche-toi , Caprine apporte nous du bois.

La Bouquine obéit , c'étoit une gaillaide ,

Qui le voiant tout nud trembler en prit pitié.

Le Pitaut se réchauffe , & cependant prit garde

Que bonne soupe aux choux bouilloit sur un trepié,

Avec morceau de lard poussant une fumée

Dont la chambre étoit enbaumée.

A cette odeur suave il ne se pressa pas

De partir ; cependant voilà la soupe cuite ,

La jeune femme pread nape , servietes , plats ,

Et met le couvert au plus vite ,

Prend la culiere à pot & dresse le broïet ,

En jettant tour à tour une œillade friande

    Sur le gros gars & sur la viande ,

Tandis que le Satire avec un martinet

Décendit au Celier pour y remplir la cruche ,

Il revient. Le Pitaut à poitrine d'Autruche

    Avoit un terrible appetit ,

Et devoiroit des yeux la soupe succulente.

Enfin tout étant prêt le Cornu lui presente

De ce potage aux choux bien épicé, bien cuit ,

    Une écuelle toute fumante ;

Le Pitaut aussi-tôt la prit ,

    Et d'une avide impatience ,

Crainte de se brûler souffla sur la pitance.

Pourquoi souffler, dit lors le Satire étonné ?

    Rien n'est plus chaud que ce potage ,

Et quand une heure entière il auroit mitonné

    Pourroit-il l'être davantage ?

    Oüi , mais il est un peu trop chaud.

Quoi ! pour le refroidir vous le soufflez ? Sans

    doute ,

    C'est l'usage , dit le Pitaut.

Comment fourbe, sortez, sortez, dis-je, maraut ,

Et de vôtre cabane enfilez-moi la route.

    Qu'on decampe, ou de mille coups ,

D'où vient donc un si prompt courroux ,  
Dit le gars. Quoi Coquin , repliqua le Satire ,  
Souffler de même bouche & le chaud & le froid ,  
Ce n'est donc rien ? Qu'on se retire.

Mais , dit l'autre, au bateau on seroit mal adroit  
Si l'on n'y sçavoit pas suivant qu'on se rencontre  
Soutenir le pour & le contre.

Eh ! ne me parlez point ici d'un Avocat  
Determiné par le Ducat ,

Dit le Bouquin. C'est-là que tout passe à la montre.  
Mais chez moi , ferviteur. Je suis plus délicat ,  
Et je ne souffre point un homme à double haleine,  
Dehors. Mais, Monseigneur. Decampez, vous dit on ;  
A ces mots le Pitaut qui craignoit le baton ,  
D'un pied leger gagna la plaine.



## M O R A L E.

**I**L n'y a rien de si dangereux dans le commerce du monde que ces Fourbes qui soufflent tout à la fois le froid & le chaud , qui louent & blâment la même chose , qui en votre présence vous accablent de flateries, & vous déchirent dès qu'ils ne vous voient plus. Cette Fable est aussi la peinture d'un Avocat qui donne aux deux Parties deux différentes consultations qui décident le blanc & le noir sur la même question.



FABLE LXXI.



De la Montagne qui acouche.



*L'Avortement.*



Mons parit Effœtus , ruptâque voragine murem  
Fundit. Spes magnæ sic in aborta cadunt.



*C*Rispin nous promet des merveilles ,  
Des vers les plus fins que l'on puisse érouter ,  
Tome II. N

*Curieux ouvrez vos oreilles ,  
 Le voilà prêt à reciter.  
 Sur son Siège il s'ajuste , il touffe ,  
 Il va remplir nôtre souhait ,  
 Eh bien, qu'en dites-vous, il parle, il se trémousse ?  
 Ce que j'en dis, que c'est un gros Ane qui braie :  
 Ainsi souvent succede à des promesses hautes ,  
 Un ridicule Avortement ,  
 Et le sage Bossu sur de pareilles fautes ,  
 De sa Montagne grosse écrit l' Acouchement.*



**D**eux Montagnes un jour , s'entend mâle & femelle ,  
 Un Grec les nommeroit Emus & Rodopé ,  
 L'une & l'autre à flanc escarpé ,  
 Scellerent d'un Hymen leur ardeur mutuelle ,  
 Bon ! s'écrira quelqu'un, la plaifante nouvelle ,  
 Deux Montagnes, dit-on, ne se rencontrent point,  
 Il est vrai , mais souvent l'une à l'autre se joint ,  
 Par le pied, par le ventre, enfin que vous importe,  
 Sufit qu'après long-tems la femelle conçut ,  
 C'est Esope qui le rapporte ,  
 Et conte qu'aussi-tôt tout le monde le sçut ,  
 De jour en jour , dit-il, de semaine en semaine  
 On voioit enfler sa bedaine ,

De semblable grosseur jamais ventre n'enfla,  
 Chacun veut deviner quel Monstre elle renferme,  
 Enfin Lune sur Lune elle gagna le terme,  
 Ressentit les douleurs & chacun s'assembla,  
 Dans une curieuse atente

De toutes parts le Peuple ouvre de larges yeux,  
 Et de cris mugissans la Montagne épouvante,  
 La Terre, les Rochers, l'Air, la Mer & les Cieux,

Par une ouverture profonde,  
 Qui dans son flanc crevé se fait avec éclat.

A la fin elle accouche, & que met-elle au monde ?

Un Rat.

M O R A L E.

L'Avortement de cette Montagne, qui après un grand bruit n'aboutit qu'à produire un Rat, est la peinture de tant de présomptueux qui forment de grans desirés, s'en promettent des succez merveilleux, & font de puissans efforts qui se terminent à rien; mais sur tout, c'est le Tableau de ces vains Auteurs, qui après avoir promis des merveilles, ne produisent rien qui vaille.

## FABLE LXXXII.



Du Sanglier pris dans le Buisson.



*Le perfide Ami.*



Sus perit infidis fugiens dum Vepribus hæret ;  
Perfida sic ægro sæpe medela nocet.



*Q*'on trouve peu d'amis fideles ,  
*Que peu sont marquez au bon coin ,*

Carrière, *carrière en terre, carrière de marbre de Carrare,*  
 Qui sont les jours d'été, *carrière de marbre de Carrare,*  
 Soient être tous les jours de l'année à y aller,  
 Et d'en en aller de la carrière,

Tu es *carrière de marbre,*

Qu'en *carrière de marbre de Carrare* s'écarte  
 Les *carrières de marbre de Carrare,*  
 Ne soit en la carrière la carrière  
 D'une carrière de marbre,

Sur *carrière de marbre de Carrare,*  
 Et *carrière de marbre de Carrare*  
 Carrière de marbre.

Autre *carrière de marbre de Carrare*

C'est la carrière de marbre de Carrare  
 Et *carrière de marbre de Carrare,*  
 Tu es *carrière de marbre de Carrare* à Epaves,  
 Et *carrière de marbre de Carrare* de Carrare,  
 D'un *carrière de marbre de Carrare* singulier.



UN jour certain Barbet allant en promenade,  
 Faisant dans un bois dans un champ tout couvert de  
 Chardons,

Les trouva à manger, à bons,

Qu'il en eut fait copieuse esplanade  
 Il en voulait tout porter une salade

A son Aneſſe & ſes Anons ,

Tandis qu'il la cueilloit il vit pour la pâture

Sortir de la Forêt aux Champs

Un Sanglier des plus puiffans,

Sanglier à terrible hure ,

A ſale juſtaucorps , groſſe & courte encolure ,

Petits yeux & cruelles dents,

L'Ane peu propre à l'avanture ,

Et tres-poltron de ſa nature ,

Ne peut le voir ſans frifſonner ,

Mais l'autre aiant d'abord quitté ſon air ſauvage,

Après les complimens d'uſage

Ils ſe mirent à raiſonner.

Le Sanglier d'humeur guerriere ,

Sur ſes perils courus fit tourner la matiere

Et consulta Maître Baudet ,

Pour ſçavoir de quelle maniere

Dans les plus grands dangers il ſe comporteroit.

Dans la Plaine ſur vous les Chiens ont avantage,

Dit d'un ton de Docteur , l'Avocat consulté ,

Et contr'eux il n'eſt point pour vous de ſureté.

Que ſous le plus épais ombrage

Du Buiſſon le plus écarté ,

J'en ſçais un dans ce voiſinage ,

Touffu , d'impenetrable accez.

Il se dit votre ami, renforcé tout exprès,  
 Pour vous servir de seur azile,  
 Evitez-y des Chiens les implacables dents,  
 Percez-le du bouterol, la chose est tres-facile,  
 Puis tenez-vous bien clos dedans.  
 L'avis fut aplaudi par la grognarde Bête,  
 Qui s'étonna que de la tête  
 D'un Ane il pût partir, conseil de si bon sens.  
 Ils raisonnoient encor quand de loin dans la Plaine  
 Parut Chasseur suivi d'une Meute en haleine,  
 Le Sanglier la vit, & bien-tôt en fut vû,  
 Alors Chiens de donner sur la Bête vilaine,  
 Qui suivant le conseil reçu,  
 Rentra dans la Forêt prochaine,  
 Et courut y chercher l'endroit le plus touffu,  
 Ma's la Meute ardente à la proie,  
 S'anime à la voix du Chasseur,  
 Poursuit la Bête, court, aboye,  
 Et perce du taillis la plus forte épaisseur.  
 Ainsi quand des Enfers par sa seule industrie  
 Aristipe fut échapé,  
 Aussi-tôt qu'il fut decampé,  
 Les Levriers de Barbarie,  
 Hôtes des tenebreux guichets,  
 A doigts tournez en durs crochets,  
 N iij

En secondant Bourfier qui crie ,  
 En vrais fous coururent après.

Entré dans la Forêt le Sanglier y ruse ,  
 Y promene les Chiens , les tourne, les amuse ,  
 Jusqu'à tems que trouvant le Buisson le plus fort

Qui fût dans toute la Contrée ,

En deux coups de bautoir il s'y fit une entrée ;

Mais à peine avec grand effort

Sa tête y fut-elle fourée ,

Que le traître Buisson herissant tous ses dards ,

Le pique, le serre, l'embrasse ,

Et l'arrête de toutes parts.

La Meute cependant qui le suit à la trace ,

Arrive , environne le Fort.

Il fait pour en sortir un effort inutile ,

Et trahi par son propre azile ,

Il dit en recevant la mort ,

Vous qui d'un sort cruel souffrez la violence ,

De l'Etat malheureux où le Buisson m'a mis ,

Apprenez à jamais ne prendre confiance

Aux secours que vous ont promis.

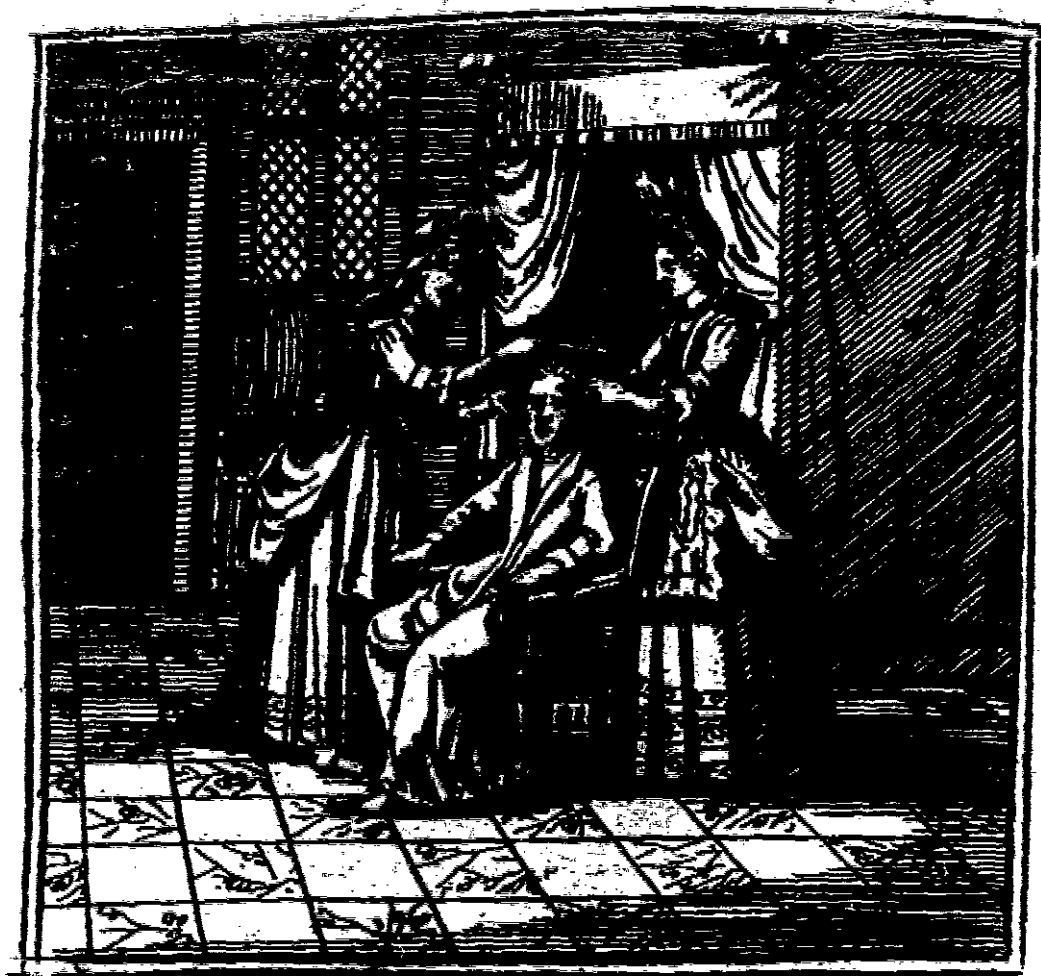
De faux & de traîtres Amis.

M O R A L E.

**I**L faut bien connoître les personnes avant que d'implorer leur secours, la confiance qu'on prend en de faux Amis nous perd, & souvent bien loin de nous aider, ce sont eux qui nous trahissent, nous livrent & nous font perir.



154    CONTES ET FABLES.  
CONTE LXXXIII.



Du Mari & de ses deux Femmes.



*L'égalité dans le Mariage.*



Dum nigros vetula, & canos trahit altera crines,  
Fit calvus. Si vis nubere, nube pari.



*O*Vi, disoit Turturin, le riche Apoticaire,  
Cinquante mil écus de dot,

En dépit des jaloux vont faire  
Marquise ma fille Margot.

Marquise ? répondit son Compere plus sage ,

Mon voisin , vous n'y pensez pas.

Où, vous dis-je, & de plus, je veux qu'elle ait un Page,

Ainsi me l'a promis le Marquis Bazabas ,

Qu'un vrai Suisse soit à sa porte ,

Qu'un essain de Laquais l'escorte ,

Que de son gros Carreau l'or cache le velours ,

Et qu'un Carosse plein de sa seule personne ,

Aux yeux de tout Paris la traînant dans le Cours,

Traverse un Pilon timbré d'une Couronne ,

Monsieur le Docteur d'Alkermés ,

Repliqua le Compere , apprenez que jamais

L'Oyson avec profit à l'Aigle ne s'alie ,

Rien de bon ne peut suivre une telle union ,

N'allez point par cette folie

Mettre tout votre bien à la décoction ,

Sur deux pivots pareils doit rouler mariage ,

Mais entre deux moitez trop d'inegalité

De biens , d'âge ou de qualité

Bouleverse tout le ménage ,

En voici par Esope un exemple cité.

**U**N homme avoit passé la moitié de sa vie  
 Dans le repos du celibat.

Quand las d'être trop bien par une fote envie ,  
 Il voulut tâter du Contrat.

Il avoit quarante ans , & devoit être sage ;

Mais quoi qu'à mortel d'un tel âge

Une femme dût être un fardeau suffisant ,  
 Que moitié même fut par delà sa puissance ,

Pour le rendre encor plus pesant ,

Dans son fol apetit il prit double pitance.

Deux femmes direz-vous ? oüi. L'une au teint fané ,

Les cheveux blancs, le nez humide ;

Le front de rides sillonné ,

Le bras sec , le cuir fort aride ;

Et dont l'air point ne dementoit

Les soixante ans qu'elle comptoit.

L'autre étoit au contraire une jeune merveille ,

Un tendron de vingt ans, l'œil riant, le teint frais,

La dent comme une perle, une lèvre vermeille ,

Un ris d'où partoient mille attraits ,

Les cheveux blons , un bras d'ivoire ,

Et fait , comme l'on dit , au Tour ,

La jambe fine , enfin telle qu'on nous fait croire ,

Qu'étoit sortant des Eaux la Mere de l'Amour.

De vieille & de jeune femelle

Le voilà chargé doublement ,  
 Et chacun en voiant la belle  
 Et si mauvais assortiment  
 Se disoit tout bas à l'oreille ,

C'est sans doute pour lui qu'il aura pris la Vieille,  
 Et la jeune pour quelque Amant.

Toutes deux cependant s'efforçoient de lui plaire ,  
 Et chacune de son côté  
 Emploioit pour le satisfaire  
 L'une sa complaisance, & l'autre sa beauté.

Mais comme tout mortel ne songe qu'à soi-même,  
 Et que dans soi-même on se plaît,  
 Chacun pour son propre intérêt  
 Desireroit que ce qu'il aime  
 Devint semblable à ce qu'il est.

Si donc au fond du cœur la Jeune étoit fâchée  
 Que son Epoux grison ne lui ressembloit pas ,  
 La Vieille de sa part n'étoit pas moins touchée  
 De voir dans ce grison quelque reste d'apas.  
 Il avoit à son sens un peu trop de jeunesse,  
 Pour tourner vers elle ses yeux ,  
 Et l'autre dans l'ardeur d'une vive caresse

Le trouvoit à son gré trop vieux.

Ainsi de blanc & noir sa crinière ambiguë ,  
 A toutes deux choquoit la veüe ,

Et dans leur zele officieux ,  
 L'une & l'autre à l'envi d'une main empressée ,  
 Feignant de le peigner les matins & les soirs ,  
 Arachoit dans cette pensée  
 L'une ses cheveux blancs, l'autre ses cheveux noirs,  
 Tant que son crane enfin, comme celui d'Eschyle,  
 Fut de la nuque au front de tout poil dépouillé ;  
 Mais quand on le vit par la Ville  
 Marcher ainsi tout dépilé ,  
 De tout le Peuple il fut la Fable ,  
 Et le bon homme Esope arrivant sur cela ,  
 Apprenez , leur dit-il , de ce fat que voilà ,  
 Qu'il ne faut épouser jamais que son semblable.

### M O R A L E .

**C**E Conte nous apprend que l'égalité est  
 nécessaire dans le mariage pour y main-  
 tenir la paix , & sur tout à l'égard de l'âge,  
 qui doit être proportionnée entre les deux  
 parties.

C O N T E L X X X I V .

De la Chate Femme.



*La force de la Nature.*



Quos olim Felis venatur Femina mures.

Quod Natura dedit tollere nemo potest ,



*A*utant d'hommes, autant de differens cachets ,  
Dont chacun reçoit sa figure ,

Et quoique dans nos cœurs imprime la Nature ,  
Son trait ne s'éface jamais.

Domter cette pente rebelle

Que le cœur a pris en naissant ,

Que le Triomphe est grand ! que la Victoire est belle !

Mais qu'il faut un effort puissant ,

Plus on lui laisse prendre force ,

Plus il est malaisé de s'en rendre vainqueur ,

Et c'est à sa première amorce ,

Que se doit opposer un cœur.

Au fi ! du courant qui l'entraîne

L'homme en nageant se laisse aisement emporter :

Mais à force de bras quand il faut remonter ,

*C'est-là qu'on perd souvent le courage & l'haleine,  
Quand même on croit avoir une fois triomphé*

*D'une passion qu'on deteste  
On sent qu'au fond du cœur le même penchant reste,  
Et qu'il n'en peut être étouffé,*

*On suit la bonne route, ou l'on prend le contraire,  
Suivant que le cœur a son cours.*

*En vain de la Nature on cherche à se défaire ,  
Ce Conte vous dira qu'elle revient toujours.*

~~\*\*\*~~

**A**imer des Animaux paille presque en coutume  
Combien de Belles voions-nous  
S'attacher aux Oiseaux, aux Guenons, aux Matoux,  
L'une au poil, & l'autre à la plume.  
L'une d'un petit Chien de mets frians nourri,  
Fait son unique favori ,  
Le tient sur ses genoux, le caresse, le baise ,  
Et par un privilege envié des Galans ,  
Pour le coucher plus à son aise ,  
N'entre point en son lit sans le mettre dedans.  
L'autre faisant d'un Chat son menin de Ruelle,  
Se plaît à lui passer la main le long du dos ;  
Or de cet amour d'Animaux  
Etoit fort entiché certain Jandenivelle ,  
Dont je vais vous conter le cas.

Entr' une douzaine de Chats ,

Qui souvent sur son toit faisoient belle musique ;

Une Chate aux yeux verds tels que les eut Pallas,

Si l'on en croit un Chantre antique ,

Chate à poil gris & noir, & pates de velours ,

Fut le resible objet de ses folles amours.

De l'amour? Oiii, vous dis-je. Au diantre soit la bête,

Mais de quoi nul mortel n'auroit pû s'aviser ,

C'est que le fat se mit en tête

De l'épouser.

Jusqu'à l'extremité c'étoit pousser la chose ,

Et pour donner succez. à ce projet si fou ,

Il faloit que le Ciel fit la metamorphose.

Ou de la Chate en Femme, ou de l'Homme en

Matou.

Des Dieux du tems jadis le cœur étoit traitable,

Tout autant qu'on le peut sur le fait de l'amour,

Sur tout Dame Venus l'avoit fort charitable ,

Pourveu qu'une offrande agreable

A ce qu'on demandoit donnât le joli tour.

Nôtre Homme sçavoit le Grimoire ,

Et de tant de presens accompagna ses vœux ,

Que Venus pour le rendre heureux

Fit de la Chate grise & noire ,

162    CONTES ET FABLES.

Une jeune Dondon blanche comme l'yvoire ;  
Quel succes ! quel plaisir ! qu'il est content le fat !  
Entre les deux futurs se reglent toutes choses ,  
Et le Notaire Artus mandé pour le Contrat ,  
En beau papier de Tumbre en minute les Clauses.

On le signe, au Temple on se rend ,

Où Minette à l'Homme est unie ,

Et de là chez l'Epoux se rend la Compagnie ,

Où repas splendide l'attend.

Lardé d'un Concert magnifique

De Chars , de Chartes, de Chatons ,

Qui mêlant leurs difereus tons

Des Opera nouveaux égaloient la Musique.

Après le Concert vint le Bal ,

Et la plus grosse foule étant congediée ,

On mit la jeune mariée

A côté de l'Epoux dans le Lit Nuprial.

Qui pourroit exprimer la douceur des caresses

De ces deux Amans satisfaits ;

Mais à peine l'Epoux au gré de ses souhaits ,

Lui faisoit-il sentir ses premieres tendresses ,

Que la Belle prêtant l'oreille à quelque bruit :

Oïr ,

Qu'une Souris croquoit un reste de Noifette.

Elle tressaille, & son Epoux

## CONTES ET FABLES. 163

En l'embrassant lui dit, va, ce n'est rien Minette,  
Comment rien, lui dit-elle, ô Dieu! vous moquez-vous,  
C'est la Souris. Dans peu je la garantis prise,

Et s'arachant d'entre ses bras,  
Du haut à bas du Lit elle saute en Chemise,  
Et court où la Souris faisoit tout son tracas.

En vain son mari la rapelle,

Par ses prieres & ses cris.

Elle se campe en sentinelle

Le nez au trou de la Souris;

Enfin las & chagrin d'une telle aventure,

Et ne pouvant la mettre au Lit,

Le Mari confus, interdit,

On peut bien changer de figure,

Dit-il, mais non pas de nature.

### M O R A L E.

**C**ETTE Conte fait connoître que la Nature  
est si forte & si puissante, que le chan-  
gement qui arrive dans nos conditions ne le  
change point; & que dans les Dignitez  
ou abatu sous le revers de la fortune, on a  
les mêmes vices & les mêmes vertus.

164 CONTES ET FABLES.  
FABLE LXXXV.



Du Loup & de la Belette.



*De la Restitution.*



Ventre rumens exire nequis vervece vorata,  
Salvus ut cyadas, ô Lupe, furta vome.



*OH qu'on mêle à sa pâtz un Levain dangereux,  
Quand on veut à son bien mêler le bien d'un autre.*

*Damis commentons-nous du nôtre ,*

*Et dans le droit chemin renfermons tous nos vœux ,*

*Trouver une moisson qu'un autre aura semée ,*

*Et fauciller dedans il n'est rien de si doux ;*

*Mais de ce faux plaisir plus l'ame fut charmée ,*

*Plus elle se sent alarmée*

*Dans le moment fatal où l'on doit conte à tous.*

*D'un bien qui ne fut point à nous :*

*Apprens donc aujourd'hui, Corsaire insatiable ,*

*Dans tes vols trop habitué ,*

*Qu'un vol s'il n'est restitué ,*

*Ne sçauroit être pardonnable ,*

*Qu'il n'est excuse ni détour*

*Qui nous mette à couvert du moment redoutable ,*

*De ce Compte fatal qu'on doit au dernier jour ,*

*vous l'allez voir dans cette Fable.*



**U**N Maître Croqueur de Moutons ,

Un Loup à la gueule affamée ,

Loup qui ne sçavoit point repaître de fumée

Ses apertits gloutons ,

S'en alloit de nuit à tâtons

Autour d'une Erable fermée ,

Cherchant par quel endroit il pourroit s'y fourer ,

Il entendoit que sous leurs Meres .

Béloient tendres Agneaux à voix foibles & claires,

Et brûlant de les devorer,

La bonne Bête

Alloit & de cul & de tête ,

Pour entr'ouvrir les aîx qui fermoient le Reduit,

Enfin comme tout cede à la perseverance ,

Les ébranlant à petit bruit ,

Un se détache, un autre suit,

Et passage se fait tout juste pour sa pance.

Le voilà donc dedans. Oh ! Pourquoi n'ai-je pas

La vertu du bon homme Homere ,

Pour vous décrire à sa maniere

Les épouvantables degats ,

Et toutes les horreurs du terrible repas ,

Que de ce Loup cruel fit la dent meurtriere.

Je peindrois à vos yeux comme dans la fureur

Dont sa faim gloutonne s'anime ,

Portant dans le Bercaïl la mort & la terreur ,

Il fit du fort Béliet sa premiere victime :

A ce funeste aspect du Sultan immolé ,

Que! effroi, quelle affreuse crainte

Saisit le Serrail desolé ;

Mais de ce premier sang sa gueule à peine est teinte,

Qu'un plus jeune a déjà coulé ,

Brebis, tendres Angneaux, tout tombe pêle mêle ,

# CONTES ET FABLES. 167

Tout pêle mêle est étranglé ,

Et sur un triste Champ de Blé

Avec moins de fracas tombe une épaisse grêle.

Tels quant aux Grecs tremblans poussez dans leurs  
Vaisseaux,

Hector faisoit sentir sa force & son courage ,

Et que de l'horrible carnage

Rougissoient à la fois & la Terre & les Eaux ;

Ainsi Croque-Mouton déploie

Sur Agneaux, sur Brebis son implacable dent ,

Et l'Etable n'est plus qu'un Théâtre sanglant ,

Où tout est devenu sa proie.

D'un tel égorgement ce Boucher s'aplaudit ,

Et de cent corps jonchez sur le Champ de Bataille

Rassaziant son apétit ,

Il en fait à son gré ripaille ,

Et gruge tant qu'il en est fou ;

Alors la pance bien farcie ,

Pour battre la retraite il retourne à son trou ,

Mais de plus de moitié la porte est étrecie ,

Une terreur mortelle à son tour le saisit ,

En vain il présente sa tête ;

Elle passe, il est vrai, mais sa pance l'arête ;

Quel effroi ! quelle affreuse nuit !

Quelle lui paroît longue, inquiète, cruelle ,

Plus elle avance, & plus redoublent ses fraieurs ;

Enfin il aperçoit aux premières lueurs

Une Bellette qu'il appelle

A sa voix elle vient, & l'incident conté,

Veux tu, lui dit la Bête, à prudente cervelle,

Que je m'explique en liberté.

Tu souffres des voleurs le destin ordinaire,

Tu r'es rempli le ventre, & te voilà bridé,

En vain par tes efforts tu veux sortir d'affaire,

Ne pense pas pouvoir le faire

Que tu ne sois vidé.

Tandis que l'Animal lui tenoit ce langage,

Le Berger dans l'Etable entra,

Vit le Loup, & l'affreux carnage,

Prit sa Hache & le massacra.

#### M O R A L E.

**I**L n'y a point de pardon pour le vol sans restitution. Lors qu'on a pris il faut rendre, autrement point d'esperance de salut. La plûpart de ceux qui manient les deniers publics mangent les Brebis, & ne pensent pas aux suites funestes de leur vol, & qu'il faut ou le dégorger ou perir.

CONTES ET FABLES. 169  
CONTE LXXXVI.



Du Poulain & du Lion.



*La Fille échapée.*



Te Leo, Pulle, vorat dum Galli deseris alas.

Sic vaga, desertâ matre, puella perit.



*Connoître sa foiblesse est la grande science .  
Ne va donc pas rempli de trop de confiance .*

Tome II.

P

*Entrer en étourdy dans un pas dangereux ,*

*Ni quitter avec imprudence*

*Trop foible & trop presomptueux*

*L'azile où tu te peux tenir en assurance.*

*Sous l'aile d'une Mere une fille à couvert*

*Ne craint point tant qu'elle est sous sa garde fidele ,*

*Du Lion qui tourne au tour d'elle ,*

*Ny le rugissement , ny le gozier ouvert.*

*Ne va donc point semblable au Poulain temeraire*

*Bondir , hantir loin de ta mere ,*

*Et t'offrir à la dent qui te peut étrangler ,*

*Demeure sous la garde sure*

*De l'Oyseau qui le fait trembler ,*

*Si non dans cette Fable on t'offre une peinture*

*A qui tu pourrois ressembler.*

*✽*

**U**N grand Cocq à vermeille crête ,

Avec un beau jeune Poulain ,

Grand, bien fait, courageux, mais de legere tête ,

Eroit de pere en fils ami de longue main.

Or il avint qu'un jour tous deux par aventure

En même champ cherchoient pâture ,

L'un des herbes , l'autre du grain.

Quand survint un Lion qui pressé de la faim

Et de taille à peu près comme celui d'Espagne

Pour gober le Poulain rodoit dans la campagne ,  
 Le Coq qui penetra ce qu'il avoit au sein ,  
 Dit au Poulain, tiens-toi sous l'abri de mon aile,  
 Et laisse autour de nous roder cet Animal ,  
 S'il ose t'aprocher je suis en sentinelle ,  
 Et l'empêcherai bien de te faire aucun mal.

C'est ainsi qu'une mere sage  
 Craignant qu'imprudemment sa fille ne s'engage  
 Dans les filets subtils que lui tend un Galant ,  
 Veut qu'elle s'attache au ménage ,  
 Et toujours sur ses pas tient un œil vigilant.  
 Le Cocq parlant ainsi , Maître Lion s'avance  
 Rempli d'un apetit glouton ,  
 Et pour gober le gras Boucon ,  
 Ouvroit le grand conduit qui va droit à sa pance.  
 Peut-être l'alloit-il gueuler  
 Si Maître Cocq en diligence  
 Par un seul de ses cris ne l'eût fait reculer.  
 Ainsi lors qu'un Galand presse avec la fleuriette,  
 Une jeune & tendre-fillette  
 Dont la main est déjà prête à s'émanciper ,  
 Si sur eux la prudente Mere  
 Tout à coup lance un œil severe ,  
 Le Galant interdit n'ose plus s'échaper.  
 Le Poulain assuré n'avoit donc rien à craindre ,

En se tenant au Cocq uni ,  
 Mais d'un coup d'étourdi dont il n'est point à  
     plaindre ,  
 L'imprudent Animal se vit bien-tôt puni.  
 Au lieu de s'attacher à son Ami fidele ,  
     Il le quitte , & va comme un fou  
     Galopant & tendant le cou ,  
 Se livrer à la dent de la bête cruelle.  
 Où vas-tu donc, reviens, dit l'Oyseau couronné  
 Du faux pas du Poulain justement indigné ,  
 Mais il rapelle en vain la stupide pécure ,  
 Le Poulain de l'azile est à peine éloigné ,  
 Que contre lui soudain le Lion retourné  
 L'attrape par le pied , l'atterre , le devore ;  
     Ainsi quand méprisant la voix ,  
     D'une mere qui la rapelle  
     Lysette suit Daphnis au Bois ;  
 Oh ! qu'il est mal-aisé qu'elle en revienne telle  
     Qu'elle y va la premiere fois.



## M O R A L E.

**T**ANT qu'une fille se tient sous l'aîle & sous la conduite d'une mere sage, elle est en sûreté contre les attaques des Seducteurs ; mais sa perte est indubitable si-tôt qu'elle méprise son abri, qu'elle n'écoute plus sa voie, & que s'écartant de ses leçons, elle se hazarde contre le Lion qui a resolu de mettre la grife sur elle.



174 CONTES FABLES.  
CONTE LXXVII.



De l'Emerillon & de l'Oiseleur.

❦  
*Le Voleur pris.*

❦  
In Laqueos cadit accipiter dum pellit Alaudam,  
Sic prædo præda est dum struit infidias.

❦  
*G*alans Abbez, fleuris poupins,  
Jeunes Emerillons qui volez en ruelle,

Prenez garde aux filets, les Oyseleurs sont fins,  
 Et sont pour vous griper jour & nuit sentinelle,  
 Quand vous croiez tenir nos Cloris, nos Casos,  
 Vous êtes pris comme des fots,  
 Un fol espoir vous donne une trompeuse joie,  
 Mais craignez les chagrins qui marchent après lui  
 En cherchant à faire sa proie  
 On est souvent celle d'autrui.  
 Tandis que Faucon suit la Perdrix qui l'amuse,  
 L'Oyseleur tend ses rets où ce Faucon se prend,  
 C'est ainsi que fille s'abuse,  
 Et ce que le Bossu dans ce Conte s'apprend.



**U**N jeune Emerillon leger, à grife aiguë,  
 Qui cherchoit dez le grand matin  
 Quelque butin,  
 De haut en bas jettant sa vûë,  
 Entendi t dans un champ l'Aloüette chanter,  
 Et la vit s'élevant de terre  
 Et badiner de l'aîle, & dans les airs monter,  
 En même tems ouvrant la ferre,  
 Et pour son déjûné croiant la fricasser,  
 Il prend son vol pour la pouffer.  
 C'est ainsi que Damon grand coureur de Coquettes

Volant également & par bas & par haut

Ne peut voir en passant Marquises ni Grisettes

Qu'il ne les convoite aussi-tôt,

Ainsi l'Emerillon avide après la proie

Sur cette Aloüete foudit ,

Et déjà se flatoit de la trompeuse joie

D'en assouvir son apetit.

Mais entre le desir & la fin prétenduë

Qu'on voit arriver d'accidens !

Le morceau près du bec n'est pas toujourn dedans,

Et tel croit se remplir d'une soupe attenduë ,

Et de sa douce odeur fiate déjà ses sens ,

Qui soudain la voit répanduë ,

Tel fut le triste sort de nôtre Oyseau voleur ,

Qui sur l'Aloüette tremblante

Etant prêt de porter une ferre sanglante ,

Ne songea pas aux Rets que tendoit l'Oyseleur.

Il s'y prend comme un sot à qui femme infidele

Aiant donné de nuit un secret rendez-vous ,

Et croiant y goûter les plaisirs les plus doux,

Trouve caché dans la ruelle

Ou le Souteneur, ou l'Époux.

Ou comme Souris indiscrette ,

Qui croiant picorer fort sans bruit de son trou,

Mais prête à grignoter ou fromage ou noisette,

Tombe sous la dent du matou.

L'Oyseau qui se voit dans la Nasse

A l'Oyseleur demande grace.

Cher ami, lui dit-il, se sentant dans les lacs,

Aurois-tu bien l'ame assez dure ,

Cruel , pour me donner un rigoureux trepas ,

A moi de qui jamais tu ne reçûs d'injure ,

Rens-moi je t'en conjure ,

Rens-moi par charité

Pour cette fois ma liberté.

Je sçais qu'en sa fureur jalouse

Clitus d'un sang bouillant & prompt

Trouvant le jeune Hilas au lit de son Epouse

A pû percer son flanc & vanger son affront.

Mais qui peut te pousser à rechercher ma perte

De tes tendres poulets ay-je assouvi ma faim,

Ai-je été dans ta Grange ouverte

Me rassasier de ton grain ,

Jamais de t'offencer il ne me prit envie ,

Laisse-moi donc aller , & me donnant la vie

Montre-toi pour moi plus humain.

Parbleu , la priere est jolie ,

Dit l'Oyseleur, mais toi qui raisonnes si bien ,

Répons , & dis-moi, je te prie ,

Que t'avoit jamais fait cette Alloüette. Rien,

Répond l'Emerillon , mais la sage nature

L'a faite propre à ma pâture.

Et tu ne m'as-rien fait aussi ,

Repartit l'Oyseleur, mais suivant ton ramage

Tu peux avec des choux me faire du potage ,

Et puisque je tiens ici

Des maux que tu voulois lui faire ,

Il faut te châtier, regarde ce licou ,

Il va de tous tes vols te donner le salaire ,

A ces mots , il prend le Corsaire ,

Et lui ferre le cou.

### M O R A L E.

**E**N voulant faire mal aux autres on tombe dans le piège , & l'on s'y prend. Le Voleur tombe entre les mains de l'Exempt ; le Coureur de Coquettes en devient la dupe , & le Plaideur se ruine en voulant ruiner les autres.



CONTE LXX XVIII.

Du Chat & du Cocq.



*Le Juge passionné.*



Fele vorante perit falso sub crimine Gallus  
Tutus sub pravo Judice nullus erit.



*UN Juge plein de probité  
Toujours ferme au chemin de la droite équité  
Merite une gloire immortelle ,  
Je fléchis le genouil dez, qu'il s'en presente un .  
Mais bon juge & femme fidelle ,  
Il n'est rien de si peu commun .  
L'un fait à sa propre vengeance  
Servir ce que Themis lui donne de puissance ,  
L'autre en fait l'instrument d'un avare desir ,  
Celui-ci dans un sort semblable  
Confond l'homme d'honneur avec le miserable ,  
Et celui-là se laisse aveugler au plaisir .  
Sans vouloir distinguer l'innocent du coupable  
Pour perdre un acusé la passion suffit ,  
Espe dez son tems marqua par une Fable*

*Combien un tel abus lui parut detestable ,*

*Et voici là-dessus le Conte qu'il en fit.*



UN bon Homme jadis, économe fort sage ,  
 Gouvernoit son petit ménage  
 Aussi bien que Cresus l'auroit pû regenter ,  
 Un bon ordre par tout en regloit la police ,  
 Chaque bête avoit son office ,  
 Et mettoit son honneur à s'en bien acquitter.  
 Son Dogue lui servoit de Suisse ,  
 Sa Vache de Nourrice ,  
 Son Cocq de reveille matin ,  
 Ses Poules pourvoioient de bons œufs frais à  
 Table ,  
 Et pour divertir son chagrin,  
 Ainsi qu'on voit un fou faire en Cour l'agreable ,  
 Un Singe étoit son Tabarin.  
 Tout alloit donc le mieux du monde.  
 Si certains Animaux qu'on apelle des Rats  
 N'avoient de leur race feconde  
 Rempli garde mangers, & peuplé galetas ,  
 Où ces petits Voleurs, comme en lieu de conquête,  
 D'une subtile dent à ronger toujourns prête  
 Faisoient de terribles dégâts.

Un Magistrat fut nécessaire  
 Qui les pût doucement ramener au devoir ,  
 Ou par un châtement severe  
 Reprimer avec plein pouvoir  
 Leur insolence temeraire ,  
 Le choix fut long-tems en débat ,  
 Mais enfin le sage économe  
 Contre ce Peuple scelerat  
 Crut que pour Juge en son Royaume  
 C'étoit fort bien choisir que de prendre le Chat.  
 Voilà donc Juge fait en bonnet & fourure  
 Messire Raminagrobis.  
 Oh ! quelle fut d'abord des Rats & des Souris,  
 La fatale déconfiture ,  
 Non , jamais de tant de Brebis  
 Dans sa plus grande faim Loup ne fit sa pâture.  
 C'étoit bien fait , & ces Voleurs  
 Ne meritoient pas moins qu'une si dure peine.  
 Mais qu'avoit fait le Cocq pour exciter sa haine,  
 Cocq domestique des meilleurs ,  
 Cocq rendant au Soleil tous les jours son hommage,  
 Et qui servoit si bien par ses chants la maison,  
 N'importe, au juge Chat, il déplait sans raison,  
 C'est assez pour perir, en faut-il davantage ?  
 Au Tribunal il est cité ,

## 182 CONTES ET FABLES.

Où l'infame Hudoax vil imposteur à gage ,  
Soutenu de Gilbin ignorant , éfronté ,  
Vient contre l'innocent rendre un faux témoignage ,

Ce Coq tous les matins, disent-ils, par son cri

Etourdit nôtre voisinage ,

S'il est vêtu , s'il est nourri ,

C'est de butins , c'est de pillage.

Rien de tous ses forfaits n'égale la noirceur ,

C'est un incestueux infame ,

Qui pour Concubine & pour femme

Tient aux yeux du Public & sa Mere & sa Sœur.

Contre ces Imposteurs, contre leurs artifices,

C'est en vain que le Cocq allegue ses services,

Sa probité, son chant, son zele, sa vertu.

Le Chat n'écoute point une juste défense ,

Le voilà condamné malgré son innocence ,

Et sous ses grifes abatu.

O toi ! juste Econome à qui ses chants ont plu.

Toi Maître d'un Cocq si fidele ,

Toi qui vois de ce Chat l'injustice cruelle

Jusqu'à quand la souffriras-tu ?

MORALE.

Comme il n'y a rien de si beau que la Justice, il n'y a rien de si lâche que l'abus qu'en font ceux qui sous le faux prétexte de leur devoir, ne se servent de leur pouvoir que pour satisfaire leur vengeance, & accabler ceux contre lesquels ils ont conçu une haine injuste. Ils sont peints dans ce Chat qui n'étant préposé que pour détruire les Rats & les Souris, c'est à dire punir les coupables, étrangle le Cocq, fidele domestique & innocent.



## FABLE LXXXIX.



Du Corbeau déplumé.



*Le Partisan ruiné.*



Eripitur Corvo furtum, nudusque Cachinnos  
Excitat, hæc te fors, publice Latro, manet.



**N**on non, je ne veux point tâter d'une fortune  
Que l'on ne voit aller que par sauts & par bons,

Qui tantôt du Vaisseau vous guide sur la hune ,

Et tantôt vous abîme en des gouffres profonds.

J'aime mieux rouler une vie

Qui soit douce , comode , unie ,

Sans mêler à mes biens celui de l'Etranger.

Je laisse aux Partisans tous leurs tours de souplesse ,

Et je méprise une richesse

Qu'il faut à la fin dégorger ,

Quel cruel crevecœur quand un coup de justice

De ce pompeux état les jette au précipice ,

Et que du bien qu'ils ont pillé

On leur fait rendre compte ,

Je veux sur ce sujet leur faire au petit conte

Qui me semble pour eux tout justement taillé.



UN Corbeau né Faquin, de race tourniere

Sur son justaucorps noir un jour jetta les yeux

Et las d'être habillé de si simple maniere ,

Songea par quels moiens il se vétiroit mieux ,

Quoi ! dit-il , je verrai d'une pompe si fiere

Et les Pans orgueilleux, & les Cocqs de Bruiere

Etaler au Soleil leurs Manteaux bigarez ,

Les Antruches pourront de leurs superbes ailes

Enfanter des plumes si belles ;

Que les plus vains mortels s'en croient bien parez

Tandis que l'avare nature  
 Ne me donne que la figure  
 D'un vrai Scaramouche volant ,  
 Non , je veux qu'un habit plus pompeux , plus  
 brillant ,

Serve de voile à ma roture.

Ainsi parloit Colas , futur gros Partisan ,  
 Colas jaloux sur tout de la riche parure  
 Doit brilloit le superbe Pan.

S'étant donc apperçû qu'une vieille mazure  
 Servoit à quelques Pans de tranquille dortoir ,  
 Il vint en tapinois s'y gliser certain soir ,  
 Et tel qu'un bon Coupeur de Bourse qui se coule  
 Adroitement parmi la foule ,

Armé de son couteau plus tranchant qu'un rasoir ,  
 Colas à filouter habile ,

De son bec se fait des Cizeaux ,  
 Et de tous les côtez d'une adresse subtile  
 Avec si peu de bruit pille les beaux oiseaux ,  
 Que les laissant plus sourds que les sourdes encla-  
 mes ,

Il sort sans rompre leur sommeil :

Et chargé d'un fagot de leurs plus belles plumes,  
 S'en fait faire un Surtout à leur habit pareil.

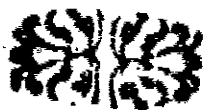
Alors plus orgueilleux qu'un Courtour de Bouci-  
 que

Qui prend le deuil avec la Cour ,  
 C'est un plaisir de voir ce Corbeau magnifique  
 Entrer superbement au milieu d'une Cour ,  
 Et là d'une démarche vaine ,  
 En se mêlant parmi les Pans  
 Se donner des airs aussi grans  
 Que la Brune Loïson quand elle se promene ,  
 Quel plaisir ! quel orgueil à lui d'éparpiller  
 Une queuë où l'on voit briller  
 Les yeux qu'avoit Argus & qu'assoûpit Mercure,  
 Un parterre comblé de fleurs  
 Que l'art y sçait ranger, & que peint la nature ,  
 A moins de diverses couleurs ,  
 Que ce superbe étui dont il fait sa parure.  
 Le Peuple qui s'atache aux dehors éclatans ,  
 Le crut Pan, & fut quelque tems  
 La dupe de son imposture.  
 Ainsi l'on voit souvent le Bonnet d'un Docteur ,  
 D'un Baudet à nos yeux ne couvrir que la tête.  
 Ainsi la vieille Iris sous le masque trompeur  
 De son devot extérieur  
 Impose aux regards qu'elle arrête ,  
 Mais le dol du Corbeau fut enfin découvert,  
 Et les Pans irrités de sa supercherie  
 S'unissent tous , & de concert.

Se jettent sur la friperie ,  
 En vain criant merci , le superbe Faquin  
 Voudroit couvrir son vol d'une frivole excuse,  
 On déplume son Casaquin ,  
 Et le Badaut se défabuse ,  
 Dépouillé de son faux Manteau  
 De Pan on le revoit Corbeau ,  
 Gros Doüaniers , riches Sangsuës ,  
 Quand après un destin dont l'éclat est si beau,  
 On vous revoit piés-plats tombez du haut de nuës,  
 Voilà juste vôtre Tableau.

## M O R A L E.

**O**N ne peut pas faire une application plus claire de cette Fable que la font ces quatre vers aux Financiers, qui dans leur opulence sont des Corbeaux habillez des plumes du Pan , & qui sont ces mêmes Corbeaux déplumez , lors qu'un coup de justice leur a fait rendre gorge.



CONTES ET FABLES. 189  
FABLE XC.



Du Renard & du Loup.



*L'Ami de Cour.*



Dum Lupus auxilium clamat, Vulpecula currens  
Verba dat; Anlicus hanc præstat Amicus opem.



*A La Cour on n'est point avare de paroles,  
Mais êtes-vous tombé, vous vous flattez en vain,*

*Que pour vous relever on vous tendra la main ,*

*Ce sont espérances frivoles.*

*La raison, Monsieur, s'il vous plaît,*

*C'est que tous y songeant à leur propre intérêt.*

*Sur les debris d'autrui fondent leur édifice ,*

*Ainsi loin d'aider ses Amis ,*

*Qu'on voit tombez au precipice ,*

*On renferme tout son service*

*A les prêcher du bord du Puits ,*

*D'un Renard Courtisan telle fut la malice.*



**A** La Cour d'un Fameux Lion ,

Le Loup & le Renard faux filz pour affaires.

Devinrent amis & comperes ,

Et vécurent long-tems en étroite union.

C'étoit une amitié jurée

Par mille sermens solempnels.

Et cent complimens mutuels

L'avoient l'un à l'autre assurée ,

S'entend telle qu'on voit ces amitez de Cour ,

En paroles toujourns fertiles.

Or il arriva certain jour

Que Compere le Loup, quoique des plus habiles

Par le plus-grand des accidens ,

Poussé d'un appetit toujours insatiable ,  
 Vouloit par une breche entrer dans une étable ,  
 Trouva derriere un puits , & fit le saut dedans.

Il étoit pourtant fine bête ,  
 Mais il n'est bon Cheval qui ne fasse un faux pas ,  
 Ce fut en même tems à chercher dans sa tête  
 Le moien de pouvoir se tirer d'embaras.  
 Mais il se vit plus sot qu'un Déteur Consulaire  
 Qui vient de passer le guichet.

Etant donc pris au trebuchet ,  
 Il nage , il se trémouffe , & ne sçauroit rien faire ,  
 Enfin pour un dernier recours ,  
 Il crut qu'il étoit bon de crier au secours ,  
 Le Renard vient aux cris , & le Loup plein de  
 joie.

Oh ! que fort à propos, lui dit-il, te voici ,  
 Vite Compere , ie me noie ,  
 Retire moi vite d'ici.

Quelle infortune est donc la tienne ,  
 Répondit le Renard, que je plains ton malheur,

Non , jamais il ne fut douleur  
 Si véritable que la mienne.

Quoi ! le plus cher de mes Amis  
 Tout prêt à se noier. Dis-moi, qui t'a la mis.  
 Seroit-ce le Berger, j'en veux prendre vengeance.

192 CONTES ET FABLES.

Eh mon Ami, tens-moi la main ,  
Lui répartit le Loup, nous jaserons demain ,  
J'ai besoin de ton assistance ,  
Et non pas d'un discours si frivole & si vain ,  
Encore un coup tens-moi la main.

Vulpin étoit d'une ame assez peu pitoiable ,  
Et de plus à la Cour nourri.  
Ainsi des cris perçans du pauvre miserable  
Il n'eut point le cœur attendri.  
La cullebute est trop à craindre.

Dit-il, & fort souvent en voulant secourir

On a vû de grands Sots perir.

Ce que je puis, c'est de te plaindre ,

Et t'exhorter à bien mourir.

Croi-moi , la vie est peu de chose ,

Ce n'est qu'un tissu de chagrins ,

Et c'est en vain qu'on se propose

Des'y faire d'heureux destins.

Quitte donc sans chagrin d'importunes miseres  
La vie ou longue ou courte est égale aux mourans,  
Les grandeurs , les plaisirs ne sont que des chimeres,  
Et la mortelle faux n'observe point les rangs.

Adieu que le Ciel te console.

Mais tandis que l'Ami de COUE

Debite au patient sa morale frivole.

Des Bergers une troupe acourt,

Le Renard-aussi-tôt s'épouffe,

Et le malheureux Lycaon

Coulant au fond de l'eau s'étouffe

Et peste contre le sermon.

M O R A L E.

**C**E vieux Renard de Cour qui ne donne que des paroles à son ami le Loup, & qui le laisse perir faute de lui tendre la main pour le tirer du puits, est bien le véritable modele de ces amis de Cour, qui ne le sont que du bout des lèvres, & qui dans la crainte de participer à la disgrâce de leurs amis n'osent les secourir dans leurs infortunes.





Da Baudet & du petit Chien.



*Le mauvais Plaisant.*



Rideris tenerum dum fingis, aselle, Catellum  
Et vapulas. Cunctos non bene cuncta decent.



*V*eux tu me plaire & réussir,  
Rien ferme toi toujours dans ton vrai caractère.

*Et que jamais un fou d'ſir*

*Ne te porte au delà de ce que tu peux faire,  
Moliere inimitable à nous peindre des ſots  
Auroit en vain tenté de chauffer le Coturne,  
Et Corneille ſi juſte à former ſes Heros  
Pour rire plaiſamment avoit trop de Saturne.*

*La Fontaine aimable conteur*

*Fut ridicule operateur,  
Au contraire Quinault admirable Lyrique  
Ne ſit point a'ouvrage Tragique  
Qui n'ait merité d'être en naiſſant étouffé,  
Peut-être même que cet Aigle  
Dont le critique Vers ſur Horace greſſé  
Nous ſert de censure & de regle  
Sur une autre matiere auroit moins triomphé,  
Ainſi ſui vant que la nature  
Nous a voulu déterminer  
Il faut avec prudence écrire, & ſe borner,  
Et ne pas s'expoſer à la triſte aventure  
Du Baudet que je vais en conte vous donner.*

*C*ertain Jouëur de paſſe paſſe,  
Portant dans une caleballe,  
Gobelets avec le urs atours  
Avoit un petit Chien fait à ſon badinage,  
R ij

Qui dançoit, qui sautoit, qui faisoit mille tours  
Le tout à profit de ménage.

On ne peut être plus cheri  
Que de son Charlatan l'étoit l'aimable bête ,  
Tous les jours il étoit bien peigné, bien nourri  
De soupe mitonnée à ses vœux toujours prête ,  
Jamais Chien n'eut un sort plus doux ,  
Et jamais Chien ne scût si bien le reconnoître ,  
Sans cesse on le voioit flater, baiser son maître,  
Ou reposer sur ses genoux ;  
Ce même homme en son équipage  
Avoit pour porter son bagage  
Un de ces Rossignols qui de puissans mulets,  
Remplissent le Mirebalais ,  
C'est à dire un Bauder tout du plus grand corsage,  
Et dont on ne voioit jamais ,  
Le Rein fort plier sous le faix.  
Bon pié, souple gigot, avec souples oreilles  
En mouvement à chaque pas ,  
Et dos qui scavoit à merveilles ,  
Et mieux que l'Avocat Bazin porter son bats.  
Satisfait de ses bons services ,  
Son maître le nourrissoit bien ,  
Mais il devint jaloux ! de qui ? du petit Chien ;  
Et ne pouvoit souffrir qu'il en fit ses delices.

Quoi ! disoit-il tout bas, en le voyant un jour  
 Recevoir cent mille caresses,  
 Faut il que ce matin ait toutes les tendresses,  
 Et n'en puis-je avoir à mon tour.

Moi, qui gage au rapport de toutes les anesses  
 D'être cent fois plus propre à donner de l'amour.  
 Qu'entre nous donc au moins l'amitié se partage,  
 Que fait-il plus que moi? le fert-il davantage,  
 Pour avoir les douceurs tandis que j'ai les coups.  
 Est-ce parce qu'il va dez qu'il est sur la chaise,  
 Vite sauter sur ses genous,

Qu'il le cresse, qu'il le baise,

J'en ferai bien autant. Ainsi dans son cerveau

Raisonnait le Docteur d'Aniere,  
 Comme un jeune étourdi qui sans feu, sans lumière,  
 Refous de s'ériger en Poète nouveau.

L'Ane à ces mots voyant paroître

L'homme assis avec son Toutou,

Prend sa course, & va comme un fou

Se jeter au cou de son maître,

Et l'acablant du lourd fardeau

De ses jambes dont il l'embrasse,

Promène de mauvaise grace

Sur son nez son sale museau.

L'homme qui sous le faix sent plier son épaule

Apelle au secours son valet ,

Le Rustaut vient aux cris & d'une rude gaule.

Regale l'imprudent Baudet.

Telle fut du projet de ce grand Philosophe

La ridicule catastrophe

Il fuit , gemit , & dit tout bas ,

Oh que de fous à moi semblables

Se rendent-ils désagréables

Voulaat executer ce qu'ils ne peuvent pas ,

En vain on se flate de plaire ,

Contre Dame Nature on ne sçauroit rien faire,

Et quand on est Baudet il faut porter le Bats.

#### M O R A L E .

**C**Hacun a son talent dont il ne faut jamais sortir , ni entreprendre de forcer la nature , en faisant des choses auxquelles l'on n'est point propre : il faut donc se renfermer à ce que l'on peut , puis qu'aussitôt qu'on quite son caractère, bien loin de plaire , on s'expose non-seulement à la risée du public , mais à de fâcheux inconveniens.

CONTES ET FABLES. 199  
CONTE XCII.

Du Miroir.



*Le Luxe des Coquettes.*



Decepta pereunt Vitii splendore volucres,  
Veste, auro, gemmis splendida scorta time.



*L*es yeux furent toujours les portes de l'amour,  
Et Belle en magnifique atour  
Paroît deux fois plus belle au chercheur d'aventure,  
Il se règle sur les habits,  
C'est sur eux que souvent le païeur se mesure,  
Un bas, un soulier propre, une riche coëfure,  
C'est ce qui du plaisir détermine le prix.  
Vous donc qui prétendez dans le siècle où nous sommes  
Dans vos rets attirer les hommes,  
Parez vous, fardes vous, & vous prendrez le fat,  
D'un simple habit on se dégoûte.  
On n'aime le plaisir qu'à mesure qu'il coûte,  
Et l'on cherche bien moins la beauté que l'éclat.  
Avec un faux masque de plâtre,  
Soutenu d'habits somptueux,  
Une vieille sur le Theatre.

200 CONTES ET FABLES.

*Fait à de sots Amans pousser encor des Vœux ,  
Elle est laide , elle est surannée ,  
Mais dans l'éclat pompeux dont elle s'est ornée ,  
On voit donner encor un idiot poisson ,  
Et c'est ainsi qu'on vend la Vieille Haquenée  
A l'abri du Carapaçon.*



**S**ongez qu'en fait d'amour Paris est un bocage  
Où mille & mille Oiseaux de différent plumage  
Perdent pour coqueter & repas & repos ,  
Et que d'un amoureux ramage  
Ils y font jour & nuit retentir les échos.

Que d'autre part pour les surprendre ,  
Un Oiseleur des plus adroits ,  
N'a point d'autre emploi que de rendre  
A ces dupes Oiseaux d'inévitables Rets.  
Qui sont donc ces Oiseaux ? les Coquets de ruelle,  
Cherchant de tous côtez amufete à leur cœur ,

Et la Coquete est l'Oiseleur ,  
Qui pour les atraper se tient en sentinelle.

Si simples que soient ces Oiseaux  
Pour les mieux attirer autour de ses panneaux,  
Il croit qu'il faut encor se servir d'une ruse.  
Il sçait combien l'on donne aisement dans l'éclat,  
Et qu'un peu de brillant amuse

Le debile cerveau d'un Oiseau dupe & fat,  
 Sur ce raisonnement d'un Oiseleur habile ,  
 Sur le haut d'une motte il dresse ses filets

Et d'un fin miroir tout auprès ,  
 Place sur un pivot la machine mobile ,  
 Qui voltigeant sur les fillons  
 Va porter sa lueur subtile  
 Jusques aux yeux des Oisillons.

Ainsi les jeunes Oisonettes ,  
 Si gentilles & si bien faites  
 Sçachant par quelle amorce un homme est apâté,  
 Joignent à l'or les pierreries ,  
 Et pour briller aux Tuilleries.

De cent vains ornemens relevent leur beauté ,  
 Alors Pigeons dodus qu'engraisse la Doüane ,  
 Banquiers à cofres pleins, ou richars à Soutane ,  
 Courent au vif éclat dont ils ont l'œil frappé ,  
 Rien ne peut resister à leur superbe pompe ,

Et ce dehors si bien les trompe  
 Que le plus fin Renard est lui-même attrapé ;  
 Tels ces petits Oiseaux sans demêler la ruse ,  
 Vers le miroir qui les abuse ,  
 Viennent fondre de toutes parts ,  
 Et d'une ame tendre & contente ,  
 Jettent leurs avides regards

Sur le brillant trompeur de la glace mouvante ,

Ils en admirent la beauté ,

Les attraits , & la netteté ,

Et venant tour à tour s'y mirer avec joie ,

Chacun s'empresse à le baiser .

Cependant l'Oiscleur attentif à sa proie ,

Prend plaisir à les amuser ,

Puis tirant ses cordeaux & pliant la machine ,

Les sçait si bien enveloper ,

Et d'une manière si fine

Que pas un n'en peut échaper.

C'est ainsi que vieux teint recrépi de Céruse

Trompe nos yeux & nous abuse ,

A l'aide d'un dehors brillant ,

Et que d'une haute Coëfure,

La fine & pompeuse structure ,

Est le faux Hameçon où s'acroche un Galant.



MORALE.

**L**E Luxe des habits, la pompe & l'éclat des ornemens sont le principal apât pour l'amour, & la plûpart des hommes & des femmes donnent plûtôt dans un Oïson bien vêtu que dans un Cigne déplumé: parce que le cœur se prend par les yeux, & que dans le commerce amoureux il entre souvent moins d'amour que de vanité.



204 CONTES ET FABLES.  
FABLE XCIII.



Du Chêne & du Roseau.



*La Grandeur dangereuse.*



Dum stat Arundo levis, Quercus quatiturque nitique,  
Quò tu major eris, vi graviore ruës.



*L*E Pauvre qu'enferme une hute

*vit paisible & sans crainte en vivant sans desirs,  
Tandis que le Riche est en butte,  
Aux chagrins dont le persecute*

*Le souhait des Grandeurs, ou l'apât des plaisirs,  
Mais a-t'il ces grandeurs, une plus rude guerre*

*Lui laisse encor moins de repos ,*

*Plus la Barque va terre à terre ,*

*Moins elle redoute les flots.*

*Ce haut rang , ces honneurs sublimes ,*

*Qui semblent élever les hommes jusqu'aux Cieux ,*

*Ce ne sont que d'affreux abîmes ,*

*Où la tourmente noie un cœur ambitieux ,*

*Le Chêne sur ses piés paroît inébranlable ,*

*Et tombe sous le vent qu'évite le Roseau ,*

*Esopé nous l'a dit, & l'on peut dans leur Fable,*

*Du peril des Grandeurs traçonner le tableau.*



**C**Ouché sur les gazons aux bors d'une fontaine,  
Tablette & poinçon dans la main ,

J'entendis un superbe Chêne ,

Contre un foible Roseau gronder d'un ton hautain.

Car grandeur avec petitesse ,

Parle peu sans hausser le ton,

Je l'écoute, & voici comme dans son jargon ,

206 CONTES ET FABLES.

A son voisin rampant s'expliquoit sa Hauteffe,  
Excrement d'un marais bourbeux,  
Que le moindre soufle balote,  
Girouëte rampante au pié rempli de crote,  
Petit éfronté, petit gueux,  
Dis moi, quel vain orgueil te gonfle la calote,  
Pourquoi te connoissant aussi foible qu'un jonc,  
Osés-tu bouffi d'insolence,  
Avec la fermeté de mon solide tronc,  
Mettre ta féblesse en balance.  
Moi qui fais en prêtant à Jupiter ma voix,  
Retentir d'Oracles les bois,  
Q' on va consulter dans Dodone,  
Moi qui pour honorer la valeur des Romains,  
Glorieux de leurs Titres vains.  
Fournis à ces Vainqueurs leur plus noble Couronne,  
De mes bras de Geant je puis atteindre aux Cieux,  
J'étais aux Enfers mes racines,  
Sans moi l'homme auroit-il ces puissantes machines,  
Qui sous des coups prodigieux,  
Des remparts écrasés font tomber les ruines.  
Plus redouté que les Titans,  
Ne suis-je pas le Roy de tous les Vegetans,  
Par où donc prétens-tu t'égalier à ma force,

Toi dont le corps entier sans doute ne vaut pas,  
Une fibre de mon écorce.

Est-ce par ta foiblesse. Oûi, dit d'un ton plus bas,  
Maître Roseau, c'est par là, Sire,

Que de la fermeté je dispute avec toi,

Le Chêne alors se prit à rire,  
Trêve de ris, dit l'autre, & tu vas voir pourquoi.

Plus tu t'éleves de la terre,  
Plus la foudre voisine est prête à t'écraser,

Au moindre bruit de son tonnerre  
Tu crois que Jupiter s'arme pour te briser.  
Les hommes dans un bois t'ont fait son interprète,  
Mais il te met en poudre & ne t'épargne pas.

Et les vents que tu crois étouffer dans tes bras,  
Ne triomphent-ils pas souvent de ta défaite.  
Tu trouves ton peril dans ta propre grandeur,  
Et moi dans ma foiblesse un solide bonheur,

Tout semble menacer ta tête,  
Mais dans mon petit fort je vis exempt de peur.  
Et ne redoute point le vent ni la tempête.  
Tels étoient leurs discours, quand un vent à grand  
bruit,

Sorti des poumons de Borée,  
Et traînant à sa suite une effroyable nuit.

Fit trembler toute la Contrée ,  
 Voions, dit le Chêne orgueilleux ,  
 Pauvre petit Roseau, voions qui de nous deux ,  
 Soutiendra mieux de cet orage  
 Tous les efforts impetueux ,  
 Cependant l'Ouragan ferré sous le nuage ,  
 Fait dans la vaste plaine un terrible ravage ,  
 Le Roseau contre ses efforts ,  
 Ne fait rien que plier le Corps ,  
 Tandis que le superbe Chêne ,  
 Sur son pié solide affermi ,  
 Opose ses grans bras à la fougueuse haleine.  
 De son invincible ennemi ;  
 Contre ses coups long-tems il lutte ,  
 Mais le vent animé s'aigrit par ses combats ,  
 L'arbre battu s'ébranle, il est prez de sa chute ,  
 Il tombe , & son corps en éclats ,  
 Fait retentir les airs du bruit de son fracas.  
 D'un mortel que son Rang a rendu trop superbe,  
 Tel est enfin souvent le sort,  
 Tandis que le Roseau qui rampe parmi l'herbe,  
 De la fougue des vents échape sans effort.

## M O R A L E.

**L**es Grans sont plus exposez à la violence de l'orage que les petits, & plus on veut resister avec orgueil à une grande puissance, plutôt on en est acablé ; au lieu que si l'on plie la tête comme le Roseau, c'est-à-dire si on s'humilie, on évite l'effort impétueux du coup qui menace, & l'on vit moins agité des passions dans la bassesse que dans l'élevation.



FABLE XCIV.



Du Loup & de l'Agneau.



*La Violence.*



Opprimit innocuum Lupus & vi devorat Agnum,  
Parvule, sic semper præda potentis eris.



*M*alheur au païsan dont le Champ ou le Prés,  
Fait angle rentrant au quarré.

De l'Enclos qu'entreprind le Seigneur du Village ,  
 Et malheur encor plus au tireur en volant ,  
 Dont la petite terre est dans le voisinage ,  
 D'un Seigneur de plus haut parage ,  
 Jaloux de son Gibier plus qu'un bourru Galant ,  
 Ne l'est de sa Maîtresse au fort de sen ombrage.  
 Telle est, & telle fut, & sera de tout tems ,  
 La loi de Madame Nature ,  
 Que les petits servent aux grans  
 Ou de joiïet ou de pâture ;

Le gros Brochet dévore un petit Brocheton.

Le Milan gruge la Colombe ,  
 Sous le Lion le Fân succombe ,  
 Et la Perdrix sous le Faucon.  
 Contr'une injuste violence ,  
 Socrate en vain veut oposer ,

Vertu, merite, honneur, services, innocence ,  
 Est-ce un plus grand que lui qui le veut écraser ,  
 Rien ne l'arache à sa puissance ,  
 Et dans son infortune, il fait l'experience ,  
 Du vieux Conte du Loup que je vais proposer.



**D**E Lycaon en droite ligne ,  
 Décendoit autrefois un Loup à surtout gris,

Loup superbe & cruel, & Loup boucher infigne ,  
 Toûjours prêt à croquer quelque pauvre Brebis ,

Or un jour s'étant à la course ,  
 Dans les grandes chaleurs fortement alteré ,  
 Pour étancher sa soif, il entra dans un Pré,  
 Qu'arosoit un ruisseau sortant de vive source ,  
 A peine touchoit-il de son sale museau ,

L'eau qui fumoît sous son haleine ,  
 Qu'un innocent & tendre Agneau ,  
 Vint comme lui pour boire à la même fontaine ,  
 Et se mit par respect tout au bas du ruisseau.

Pourquoi troubles-tu mon eau claire ?  
 Dit le Loup, mais d'un œil pétillant de courroux.  
 Moi, répondit l'Agneau, comment le puis-je faire ?  
 Vous le voyez, Seigneur, je suis si loin de vous  
 Et si fort au dessous.

Je sçais, reprit le Loup que ta mere me trame ,  
 En secret un fort mauvais tour.

Ma mere, dites vous, hélas ! la bonne Dame ,  
 Le bon Pan veuille avoir son ame ,

Depuis plus de deux mois elle a perdu le jour ;  
 Hier, repartit le Loup, ton pere eut la malice ,  
 D'avertir un Berger dont je fus Bâtonné.

Ah ! ne le croiez pas, c'est un mauvais office,  
 Qu'on me rend prez de vous, & je n'étois pas né,

Quand on l'ofrit en Sacrifice.

Non, non, c'est en vain dit le Loup,

Que tu proposes cette excuse,

Et je ne fais pas pour ce coup,

Une bête qu'ainsi de parole on amuse,

En cent rencontres j'ai connu

Que pour moi, pour les miens ta race a toujours eu

Une haine mortelle,

Toi même l'autre jour, le Vautour me l'a dit,

Sans respect tu m'as peint d'un Satirique écrit,

Sous les traits d'une Bête & superbe & cruelle,

Ah ! Seigneur, le Vautour est un témoin plus faux,

Que l'Écrivain *Duboux* & *Bligni* son confrère,

Si jamais j'ai su lire ou tracer caractère,

Je veux qu'on me brise les os.

Quoi qu'il en soit je veux ici me satisfaire,

Dit le Loup, & ta mort est dûë à mon repos,

Alors malgré les cris de la Bête innocente,

L'impitoyable Lycaon

Sur l'Agneau terrassé porte une dent sanglante,

Et repait du jeune tendron,

Son appetit glouton.

Ainsi foible mortel qu'attaque l'injustice,

Ne va pas te flater que pour être innocent,

Ton mérite te garantisse,

De la malice ,  
D'un ennemi fort & puissant.

## M O R A L E.

Cette Fable qui s'est renduë si commune est le Tableau de l'opression des petits par la violence des grans, il n'y a ni merite, ni innocence, ni vertu, ni raison qui puisse garantir le foible de l'injustice d'un homme puissant qui le veut acabler, & jamais il ne manque de pretexte pour accomplir ses mauvais desirs.



CONTE XCV.



Du Bœuf & de la Grenouille.



*L'Emulation du Luxe.*



*Æmula facta Bovi rupto crepat inguine Rana,*

*Æmula majoris Fœmina quid fit ? Inops.*



*Vois toujours ce noir atelage.*

Disoit à son Epoux la Marquise Doris ,  
 La Duchesse Clotilde a si beaux chevaux gris ,  
 Donne moi, mon Poulet, un semblable équipage ,  
 Aussi-tôt le Marquis des maris le plus fat ,  
 De quatre cent Loisis se fait une saignée ;  
 Deux jours après ; bons Dieux que dans ma cheminée ,  
 Ces chenets ont, dit-elle, un air Bourgeois & plat ,  
 Et que ceux que j'ai vus chez la Princesse Elise ,  
 Sont bien d'un autre poids, ont bien un autre éclat ,  
 Le lendemain chenets au goût de la Marquise ,

Huit jours après ce sont bijoux ,  
 Perles, ameublement, tableaux, miroirs, vaisselle ,  
 Et tout ce qu'elle voit chez de plus grandes qu'elle ,  
 A son Luxe inquiet sert de nouveaux ragouts ,

Tant que de son jocrisse Epoux ,  
 Elle trouve à la fin le fond de l'Escarcelle ,

Et sert cependant de modele ,

-- A d'autres qui sont au dessous.

Pour arrêter le Luxe il n'est point de Barriere ,

Ce qui brille au dessus on le veut égalier ,

On voit jusqu'aux Oisons de drap d'or s'habiller ,

Et le velours descend jusqu'à la Couturiere.

Chacun plus qu'il ne peut cherche à se relever ,

Mais quand de son Etat femme passe les bornes ,

Ou du Bœuf de la Fable il faut craindre les cornes ,

*Ou comme la Grenouille, il faut enfin crever.*



Dans une Caverne enfermée ,  
 Sous les Rocs du Mont Aventin ,  
 Cacus fils de Vulcain à force de fumée ,  
 Se cachoit avec son butin ,  
 Quand Hercule Vainqueur & retournant d'Espagne ,  
 Vint aux piés de cette Montagne ,  
 Faire paître ses Bœufs conquis.

Cacus les vit, en eut forte concupiscence ,  
 Et conduisit son vol avec tant de prudence ,  
 Que des plus gros & gras il en dérobe six.

Un entr'autres plus blanc qu'e n'est la blanche Her-  
 mine ,

Avoit une ample Lune au front ,  
 L'œil noir , bien ouvert, vif, & prompt ,

Et gras replis tombant sur sa vaste poitrine.

Nul ne le passoit en grosseur ,  
 Et lorsque sur la terre il promenoit sa masse ,  
 Cent pas aux environs on voioit sa surface ,  
 Trembler sous sa mole épaisseur.

Au fond de la Caverne sombre ,  
 Où par un soupirail à peine étroit le jour ,  
 Etoit certain redait bordé tout à l'entour ,

D'une eau qui croupissoit à l'ombre.  
 Ce fut dans ce réduit secret , marécageux ,  
     Que Cacus recelant ses Bœux ,  
     Les envoya boire & repaître :  
     Mais du fond du Limon bourbeux ,  
 Une mere Grenouille aiant levé les yeux ,  
 Vit à peine de loin le plus gros Bœuf paroître ,  
 Que pour mieux observer le Géant inconnu ,  
     Sur le rivage elle s'élance ,  
 Sa fille en fait autant, puis vers l'hôte cornu ,  
 A sauts interrompus l'une & l'autre s'avance ,  
 Elle arrive vers lui. Là d'un œil curieux ,  
     Et tout à la fois envieux ,  
     Examinant ce gras Colosse ,  
 Ciel pourquoi, disoit elle en son superbe cœur ,  
     Ne m'a-tu pas faite aussi grosse ?  
 Pourquoi me refuser cette même Grandeur ?  
 Mais je sçaurai bien-tôt reparer cette injure.  
 Alors s'imaginant pouvoir par ses efforts ,  
     Enfler si bien son petit corps ,  
     Qu'elle forceroit la nature ,  
     Tu vois bien ce gros animal,  
 Dit elle, à sa fille, je gage ,  
     Que tu vas voir sur ce rivage,  
     Mon corps à ce Géant égal.

Retenant alors son haleine

Dans les concavités de son petit poumon,  
Elle se gonfle un peu du vent dont elle est pleine,  
Et dit, suis-je aussi grosse ? non,  
Répondit la fille sincère,

Et même il s'en manque beaucoup :  
Elle se gonfle encore, Eh bien, dit lors la Mère,  
Y suis-je à présent ? point du tout,  
Dit l'autre. Et cette fois qu'en dis-tu ? point encore.

J'y suis donc enfin pour le coup ?

Nullement. Petit pécore,

Vous en aurez menti, j'en veux venir à bout ;

En même tems elle se guinde,

Sur le bout de ses quatre piés,

Et semblable au rouge Codinde,

Qui se gonfle la gorge en alongeant son nez.

Elle retint son vent de sorte,

Au fond des ses poumons enfiez

Que son ventre servit de porte.

A ses boïaux éparpillez.

Ainsi creva Dame Grenouille.

Ainsi trop faciles maris,

Que d'un Luxe jaloux l'emportement dépouille,  
Nous vous voions crever tous les jours dans Paris.

## MORALE.

**I**L y a peu de Femmes qui n'aient la manie furieuse de vouloir paroître plus qu'elles ne sont , & cette aveugle émulation qui les porte à vouloir égaler le Luxe de celles qui sont au dessus d'elles , est la plus frequente source de la ruine des familles. Mais ce qui est de plus blâmable , c'est de voir les hommes possédez de cette même fureur.



CONTE XCVI.

De l'Ane & de la peau de Lion.



*Le faux Dehors.*



Proditur auriculis sub pelle Leonis Asellus,  
Noscere vis homines, interiora vide.



**D**ans l'intérieur il faut être  
Ce que l'on paroît au dehors  
Criton porte une Robe, & Crispe un justaucorps,  
Mais c'est trop peu pour les connoître,  
Je ne suis point un homme à juger d'un Docteur,  
Par le bonnet & la fourure,  
Un habit Doctoral est un masque trompeur,  
Qui ne cache souvent qu'un Docteur en peinture.  
Veux-tu connoître l'or, & ne point s'abuser,  
Il faut le sonner & peser,  
Et pour mieux faire encor, le mettre à la coupelle,  
Le vin le plus brillant est souvent farlaté,  
Et l'on ne peut en faire un jugement fidele,  
A moins que l'on n'en ait tâté.  
Quand tu veux donc juger d'un homme,  
Ne sois point sur sa mine à décider si prompt,

*Tel à l'air d'un Héros qu'on trouve dans le fond ,*

*Plus mulet qu'un mulet de somme ,*

*Un homme cache en vain ce qu'il est en secret ,*

*Un mérite plâtré s'évapore en fumée ,*

*Et l'Ane eût-il la peau du Lion de Némée ,*

*On reconnoit enfin que ce n'est qu'un Baudet ,*

*Voici le Conte qu'on en fait.*



**U**N vieil Ane enrichi de Fermes & d'ufure ,  
Laisant un fils Baudet mourut à soixante ans ,

Sans avoir comme font les sages Partisans ,

Du Secretariat lessivé sa roture.

Mais le fils plus ambitieux ,

Que ne l'avoit été son pere ,

Crut que l'éclat nouveau d'un brillant caractère ,

Pourroit un jour à tous les yeux

Cacher l'obscurité de ses vilains ayeux.

Par un discernement fort sage ,

Les Badauds, disoit-il, & sur tout dans Paris ,

N'estiment un mortel que par son équipage ,

Par sa dorure , & ses habits ;

Mon Cousin Baudichon dans les airs qu'il se donne ,

Avec sa veste d'or & sa riche dragone ,

Passe en tous lieux pour un Marquis ,

Qu'on regarde son origine ,

Tout jeune en un moulin il portoit la farine ,

Puis de Laquais devint Commis.

Est-il Marquise , est-il Duchesse

Dont l'éclat ne s'efface auprès de la richesse

Des habits de la Potheton ,

Et quand la queuë en l'air par un basque portée,

Dans une promenade elle marche effrontée

Dans cet état la prendroit-on ,

Pour les restes d'un violon ?

N'est-on pas ce qu'on veut lors qu'en or l'on abonde :

Pourquoi donc ne pourrois-je pas ,

En me fourant dans le grand monde ,

Tout Baudet que je suis ne plus porter le bars ,

Et le dos afublé d'une peau plus honnête

Passer pour quelque noble Bête ?

C'est ainsi que pensif Messire Bouriquet ,

Rouloit dans sa pesante tête

De ses honneurs futurs l'ambitieux projet ,

Quand la peau d'un Lion vint s'offrir à sa vûë ,

Parbleu , dit-il , faisant un faut ,

Voici juste ce qu'il me faut ,

Et de la dépouille aperçuë

Se couvrant comme d'un manteau ,

Il ne se crut pas moins qu'un Hercule nouveau.

Ainsi quand Bavius avec son ignorance

D'une Robe fit son Etui

Oubliant sa basse naissance

Il crut que le public l'oublîroit comme lui.

Nôtre Ane donc l'ame contente

Marche d'un pas superbe, & d'abord, se presente

Aux Brebis qui prennent l'effroi,

Il rit de leur fole épouvante

Belier, Dogues, Berger, tout est en désarroï,

Et tout fuit à l'aspect de l'horrible Griniere.

Un Taureau qui païssoit aux bords d'une riviere,

Le voiant droit à lui marcher avec fierté,

Se lança dans les flots & les passant à nage

Crut encor sur l'autre rivage,

Ne pas trouver sa sureté.

A ce soudain effet de la vaine dépouille,

Quel doux contentement, quel plaisir le chatouille,

Mais plus fier & plus glorieux

Il entre avec orgueil dans la Forêt prochaine,

Un Loup se presente à ses yeux,

Et le Loup emporté d'une fuite soudaine,

Va tremblant, & deçû par ce masque trompeur

A tous les autres Loups communiquer sa peur.

Au bruit qui s'en répend tout fremit, tout s'effraie,

Contre l'horrible peau pas un n'ose avancer ,  
 L'un fuit , l'autre pour se muſſer  
 Cherche la plus épaiſſe haye.

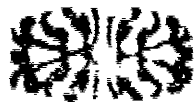
D'un triomphe ſi beau le Baudet s'aplaudir  
 Sort du bois , & court à ſon Maître ,  
 Qui le voyant de loin s'épouvante & palit  
 Ne pouvant pas le reconnoitre ;

Mais de l'oreille enfin fortit un bout pointu ,  
 Et le fat s'étant mis à braire ,

De cent coups de gourdin batu  
 De ſon audace ſole il reçût le ſalaire.

M O R A L E.

**O**N n'eſt pas Lion pour en avoir la peau  
 ſur le dos , l'habit ne fait pas le Moine  
 , & la robe dont un Officier eſt revêtu ne  
 lui donne pas la capacité propre à ſon em-  
 ploi ; les Bêtes ſe laiſſent duper par l'exte-  
 rieur , mais l'homme ſage n'eſtime un hom-  
 me que par ſon véritable mérite intérieur.



226 CONTES ET FABLES.  
CONTE XCVII.



Du Daim & du Rhinoceros.



*La Prevention.*



Notum Dama colit, retulit quem fama timendum,  
O quam sæpe probis improba lingua nocet !



*D*emandez au Bigot Cinna ,  
Ce qu'est le vertueux Socrate

Que sa prévention lâchement condamna ,  
 Socrate, dira-t'il, ah l'ame scelerate !  
 C'est ainsi qu'il l'a cru sur le rapport d'autrui ,  
 Socrate cependant vaut cent fois mieux que lui.  
 Qu'au droit sentier toujours ton ame soit guidée ,  
 Et connois par toi-même avant que de juger ;  
 Souvent le rapport étranger

Nous prévient d'une fausse idée :

Alors on ne prend plus que le chemin tortu ,  
 Et quand d'un faux portrait la tête est obsédée  
 On confond aisement le vice & la vertu.

Cette prévention fatale

Du plus sain jugement est le mortel poison,  
 Et si-tôt qu'un Juge l'avale  
 Il n'a plus ni sens ni raison.

En vain la vérité , la candeur , le mérite ,  
 S'ofrent à ses yeux prevenus ,  
 A la droite raison que l'on n'écoute plus ,

La porte est interdite

Et voici ce qu'Esopé a conté là-dessus.



L'Inde vit autrefois au fond d'une Province ,  
 Naitre un Rhinoceros , bon homme s'il en  
 fut ,  
 L'esprit doux & plaissant, tres-zelé pour son Prince,

Et qui de le servir faisoit son premier but.

Au seul vice il faisoit la guerre ,

Mais sur tout il étoit genereux, liberal,

Et jamais Bête sur la terre

Ne put montrer qu'elle eût de lui reçu du mal.

Tel étoit ce bon animal

Quand un gros Elephant, des Elephans d'Asie

Le plus vain , le plus glorieux ,

Mais aussi le plus bilieux

Contre lui sans raison piqué de jalousie

Se mit un jour en phantasie

De le dechiter en tous lieux.

Mille impudens discours, mille fausses chimeres

Se debitoient de tous côtez ,

Par les imposteurs emissaires

Que pour le decrier il avoit apostez.

Il n'est injure, il n'est outrage

Dont il ne fit charger l'animal vertueux ,

C'est, disoient ils, un fourbe, un esprit dangereux,

N'allez point vous fier à ce monstre sauvage ,

Et le bannir du voisinage

C'est ce qu'on peut faire de mieux.

A tous ces faux discours d'une imposture enorme

L'Elephant joint encor quelques témoins en forme,  
Ecrivains scelerats, sans honneur, sans sçavoir,

Et tant fut procédé par sa malice outrée

Qu'enfin l'on crut dans la Contrée

Le bon Rhinoceros des Diabes le plus noir.

Chacun le fuit, sur tout un Daim bête credule,

Sur un portrait si ridicule

Sans le connoître en prit horreur,

Et le voiant de loin passer dans la Campagne,

Saïsi d'une affreuse terreur

Courut pour l'éviter grimper sur la montagne.

Où fais tu, lui crioit le bon Rhinoceros ?

Ecoute moi du moins, tu pourras me connoître,

Mais loin d'écouter ses propos

Ce fut de fuir & disparaître.

Au même lieu le lendemain

Se rencontrent encore & la Bête & le Daim,

Celui-ci fuit, l'autre lui crie

D'un ton & grave & doux, parle-moi je te prie

Tu verras si je suis tel que tu peux penser.

Le Daim, mais d'un peu loin s'arrête

Et d'un œil plus tranquille examinant la Bête

En a moins de terreur, mais il n'ose avancer

Et les coups de pinceau qu'en sa débile tête,

## FABLE XCVIII.

Du Vautour, du Rat & de la Grenouille.



*Le Procez.*



Et Murem & Ranam dum certant Vultur adunco  
Ungue rapit. Fatui sic tua præda Themis.



**P**laidier ! bons Dieux plaidier ! quel aveugle délire,  
Fui le rusé Vautour qui cherche à l'introduire,

*Dans ce Labirinse subtil,*

*A l'aide d'un fil d'or il est vrai qu'on s'en tire  
Mais il faut y laisser le fil.*

*Croi moi, ne plaide point sur l'avis qu'on te donne  
Et quand ton Procureur te jure sur sa foi*

*Qu'il trouve ton affaire bonne,  
C'est à coup seur pour lui, mais ce n'est point pour toi.*

*De tes biens Thémis affamée  
Ne cherche qu'à les fondre en son profond creuset  
Et pour elle gardant tout ton or qu'elle y met*

*Elle t'en lisse la fumée,  
Mais si l'on veut de force emporter mon chapeau,  
Que ferai-je ? croi moi quoique Maître You dise  
Si tu veux sauver ta chemise*

*Abandonne*

*Abandonne encor ton marteau.*

*Sur un succès heureux fonder son espérance  
C'est conter sur son blé quand la grange est en feu,  
Le gain même en plaidant conduit à l'indigence,  
Et comme le tapis est le gouffre du jeu;  
Le sac dans le procès a toute la finance.*

*Voici sur cette vérité*

*Ce qu'Esopé nous a conté.*



**L**A Grenouille est Bête hautaine,  
Et d'un discours fort haranger,  
Témoin cette race vilaine,  
Dont Latone se vit autrefois outrager  
Une donc qui sortoit de cette race immonde  
Parlant un jour d'un Rat qui fier cadet Gascon  
Se piquoit d'un grand cœur, & de porter un nom  
Le plus fameux qui fut au monde,  
Par cent lardons malins en public débité  
Ravaloit de tous les côtez  
Et sa valeur & sa naissance.  
Jugez si tels discours à Gascon raportez,  
A Gascon tendre sur l'offence  
Sans un couroux mortel pouvoient être écoutez.  
Mutin comme il étoit il en eut l'ame outrée,  
Mais bien-tôt resolu de s'en faire raison,

Prevention à scû tracer

Ne pouvoient si-tôt s'effacer.

Pour la seconde fois il se retire encore ,

Enfin un autre jour dans un certain endroit

Rhinoceros passant par un chemin étroit

Nez à nez au tournant rencontra la Pécôre ;

Il falut lier entretien ,

Où tout se demêla si bien

Qu'enfin le Daim se désabuse ,

Et du sage Animal reconnoît la vertu.

Faux rapors t'avoient mis dans le chemin tortu,

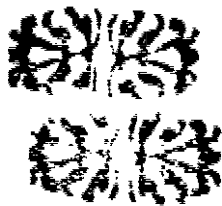
Dit le Rhinoceros , mais enfin je t'excuse.

Ne crois plus désormais cet Elephant trompeur

De sa malignité tu t'étois fait la dupe ,

On est bien malheureux quand on se preoccupe

Des faux rapors d'un Impositeur.



## M O R A L E.

**L**A prevention est le poison du Jugement, il ne faut jamais juger d'un homme qu'on ne le connoisse, & il est difficile que nous ne nous trompions lorsque nous en voulons juger sur les rapors d'autrui, qui sont toujourns interessez; mais le malheur c'est que peu d'hommes reviennent de leurs preventions, & c'est la source de la condamnation de tant d'innocens qui en sont tous les jours les malheureuses victimes.



## FABLE XCVIII.

Du Vautour, du Rat & de la Grenouille.



*Le Procez.*



Et Murem & Ranam dum certant Vultur adunco  
Ungue rapit. Fatui sic tua præda Themis.



**P**Laider ! bons Dieux plaider ! quel aveugle délire,  
Fui le rusé Vautour qui cherche à l'introduire,

*Dans ce Labirinte subtil,*

*A l'aide d'un fil d'or il est vrai qu'on s'en tire  
Mais il faut y laisser le fil.*

*Croi moi, ne plaide point sur l'avis qu'on te donne  
Et quand ton Procureur te jure sur sa foi*

*Qu'il trouve ton affaire bonne,*

*C'est à coup seur pour lui, mais ce n'est point pour toi.*

*De tes biens Themis affamée*

*Ne cherche qu'à les fondre en son profond creuset*

*Et pour elle gardant tout ton or qu'elle y met*

*Elle t'en laisse la fumée,*

*Mais si l'on veut de force emporter mon chapeau,*

*Que ferai-je ? croi moi quoique Maître You dise*

*Si tu veux sauver ta chemise*

*Abandonne*

*Abandonne encor ton manteau.*

*Sur un succès heureux fonder son espérance  
C'est conter sur son blé quand la grange est en feu,  
Le gain même en plaidant conduit à l'indigence,  
Et comme le tapis est le gouffre du jeu;  
Le sac dans le proces a toute la finance,*

*Voici sur cette vérité*

*Ce qu'Esopé nous a conté.*



**L**A Grenouille est Bête hautaine,  
Et d'un discours fort haranger,  
Témoin cette race vilaine,  
Dont Latone se vit autrefois outrager  
Une donc qui sortoit de cette race immonde  
Parlant un jour d'un Rat qui fier cadet Gascon  
Se piquoit d'un grand cœur, & de porter un nom  
Le plus fameux qui fut au monde,  
Par cent lardons malins en public debitez  
Ravaloit de tous les côtez  
Et sa valeur & sa naissance.  
Jugez si tels discours à Gascon raportez,  
A Gascon tendre sur l'offence  
Sans un courroux mortel pouvoient être écoutez.  
Mutin comme il étoit il en eut l'ame outrée,  
Mais bien-tôt resolu de s'en faire raison,

L'ayant en certaine maison

Dés le lendemain rencontrée

Sans beaucoup préluder il vous lui sangla net

Un soufflet.

A moi, dit la Grenouille, & même en ma presence

Me donner un soufflet? alors elle s'élançe

Pour prendre à la gorge le Rat ,

On se jette entre deux, on crie, on les separe ,

Mais dés le même soir Cartel pour le combat

Est envoié, le Rat y taupe & s'y prepare.

Le lendemain tous deux en chauffons sans pourpoint.

Sur un pré frais tondu viennent la lance au poing

Lance faite d'un jonc qu'armoît piquante épine.

A voir ces champions dans leur âpre couroux.

Leurs yeux brillans , leur fiere mine ,

Se porter d'effroiâbles coups ,

On eût cru voir dans leur furie

Sur les sables de Barbarie

Un Tigre combatre un Lion.

D'abord la Grenouille pressée

Par le terrible effort du velu champion,

Se sent dans la cuisse blessée,

Aussi-tôt pour vanger ce qu'elle perd de sang,

La honte animant sa colere.

Elle charge le Rat, & l'atteint dans le flanc ,

Mais la blesure fut legere ,

Et le coup loin de le percer

Sous le bras fit une glissade.

Elle en porte un second, mais prompt à la parade

Le Rat prit son tems juste, & le sçût rabaisser.

L'un & l'autre écumant de rage

Joignoit la prudence au courage

Et tachoit de donner des coups mieux assenez ,

Quand un Vautour cherchant sa proie ,

Les regardant vit avec joie

Ces deux fiers champions au combat acharnez ,

Battez vous, disoit-il, pauvres fous que vous êtes,

Tandis que profitant moi seul de vos combats

Je vais d'un coup de bec acorder vos débats,

Alors il fond sur les deux Bêtes ,

Tel que fond Aliquier l'avidè Procureur

Sur le riche contoïr de l'Epicier Plaideur ,

Dont il fomentè le divorce ,

Et qui dans le Procez entretenant ce fou

Lui couvre l'hameçon d'une si fine amorce

Qu'il sçaura lui tirer jusqu'à son dernier clou.

Ainsi fond l'Oiseau redoutable

Sur la Grenouille & sur le Rat ,

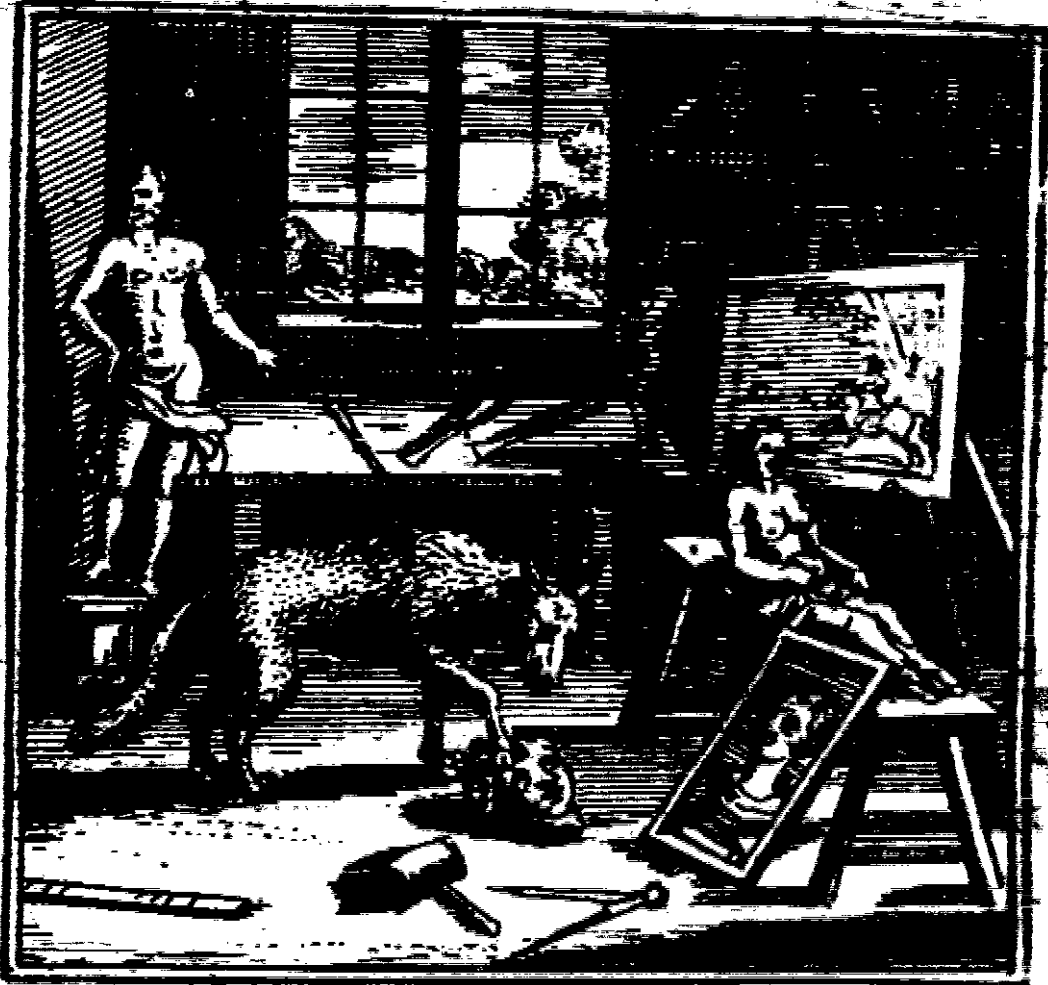
Et portant sur tous deux sa grife impitoiable  
Profite seul de leur combat.

## M O R A L E.

**O**N ne peut pas voir une peinture plus naive de deux Plaideurs , qui tandis qu'ils veulent s'égorger l'un l'autre à force de chicanes sont devorez par le Vautour, c'est-à-dire par les Procureurs qui profitent seuls du Procez quelque événement qu'il ait.



CONTE XCIX



Du Loup & de la tête de Bois.



*Le Beau Sot.*



Os pulchrum cerebroque carens, formosa dolabrae  
Fabrica, Belle tuum denotat ecce caput.



*Esprit avec beauté n'est pas toujours d'accord,  
Belle tête souvent n'est qu'une belle image :*

Et quand un cerveau plat dement un beau visage ,  
 J'aimerois tout autant un ample coffre fort  
 Dont un certain Gascon faisoit sa tirelire ,  
 Et sur le dos duquel un jour je fis écrire ,  
 Belle montre & peu de rapport.

Battus plus brillant qu'un Narcisse  
 Petit Maître Bourgeois du quartier Bourdonais ,  
 Sans cesse à son miroir regarde avec delice  
 Ses lèvres de Corail, ses beaux yeux, sont teint frais ,  
 Un magnifique habit , une perruque blonde  
 En relevent encor l'éclat ,  
 En un mot il n'est pas un plus bel homme au monde  
 Mais creusez la cervelle. O mon Dieu qu'il est plat !  
 Voiez avec sa longue & blonde chevelure ,  
 Aubin le Sénateur joli comme l'Amour ,

Cet Adonis de la Candour ,

Il a reçu de la nature

Belle tête il est vrai , s'il en est au senat ,  
 Mais creusez la cervelle. O mon Dieu qu'il est plat !  
 Voici sur ce propos la plaisante aventure ,  
 D'un Loup qui nommoit autrefois  
 Ces Beaux fots des têtes de bois.



C E qu'étoit le Bernin dans Rome ,  
 Ce qu'est en France Girardon ,

C'est ce que dans la Grece étoit jadis un homme  
 Sculpteur habilissime & d'un fameux Renom ,  
 De son riche Atelier la superbe abondance  
 Arêtoit les regards des passans curieux

Et cent Chef-d'œuvres précieux  
 Y faisoient de son Art admirer l'excellence,  
 Là devant Appollon fuit la jeune Daphné ,  
 Le Dieu pour la joindre s'efforce ,  
 Il l'atteint, il l'embrasse , & frémit étoné  
 De sentir sous ses mains naître une dure écorce.

Là Vulcain son Patrons des Epiciers connus,  
 Par une vengeance étourdie,  
 Dans ses filets subtils surprend Mars & Venus  
 Et de sa honte aux Dieux donne la Comedie.  
 Là l'on voit la Marrone au cœur tendre & mari

Dans son extrême deuil pleurer échevelée ,  
 Et là deux jours après elle pend son Mari ,  
 Pour Sauver le Soldat qui l'avoit consolée.

Or comme ce Sculpteur dès le matin parti ,  
 Etoit un jout allé prendre quelques mesures  
 Chez un homme de gros parti  
 Pour orner un bassin de grotesques figures ,

Un bon Rustaut de Marguillier ,  
 Qui du Patron de son village ,  
 Marchandoit au Maître un' image ,

Avec sac plein d'argent s'en vint à l'Atelier

Et pour ne se point ennuyer ,

Atendant son retour mena ses garçons boire ,

Un vieux Loup cependant à la grise machoire ,

Aiant veu par l'huis entrouvert ,

Du Mouton de Phryxus la naïve figure

Entre dans la boutique, & court à la pature ,

Plus ardent qu'un Rolet à son salaire offert,

Mais pour une chair tendre une pierre fort dure

Arête tout à coup ses dents.

Il pousse un peu plus loin , & trouve ,

L'antique & charitable Louve ,

Qui prête ses tetins à deux petits enfans.

Mais si bien faite & si semblable ,

Que la prenant pour veritable ,

Plein de son fol amour il s'en va la flairer ,

Mais il eut beau tourner, virer ,

Ce n'est qu'une immobile fonte ,

Que plein de dépit & de honte ,

Il n'abandonne pas sans beaucoup murmurer ,

Enfin après avoir long-tems porté sa veüe ,

Sur differens objets qui s'offrent à ses yeux ,

Il trouve sous sa pate au pié d'une statuë ,

Un morceau des plus curieux ,

C'étoit d'un jeune Abbé la merveilleuse tête,

Mais d'un Abbé des plus fleuris ,

Tels qu'on les voit chez nos Cloris ,

Courir de conquête en conquête.

La tête étoit de bois, mais tout les traits si fins ,

Si délicats & si poupins ,

Que jamais rien ne fut d'une si belle montte ,

Il n'y manquoit plus rien que le sens & la voix ,

Et c'est ainsi que quelquefois

D'un jeune Abbé mignon la tête se rencontre.

Le Loup tombe d'accord qu'il n'est rien de plus beau ,

Il la regarde avec surprise ,

Mais plus il examine & tourne ce morceau

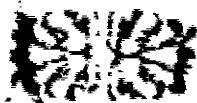
Plus il s'en moque & le méprise.

Qu'on est trompé, dit-il, par de brillans apas

Il n'est pas de tête plus belle ,

C'est dommage qu'elle n'ait pas ,

Dehors moins de beauté, dedans plus de cervelle.



## M O R A L E.

**C**E n'est pas toujours sur l'aparance qu'il faut juger d'un homme , celui qui a le plus beau dehors a quelquefois le moins de jugement & de merite , & l'estime ne se doit qu'à l'esprit & à la vertu.





## O D E I X.

## DU PREMIER LIVRE.



Il conseille à son ami d'adoucir les peines  
de l'hyver par les plaisirs, sans s'inquieter  
de l'avenir.



**L**A nége a blanchi nos Campagnes  
Elle hausse par tout la croupe des montagnes ,  
Son poids y fait ploier les arbres les plus forts ,  
Et les fleuves durcis par la piquante haleine  
D'un vent aigu qui les enchaîne ,  
Ne coulent plus entre leurs bois.



Pour adoucir cette frédure ,  
Et les sombres chagrins d'une saison si dure  
Ami fais un bon feu, n'épargne point le bois ,  
Vale verre à la main pour chasser la tristesse ,  
Nous percer ta meilleure piece  
Et d'un bon vin vieux fais le choix.



Permitte diviſa cætera, qui ſimul,  
 Stravere ventos aquore fervido,  
 Depræſtantes, nec cupreſſi  
 Nec veteres agitantur orni.



Quid ſit futurum cras ſuge querere, &  
 Quem ſors eumque dierum cumque dabit, Lucro  
 Appone, nec dulces amores  
 Sperne puer, neque tu Choreas.



Donec virenti canicies abeſt  
 Morofa, nunc & campus, & aræ  
 Lenæſque ſub noctem ſuſurri,  
 Compoſi à repetantur horâ.



Nunc & latentis proditor intimo  
 Gratus puella riſus ab angulo,  
 Pignuſque deraptum lacertis  
 Aut digito male pertinaci.

Laisse au Maître des Dieux le reste  
 Contre ce qu'il ordonne en vain l'homme conteste,  
 L'Univers est soumis à tout ce qui lui plaît.  
 De la mer en fureur que les vagues mugissent,  
 Il parle, les vents obéissent,  
 Et le calme en tout lieux renaît.



Ne t'embarasse point la tête,  
 Du fort qu'au l'endemain la fortune t'apprête,  
 Et pour un jour gagné calcule chaque jour,  
 Dance, divertis-toi, que ton ame contente,  
 Suive agreablement la pente  
 Que le bel âge a pour l'amour.



Jouis de ta verte jeunesse,  
 Tandis que l'importune & chagrine vieillese,  
 N'a point ridé ton front, ni blanchi tes cheveux;  
 Au rendez-vous secret où Cloris doit t'attendre  
 Va-t'en de nuit, va d'un cœur tendre,  
 Conter & contenter tes feux.



Pour se faire chercher dans l'ombre,  
 La folette se cache au recoin le plus sombre,  
 Mais un ris échapé la livre à ton courroux,  
 Un baiser derobé fait alors ta vengeance,  
 Et ce qu'elle fait de defiance  
 Ne sert qu'à le rendre plus doux.



## LIBRI PRIMI

## O D E XXIII.



Ad Chloen.



*Non esse jam quod viriles complexus, viro  
matura extimescat.*



*Vitas hinnuleo me similis, Chloë,  
Quarenti parvidam montibus avia  
Matrem, non sine vano  
Auratum & sylva metu.*



*Nam seu mobilibus vitis inhorruit  
Ad ventum foliis, seu virides rubens:  
Dimovere lacerta  
Et corde & genibus tremit.*





## O D E XXIII.

## DU PREMIER LIVRE.



Il se plaint à sa Maîtresse de ce qu'elle le fuit, dans un âge auquel elle ne doit pas craindre les aproches d'un Amant.



**P**ourquoi me fuïez vous, Bergere,  
 i me fuïez vous, plus timide & legere  
 'un Fân dans les bois égaré,  
 Qui tremble au moindre bruit, courant après sa  
 mere,  
 Dont le hazard l'a separé ?



Que du moindre coup de son aile,  
 Un doux Zephire agite une feuille nouvele,  
 Qu'un Lezard sorte d'un buisson,  
 Sur ses fêbles genoux il fremit, il chancelle,  
 Et son cœur tremble de frisson.



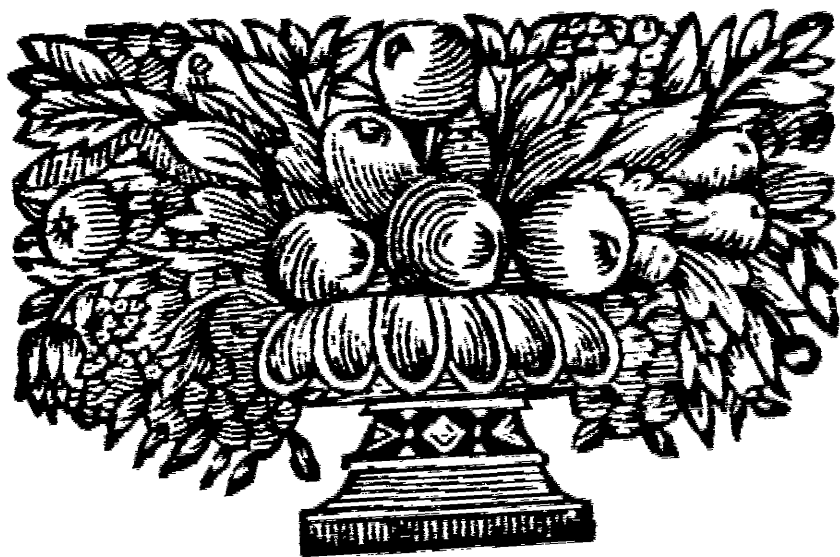
*At qui non ego te , Tigris ut aspera ,  
Getulusve Leo frangere persequor ,*

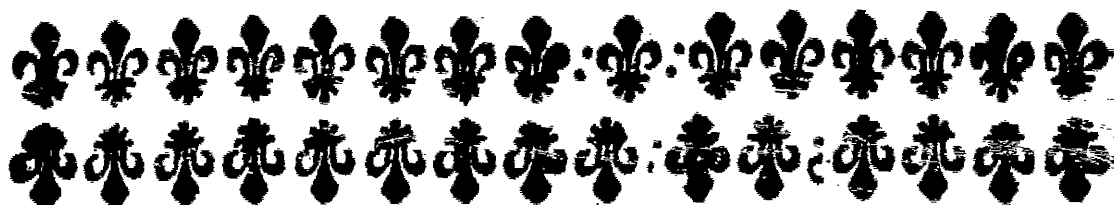
*Tandem desine matrem ,*

*Tempestiva sequi viro.*



Craignez vous de moi quelqu'outrage ,  
Suis-je un Lion cruel, suis-je un Tigre sauvage ?  
Connoissez moi , connoissez vous ,  
Il est tems de quitter quand on est à vôtre age ,  
Une mere pour un Epoux.





## LIBRI SECUNDI

## O D E III.



*Æquâ mente utendum divitiis , sors enim par  
in morte.*



*Æquam memento rebus in arduis  
Servare mentem , non secus in bonis*

*Ab insolenti temperatam  
Latitiâ , moriture Dolli.*



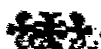
*Seu mæstus omni tempore vixeris ,  
Seu te in remoto gramine per dies*

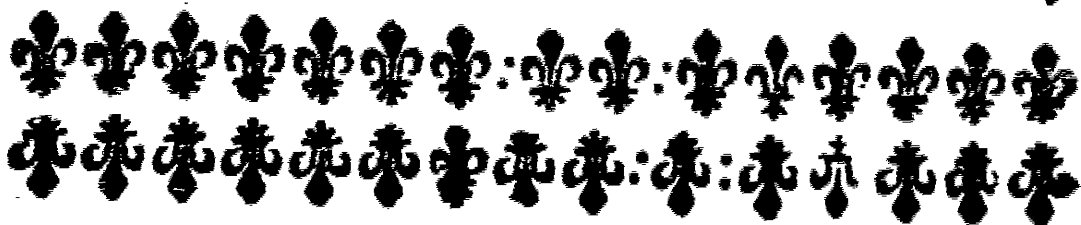
*Festos reclinatum bearis  
Interiore notâ falerni.*



*Quâ pinus ingens albaque populus ,  
Umbram hospitalem consociare amant:*

*Ramis , & obliquo laborat  
Lympha fugax irrepidare rivo.*





## O D E III.

## DU SECOND LIVRE.



Qu'il faut pendant sa vie jouir des biens  
qu'on n'emporte point en mourant.



**G**arde toujours une ame égale

Damis, de quelque choc dont tu sois agité ,

Souviens fais t'ébranler le sort qui te ravale ,

Et ne t'aveugle point dans ta prospérité.



Le trépas est inevitable

Soit que tes tristes jours se passent en chagrins ,

Soit que dans tes banquets on serve sur ta table

Les vins les plus exquis, & les mets les plus fins.



Uivons , entrons sous le feuillage

De ces arbres touffus, & pliez en berceaux ,

Où cette onde qui fuit le long de son rivage

Mêle une fraîcheur douce au murmure des eaux.

Huc vina, & unguenta, & nimium breves,  
Flores amœna ferre iube rosa

Dum res, & ætas & sororum

Fila trium patiuntur atra,

✽✽

Cedes coemptis saltibus, & domo

Villaque flavus quam Tyberis lavat;

Cedes, & extractis in alium

Divitiis potietur hares.

✽✽

Dives ne prisco natus ab Inacho

Nil interest, at pauper, & infimâ

De gente sub Dio moreris,

Victima nil miserantis orci.)

✽✽

Omnes eodem cogimur, omnium

Versatur urnâ, serius, ocius,

Sors exitura, & nos in æternum

Exilium impositura Cymbæ.

✽✽

Dans un lieu si propre à la joie  
Qu'on nous dresse un couvert, qu'on le pare de  
fleurs,  
Et profitant des biens que le Ciel nous envoie  
Laissons filer nos jours aux trois fatales Sœurs.



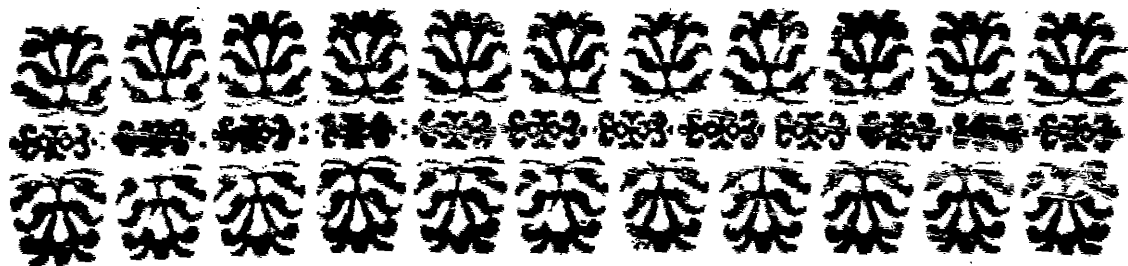
Quand ta trame sera coupée,  
Il te faudra quitter ces superbes Palais,  
Et ces bois dont le Tybre a sa rive occupée  
D'un héritier content combleront les souhaits.



Qu'on soit riche ou pauvre il n'importe,  
Né du sang le plus haut ou du rang le plus bas,  
L'inflexible Pluton à tous ouvre sa porte,  
Et tous les hommes sont égaux dans le trépas.



De l'urne que règle la Parque  
Dés que sortent nos noms elle tranche le fil,  
Soit plutôt soit plutôt, enfin la triste barque  
Passe tous les mortels à l'éternel exil.



## LIBRI TERTII

## O D E XXI.



Ad Amphoram.



*Et in Corvini gratiam opina vina prebeat usque  
in lucem.*



*O Nata mecum Consule Manlio  
seu tu querelas , sive geris jocos ,  
seu rixam , & insanos amores  
seu facilem , pia testa , somnum.*



*Quocumque lectum nomine Massicum  
servas , moveri digna bono die ,  
Descende Corvino iubente  
Promere languidiora vina.*





## O D E XXI.

## DU TROISIE'ME LIVRE.



Ce sont des paroles adressées à la bouteille, & qu'il fit chanter dans un repas magnifique qu'il donna à Messala Corvinus.



**M**ontre toi charmante bouteille  
 Soit que de ta liqueur vermeille.  
 Naissent les plaintes ou les jeux,  
 Soit que d'un doux sommeil tu sois la source aimable,  
 Soit que ta vapeur agreable  
 Redouble les feux amoureux.



Quelque jus dont tu sois remplie  
 Digne d'une Fête acomplie  
 Viens faire honneur à mon repas.  
 Viens paroître à nos yeux, c'est Corvin qui l'ordonne  
 C'est à lui seul que je te donne  
 Comme un vin des plus délicats.



*Non ille quamquam Socraticis madet  
Sermonibus, te negliget horridus,*

*Narratur & prisca Catonis  
Sape mero caluisse virtus.*



*Tu lenet tormentum ingenio admoveas*

*Plerumque duro, tu sapientius*

*Curas, & arcanum jocosum*

*Consilium retegis lyeo.*



*Tu spem reducis mentibus anxiiis*

*Viresque, & addis cornua pauperi,*

*Post te neque iratos trementi;*

*Regum apices, neque militum arma.*



Quoique severe , quoique sage ,  
 Ne crains pas que d'un air sauvage  
 Il te rebute avec aigreur.  
 Il sçait que de Caton si pur aux yeux du monde  
 Souvent la sagesse profonde  
 Prenoit feu par cette liqueur.



Par la plus douce des tortures  
 Des ames qu'on croit les plus dures  
 Tu sçais arracher les secrets ,  
 Le plus sage cedant à ta subtile amorce,  
 Se dévoile , & n'a pas la force  
 De résister à tes attraits.



Dans le trouble , dans l'indigence  
 Tu rends l'espoir & l'assurance  
 Aux esprits réduits aux abois.  
 Et le pauvre ne craint , quand ta pointe l'anime  
 Ni le fier Soldat qui l'opprime  
 Ni le courroux mortel des Rois.



*Te Liber, & si lata aderit Venus  
Segnesque nodum solvere Gratia*

*Vivaeque producent lucerna*

*Dum rediens fugat astra Phoebus.*



Quand les chênes ne font plus vers ,  
 Le Zephire passe outre , & volant au travers  
 Rit de leur tête dépoüillée.  
 Ainsi l'Amour avec mépris  
 Fuit en voiant tes cheveux gris ,  
 Ta ride qui l'éfraïe , & ta dent enroüillée.



L'or & la pourpre des habits,  
 L'éclat des diamans , & le feu des rubis ,  
 Ne te rendent point ta jeunesse ,  
 Et ce que l'âge a dévoré  
 Ne peut plus être réparé  
 Par les vains ornemens qui fardent ta vieillesse.



Que font devenus tes attraits ?  
 Ces heureuses couleurs , ces yeux vifs , ce teint  
 frais ?  
 Ce pié fin qui m'enlevoit l'ame ?  
 Que te reste-t'il des beautez  
 Dont mes sens étoient enchantez  
 Et qui ne respiroient qu'une amoureuse flamme ?



*Felix post Cynaram, notaque, & artium.*

*Gratarum facies, sed Cynara breves*

*Annos fata dederunt.*



*Servatura diu parem*

*Cornicis vetula temporibus Lycen*

*Possent ut juvenes visere fervidi*

*Multo non sine risu*

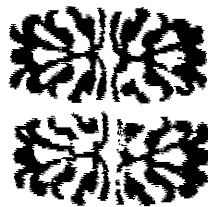
*Collapsam in cineres facem.*

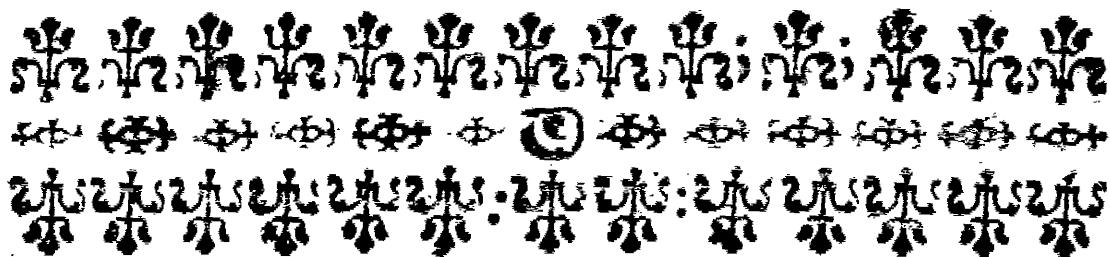


Iris qui me tint sous sa loi ,  
Iris à peine étoit plus charmante que toi.  
Ta beauté balançoit la sienne ,  
Mais ce bouton fut tôt cueilli  
Elle est morte , & n'a point vieilli,  
Et par là sa disgrâce est moindre que la tienne.



Vieille Corneille que le sort  
Réserve à des chagrins plus tristes que la mort,  
Aprends ce que tu dois attendre.  
Tu vis afin qu'en tes vieux ans  
Mille chauds & jeunes Amans  
Se raillent d'un flambeau qu'on voit réduit en cendre.





## E P O D O N.

## O D E I I.



*Vita Rustica laudes.*



*B*Eatus ille qui procul negotiis  
 Ut prisca gens mortalium,  
 Paterna tura Bobus exercet suis  
 Solutus omni fœnore.  
 Nec excitatur classico miles truci,  
 Nec horret iratum mare,  
 Forumque vitat, & superba civium  
 Potentiorum limina.  
 Ergo aut adultæ vitium propagine  
 Altas maritat populos.  
 Aut in reductâ valle mugientium.



## O D E II.

## DES EPODES.



La description de la Vie Champêtre.



**H**Eureux celui qui sans affaires  
 Comme étoient nos premiers ayeux ,  
 Et qui sans rien devoir laboure avec ses Bœux  
     Les champs héritez de ses peres.  
 Il n'est point réveillé par le son du tambour ;  
 De la mer en couroux il ne craint point la rage,  
     Et sans voir ni Bateau ni Cour  
 Il ne va point aux Grans rendre un servile homage.  
 Mais cultivant sa vigne il marie aux ormeaux  
     Le sep que sa main rend fertile ,  
 Ou retranchant d'un arbre une branche inutile  
 Il y grêfe des fruits & meilleurs , & plus beaux.  
     Tantôt il se plaît à voir paître

*Prospectat errantes greges,  
Inutilesque falce ramos amputans  
Feliciores inserit.*

*Aut pressa puris mella condit amphoris  
Aut tondei infirmas oves.*

*Vel cum decorum mitibus pomis caput  
Autumnus arvis extulit,*

*Ut gaudet insitiva decerpens pyra,*

*Certantem & uvam purpura,  
Qua muneretur te Priape, & te pater  
Sylvane tutor finium.*

*Libet jacere modo sub antiqua Ilice,  
Modò in tenaci gramine.*

*Labuntur altis interim ripis aque,  
Queruntur in sylvis aves,  
Fontesque lymphis obstrepunt manantibus,  
Somnos quod invitet leves.*

*At cum tonantis annus hybernas Jovis  
Imbres, nivesque comparat,  
Aut trudit acres hinc & hinc multa cane  
Apros in obstantes plagas,  
Aut amite levi rara tendit retia*

Les troupeaux dont il est le Maître  
Dans le fond des prochains Valons ;  
Tantôt sa main pressant le miel qui sort des ruches  
Il en remplit de larges cruches ,  
Et tantôt il tond ses moutons.  
Mais quand de pampres vers l'automne couronnée  
De ses dons enrichit l'année  
Quel plaisir de cueillir libre de tous chagrins  
Ou les poires qu'il a lui-même écussonnées ,  
Ou la pourpre de ses raisins  
Doit les premices soit données  
Aux Dieux qui gardent ses jardins.  
Tantôt assis sous un vieux chêne ,  
Tantôt sur un gazon qu'il a peine à quitter  
Il entend dans les bois le Rossignol chanter  
Et voit couler les eaux d'une claire fontaine ,  
Dont le murmure doux par ses charmes puissans  
Dans un tendre sommeil ensevelit les sens.  
Mais quand l'hiver contre la terre  
Fournit au Maître du tonnerre  
La nége & les frimats qu'il prend soin d'amasser,  
Il voit aux Sangliers ses Chiens faire la guerre  
Et dans ses toiles les forcer.  
Tantôt à la Griye goulué.

*Turdus edacibus dolos.*

*Parvidumque leporem, & advenam laqueo Gruem:*

*Fucunda captat premia.*

*Quis non malarum quas amor curas habet:*

*Hac inter obliviscitur;*

*Quod si pudica mulier in partem juvet:*

*Domum atque dulces liberos,*

*Sabina qualis, aut perusta solibus.*

*Pernicis uxor Appuli.*

*Sacrum vetustis extruit lignis focum:*

*Lassi sub adventum viri.*

*Claudensque textis cratibus latum pecus:*

*Distenta siccet ubera,*

*Et horna dulci vina promens dolio:*

*Dapes inemptas apparet.*

*Non me lucrina juverint conchyliis:*

*Atagisve Rhombus, aut Scaris:*

*Si quos Eois intonata fluctibus*

*Hyems ad hoc vertat mare.*

*Non asra avis descendat in ventrem meum:*

*Non attagen Jonicus,*

*Fucundior quam lecta de pinguisimis:*

*Oliua ramis arborum,*

Il tend des rets plus délicats ,  
 Et tantôt il se paie en prenant dans ses las  
 Le Lievre timide ou la Gruë.  
 Qu'en cet heureux état on oublie aisément  
 Ce que l'Amour a de tourment ;  
 Sur tout quand une Femme économe & pudique,  
 Soutient vôtre maison , élève vos enfans ,  
 Telle qu'on la voioit au tems  
 Ou de nos vieux Sabins ou de l'Apoüille antique,  
 On la voit diligente & brûlante d'amour  
 Lui tenir un bon feu tout prêt pour son retour,  
 Lors tardis que l'Epoux fatigué de la chasse.  
 Ou se réchaufe , ou se délasse ,  
 Elle voit rentrer le troupeau ,  
 Trait sa vache , & ferme l'étable ,  
 Puis revient lui servir sur table  
 Des mets chez elle pris, & de son vin nouveau ;  
 En vain l'on m'offriroit les Huîtres les plus fines  
 Les Saumons, les Turbots, & ces rares Poissons  
 Que des vents orageux dans les rudes saisons  
 Font passer du Levant sur nos rives voisines ,  
 La Gelinote , & le Faifant ,  
 N'ont rien de comparable à la douceur extrême  
 D'une Olive, ou d'un fruit que l'on cueille en passant

*Aut herba lapathi prata amanti, & gravi*

*Malva salubres corpori*

*Vel agna festis casa terminalibus,*

*Vel hœcudus ereptus lupo.*

*Has inter epulas, ut juvat pastas oves:*

*Videre properantes domum,*

*Videre fessos vomerem in-versum boves:*

*Collo trahentes languido,*

*Positosque vernas ditis examen domus:*

*Circum-revidentes lares.*

*Hæc ubi locutus seenerator Alphius,*

*Jam jam futurus Rusticus,*

*Omniem relegit Idibus pecuniam,*

*Quærit Kalendis ponere.*



Sur des arbres féconds, qu'on a plantez soi-même.  
 Non, ces superbes mets n'ont rien qui soit si doux  
 Que le Pourpier naissant, que la blanche Laituë,  
 Que la jeune Brebis qu'un jour de Fête on tuë,  
 Ou qu'un tendre Chèvreau sauvé des dents des  
 loups.

Quel plaisir en mangeant toutes ces viandes nuës,  
 De voir à leur bercail retourner ses Brebis,  
 Et ses Bœufs à pas lents ramener au logis.

Le soc renversé des charruës.

Enfin voir un essain de robustes Valets

D'une sage maison véritable richesse,

Contant les travaux qu'ils ont faits

Se ranger au foïer où leur soupe se dresse.

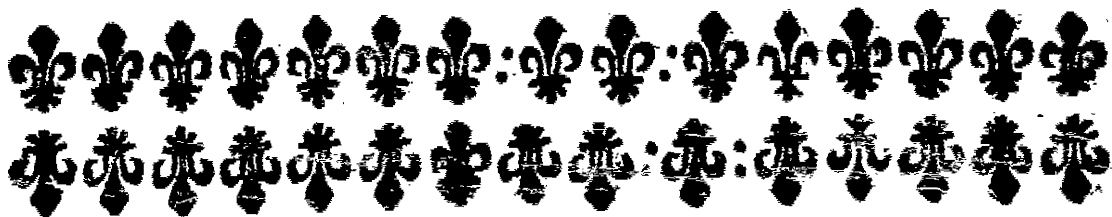
C'est ainsi que parloit dans son esprit changeant

Usurier Alphius meditant sa retraite,

Il ramasse tout son argent

Mais dès le lendemain l'inconstant le reprête.





## EPI TRE MORALE

## A D A M I S,

Sur la retraite du monde & le plaisir de la  
vie tranquille qu'on peut goûter à  
la Campagne.



**C**Rispe, c'est tout de bon, quoique tu puisses  
dire,

Du tracas du grand monde enfin je me retire,  
Et las ou dégoûté d'attendre de l'emploi

Je vais chercher du pain & du repos chez moy.  
Trop long-tems d'une ardeur à moi-même impor-  
tune

J'ai suivi les attraits de l'ingrate Fortune  
Trop long-tems de son temple assiegeant les abors  
J'ai fait pour m'y pousser d'inutiles éfors;  
Non Apollon ne trouve à sa porte fermée  
Que des lauriers tous secs, & qu'un peu de fumée.  
Des vapeurs de l'espoir quoi toujours enyvré!

Aux caprices du sort me verrai-je livré ?  
Toujours dans la tourmente & d'une ame rebelle.  
Méprisant la raison dont la voix me rapelle.  
Non cessons de former d'ambitieux souhaits.  
Dans un petit recoin alons chercher la paix ,  
Alons sous les ormeaux loin de toute menace  
Goûter les vrais plaisirs que nous décrit Horace.  
Passer tranquillement dans ces lieux souhaitez  
Près du feu les Hyvers , à l'ombre les Etez ,  
Fouler près de Cloris la naissante verdure  
Lire au bord d'un ruisseau, dormir à son murmure,  
Voit les moutons bêlans rentrer dans le bercail,  
Et les poudreux valets s'animer au travail.  
Dans ces lieux retirez où régne l'indolence  
Jamais je n'envirai la coupable opulence ,  
Ni ces pompeux fleurons dont nos gras Partisans  
Timbrent avec orgueil des écussons naissans.  
Laissons, laissons ici ces heureuses vermines ,  
Elever des Palais bâtis sur nos ruines ,  
Des Palais azurez, dorez, mis en couleurs  
Au burin du public détrempe dans leurs pleurs ,  
Ou'à force de ducats d'Hozier par son adresse,  
Es gréfe sur le tronc d'une antique noblesse,  
Se brillans d'un honneur argent comptant aquis.  
Le fille soit Duchesse, & le fils soit Marquis,

Que cent cofres pleins d'or cachent leur origine;  
Qu'ils aient beaux chevaux, grans Hôtels, table  
fine,

Qu'ils insultent Paris de leur faste odieux,  
Qu'ils mêlent un fang vil au fang des demi-Dieux,  
Cueillant dans mon desert ou ma poire ou ma  
prune

Je rirai de ce coups de l'aveugle Fortune,  
Et fans m'embarasser d'où leur vient tant de bien  
Je me tiendrai content s'ils épargnent le mien.

Mais toi de qui la Cour fais ta Philosophie

Tu veux qu'aux vents trompeurs mon ame encor  
se fie,

Veux-tu donc, me dis-tu, dans ta Ferme en-  
terré

N'avoir pour entretien qu'un ignorant Curé,

Et toujours mal païé de ton revenu mince,

Languir honteusement au fond d'une Province?

Crois tu là débitant mille mortalitez,

T'élever au dessus de tes adversitez,

Ou par les Vers pompeux de ta veine feconde

De ton nouveau bonheur persuader le monde?

Non, cher ami, croi moi, fais y réflexion,

Ce sauvage repos est pure vision,

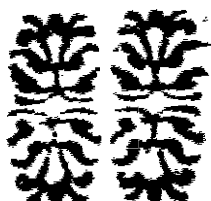
A toi même de toi fais un plein sacrifice,

Un moment de dégoût perd vingt ans de service,

Et nul ne pronât-il, tes vertus à ton Roy ,  
Il faut que ton merite en fin parle pour toi.  
On tire de la Cour à force de la suivre  
Des honneurs pour paroître, & du bien pour y vivre.  
Des Syrenes de Cour, Crispe, c'est la chanson,  
Mais je bouche l'oreille & cours à ma maison ,  
Où dans les entretiens de ma Philosophie  
Une fois je sçaurai ce que c'est que la vie.  
Mais dis-moi, Courtisan, qui pour me décevoit  
Veut que mon cœur se flate encor d'un vain espoir,  
Toi qu'un astre benin poussa sur ce Théâtre ,  
Toi qui connois les Dieux que le peuple idolâtre,  
En est-il, mon cher Crispe, & peux tu m'en citer  
Que tes prosperitez aient sçu contenter.  
Ceux que tu vois sortis de la route commune  
Que ne souffrent-ils point du poids de leur fortune,  
Qui pourroit penetrer sous les Lambris dorez  
De quels cuisans foudris leurs cœurs sont dévoréz ,  
Les jalouses fureurs, l'inquiète avarice  
Le pié toujours tremblant au bord du precipice,  
Mille rebuts amers , mille chagrins secrets ,  
Ce sont les noirs venins qui corrompent leurs mets.  
La Fortune qui rit du plus haut de sa rouë  
Plus elle les caresse, & plus elle s'en joueë ,

De la droite sur eux elle épand ses faveurs  
Mais sa gauche maligne en aigrit les douceurs,  
Et d'un brillant dehors ébloüissant la veüe  
Elle renferme au cœur le poison qui les tuë.  
Tel est des Favoris le sort interieur  
Et je prens, cher ami, le parti le meilleur.  
C'est là que peu connu du Ministre & du Maître  
On cherche uniquement soi-même à se connoître,  
Et ne rendant qu'à soi compte de son loisir  
D'une liberté pure on fait tout son plaisir.  
L'Esprit toûjours tranquille & content de soy-même  
On y fait ce qu'on veut, on y voit ce qu'on aime,  
Un Horace à la main on en deffend l'accez  
Aux intrigues de Cour, aux soucis, aux procez,  
Par tout on voit regner l'innocente nature  
Le vin s'y verse net, on y boit l'onde pure,  
L'Apetit sans horloge y regle le repas,  
On y peut à son gré manger, ne manger pas,  
Tirer de ses filets une Truite surprise,  
Servir à son ami la Perdrix qu'on a prise,  
De cent fruits odorans couronner ses festins  
Et sans frais se nourrir du tribut des jardins.  
Tel étoit mon dessein, quand soudain sur ma tête  
De toutes parts éclate une horrible tempête,  
Accusé fausement d'un crime supposé

Par un lâche complot je me vois écrasé  
Haine, fureur, cabale, injustice, ignorance,  
Tout se joint, tout s'unit, contre mon innocence,  
On m'acable, mais loin que j'en sois abatu  
Qu'a fait ce coup affreux, qu'a fermir ma vertu  
Comme au milieu des feux toujours incorruptible,  
Cet enfant du Soleil ce soufre incombustible ,  
L'or fondu mille fois loin d'en être alteré  
Sort du fond du creuset plus vif, plus épuré :  
Ainsi mon ferme cœur malgré le sort contraire  
Soutiendra jusqu'au bout son heureux Caractère.  
Goutons le bien present, rions des maux passez,  
Quand on se croit heureux, cher Crispe, on l'est assez.



292 CONTES ET FABLES.  
FABLE LXXIII.



Du Coq & du Diamant.



*F*oibles & terrestres Esprits ,

*Accoûtumez d'être nourris*

*Ou de bagatelle ou d'ordure ;*

*Esclaves des Plaisirs, qui pour vôtre pâture*

*Allez dans le fumier grater des grains pourris ,*

*C'est en vain qu'à vos yeux un Philosophe étale*

*Les severes leçons d'une austere Morale ,  
 L'attrait de la Vertu ne scauroit vous toucher :  
 La Sirène attachée à chercher vôtre perte  
 Fredonne-t-elle un air ? vôtre oreille est ouverte ;  
 Minerve parle-t-elle ? on vous la voit boucher.  
 Des faux attrails d'un bien passager, perissable ,  
 L'Homme du Monde est entêté ;  
 Mais le solide & le durable  
 Qui conduit pour toujours à la Felicité  
 Est avec mépris rejeté.  
 Mortels , c'est une verité*

*Qu'on va vous peindre en cette Fable.*



**U**Ne Bourgeoise à vieux attrails  
 Voulant à cinquante ans faire encore la Belle ,  
 Prenoit tous les matins du bouillon pleine écuelle,  
 Après midi clistere, & le soir deux œufs frais ,  
 Et pour n'en point manquer entretenoit exprés  
 Poulailier bien garni de fécondes Poulettes ,  
 Et Coq qui sur ses pieds superbement planté ,  
 Bien chauffé d'éperons, bien barbé, bien crêté,  
 Partageoit entre ces Coquettes  
 Qui le caressoient tour à tour

Et ses bienfaits & son amour.

C'étoit un Coq poupin, galand, d'un beau plumage,  
Plus coquet qu'un Abbé qui fait apprentissage

Chez la bonne Dame *Doucet*,

En Boutique où tout rit, Mere, Filles, Soubrette,

Abbé qui fait du tems un emploi fort discret,

Et qui dit tous les jours, pour Breviaire complet,

Ses Matines à la Toilette

Et ses Vêpres au Cabaret.

Tout l'emploi de ce Coq étoit que dès l'aurore

Il chantoit sans aucun souci,

Puis levé caressoit celle-là, celle-ci,

Coquetoit tantôt l'une, & tantôt l'autre encore;

Et las enfin de badiner,

Le plaisir le plus doux de ce Sardanapale

Etoit d'aller grater le fumier le plus sale,

Pour y chercher de quoi dîner.

Or un jour en gratant sous sa pate il rencontre

Un Diamant plus gros dix fois

Qu'un riche Partisan n'en porte dans ses doigts,

Ou que celui que Daphnis montre

Quand tirant trente fois en une heure ses gans,

Il en fait petiller les feux étincelans.

Si peu que l'Animal à crête

Eût été moins qu'il n'étoit bête,

Heureux de trouver ce tresor ,  
 Il en eût fait un bon usage ,  
 Changé le Diamant en or ,  
 Et cet or en bon grain à profit de ménage :  
 Mais le sot qui moins qu'Alvarés  
 Connoissoit la valeur d'une Pierre si nette ;  
 Fy, dit-il ; & d'un coup de pate la rejette ,  
 Puis gobe un grain pourri qu'il trouve tout auprès.  
 Combien dans le Siecle où nous sommes  
 Tous les jours se trouve-t'il d'Hommes ,  
 D'aine basse & d'esprit tortu ,  
 Qui plus fous que ce Coq qui cherchoit sa pâture,  
 S'attachent au fumier, & preferent l'ordure  
 A la precieuse vertu !

## F A B L E L X X I V .

### D E L' E P E R V I E R

### D O R E U R D E P L U M E S .

**U**N certain Epervier ruzé comme un vieux Diable,  
 Pour duper les Pigeons se vêtit en Bourgeois,  
 Justaucorps de drap noir, & la Veste semblable ,  
 Grand Manteau qui passoit le genou de deux doigts,  
 Rabat bien joint, Perruque brune ,

Castor fin, Tresse d'or, Gans blancs, bas bien tiré,

Soulier proprement fait, & d'un veau bien ciré,  
Enfin tel qu'un Marchand à qui rit la fortune ,

Et de ce faux dehors paré

Cherchant Boutique, en choisit une

Au quartier de saint Honoré.

Joignant à cet habit un affable visage ,  
Et la fausse candeur d'un modeste langage  
Qui ne l'auroit pas cru plein de sincérité ?

Le voilà donc mis en Boutique

Et bientôt cet air doux de feinte probité ,

Lui fit venir grosse pratique.

Mais quel negoce faisoit-il ?

Il fit dire aux Pigeons que pour dorer les Plumes,  
On ne pouvoit trouver un Doreur plus subtil,  
Alors, & telles sont de tout tems leurs courumes,  
Pigeons de toutes parts aimant à se parer ,

Vinrent pour se faire dorer.

Or notez que la Fable en son moral Ramage ,  
Par ce Doreur subtil entend un Emprunteur ,

Et qu'un Pigeon est le Prêteur ,

Qui d'un gros interêt croit dorer son plumage,

Examinons sur ce Plan là ,

De quel air le Negoce alla.

Monfieur de l'Epervier à la grife infidelle ,

Voiant Pigeons venir, pour les apâter mieux ,

Ne leur tire d'abord qu'une plume de l'Aile ;

La dore & la remet, puis en arache deux ,

Et leur fait la même parure ,

Puis enfin petit à petit ,

S'étant mis dans un gros crédit ,

Et Pigeons à foison venant à la Dorure ,

Voici le tems, dit-il, enfin d'exécuter ,

Le grand coup que de loin j'ai sçu préméditer.

Il feint de leur vouloir dorer à triple couche ,

Leur plumage de haut en bas ;

Et les dupes Pigeons qui ne démêlent pas ,

Ce que couve le cœur de ce que dit la bouche ,

Sans raisonner sur le propos ,

Pour se faire plumer vinrent tendre le dos.

L'Epervier qui les tient sous sa griffe crochuë ,

Les prend tous, les plume à plaisir ,

Et les rend selon son desir ,

Comme Oiseaux qui sortent de muë.

Bien entendu qu'au Peuple fat ,

Il promet que suivant l'usage ,

Il rendra bien doré d'un bon or de Ducat ,

Ce qu'il leur ôte de plumage ,

Les Pigeons dépouillez s'en retournent contents.

Et chacun d'un Esprit tranquille ,

Attend paisiblement le tems ,

Que leur avoit marqué cet Ouvrier habile.

Le terme vient, Mais sçavez vous ,  
Si tôt qu'il les eût plumé tous ,  
Ce que fit l'Oiseau de rapine  
De la dépouille de ces fots ?

Rendu tout à coup riche, il fit de bons ballots,

Et prit la fuite à la fourdine.

Du départ impreveu les Pigeons avertis ,

Pour aposer Scellé courent au Commissaire ,

De tout ce qui restoit deux Huissiers sont nantis

Les pauvres Idiots pouvoient-ils plus mal faire ?

Tandis que le Banqueroutier ,

Dans un azile sûr fait de l'huître gogaille ,

Il se rit du sot Créancier ,

Et ne lui laisse qu'une Ecaille,

Encor Dame Justice à la fin fait si bien ,

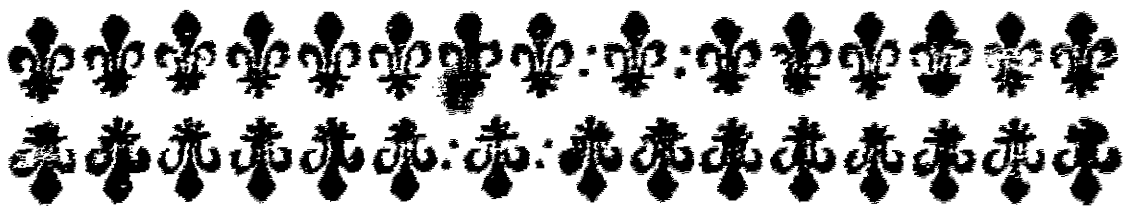
Que de l'Ecaille même il ne lui reste rien.

C'est par cette coupable route ,

Que comme l'Epervier nous voions tous les jours,

Un Fripon de la Banqueroute ,

Se preparer de loin l'infidelle se cours.



# T A B L E

D E S

C O N T E S E T F A B L E S.

---

## T O M E S E C O N D.

C O N T E L I. De l'Idole brizé.  
*Le Caprice.* Pag. 1

C O N T E L I I. Des Rats.  
*L'Abus des Biens.* 6

F A B L E L I I I. De la Mouche & de la  
Marmite.

*L'Intemperance.* 11

F A B L E L I V. Du Renard & du Leopard.  
*La Prudence.* 16

C O N T E L V. Du Bucheron & de la Forêt.  
*Prêier des Armes contre soi-même.* 21

C O N T E L V I. Du Bucheron & de Mercure.  
*La Probtte recompensée.* 25

F A B L E L V I I. Du Lion & de la Grenouille.  
*La Generosité.* 30

# T A B L E.

F A B L E L V I I I. Du Lion décrepit.

*La Foiblesse méprisée.* 35

C O N T E L I X. Du Lin, des Oiseaux, & de la Pie.

*La Prevoiance.* 39

C O N T E L X. Du Renard & des Raisins.

*La Dissimulation.* 44

F A B L E L X I. Des Lièvres & des Grenouilles.

*Le Poltron.* 49

C O N T E L X I I. Du Païsan, du Renard & du Coq.

*Se défier de l'Ennemi.* 53

C O N T É L X I I I. De la Mouche & de la Fourmi.

*Le Sujet fidelle.* 57

C O N T E L X I V. De l'Ecuïer & du Cheval.

*La Liberté.* 62

F A B L E L X V. Du Singe & du Renard.

*La demande impertinente.* 67

F A B L E L X V I. De la Guenon & de son Marmot.

*L'Amour dereglé des Peres.* 71

C O N T E L X V I I. Du Païsan & d'Esculape.

*La Reconciliation.* 76

C O N T E L X V I I I. Du Pescheur & du petit Poisson.

*Le Refus indiscret.* 80

F A B L E L X I X. Du Renard & du Corbeau.

*La Flaterie.* 85

F A B L E L X X. Du Renard & du Vautour.

# T A B L E.

<i>La Puniton Divine.</i>	89
C O N T E L X X I. Du Vautour Procureur.	
<i>Le Procureur.</i>	94
C O N T E L X X I I. Du Serrurier & de la Couleuvre.	
<i>La Satire insolente.</i>	99
C O N T E L X X I I I. Du Cerf qui louë ses Cornes.	
<i>Le mauvais Discernement.</i>	104
F A B L E L X X I V. De l'Ane mécontent de son état.	
<i>L'Impatience.</i>	109
F A B L E L X X V. Du Chien & de l'Ombre.	
<i>L'Avidité trompée.</i>	113
F A B L E L X X V I. Du Singe habillé.	
<i>Le Faux dehors.</i>	119
F A B L E L X X V I I. Du Myrthe devenu Sapin.	
<i>La Grandeur dangereuse.</i>	124
C O N T E L X X V I I I. De la Pie heritie- re du Ramier.	
<i>L'Heritier perfide.</i>	128
C O N T E L X X I X. Des deux Ecrevilles.	
<i>L'Exemple des Peres.</i>	134
C O N T E L X X X. Du Pitaud & du Bou- quin.	
<i>La Langue double.</i>	139
F A B L E L X X X I. De la Montagne qui acouche.	

# T A B L E.

<i>L'Avortement.</i>	145
FABLE LXXVII. Du Sanglier pris dans le Buïsson.	
<i>Le perfide Ami.</i>	148
CONTE LXXVIII. Du Mari & de ses deux femmes.	
<i>L'égalité dans le Mariage.</i>	154
CONTE LXXIX. De la Chate Femme.	
<i>La force de la Nature.</i>	159
FABLE LXXX. Du Loup & de la Belette.	
<i>De la Restitution.</i>	164
FABLE LXXXI. Du Poulain & du Lion.	
<i>La Fille échapée.</i>	169
CONTE LXXXII. De l'Emerillon & de l'Oïseleur.	
<i>Le Voleur pris.</i>	174
CONTE LXXXIII. Du Chat & du Cocq.	
<i>Le Juge passionné.</i>	179
FABLE LXXXIV. Du Corbeau desplumé.	
<i>Le Partisan ruiné.</i>	184
FABLE XC. Du Renard & du Loup.	
<i>L'Ami de Cour.</i>	189
CONTE XCI. Du Baudet & du petit Chien.	
<i>Le mauvais Plaisant.</i>	194
CONTE XCII. Du Miroir.	
<i>Le Luxe des Coquette.</i>	199
FABLE XCIII. Du Chêne & du Roseau.	
<i>La Grandeur dangereuse.</i>	204

## T A B L E.

F A B L E XCIV. Du Loup & de l'Agneau.	210
<i>La Violence.</i>	210
C O N T E XCV. Du Bœuf & de la Grenouille.	
<i>L'Emulation du Luxe.</i>	215
C O N T E XCVI. De l'Ane & de la peau de Lion.	
<i>Le faux dehors.</i>	221
F A B L E XCVII. Du Daim & du Rhi- noceros.	
<i>La Prevention.</i>	226
F A B L E XCVIII. Du Vautour, du Rat & de la Grenouille.	
<i>Le Procez.</i>	232
C O N T E XCIX. Du Loup & de la tête de Bois.	
<i>Le Beau Sot.</i>	237
F A B L E C. Du Leopard & des Taureaux.	
<i>La Division.</i>	243
O D E V. Du premier Livre d'Horace.	251
O D E IX. Du premier Livre.	255
O D E XXIII. Du premier Livre.	259
O D E III. Du second Livre.	263
O D E XXI. Du troisième Livre.	267
O D E XIII. Du quatrième Livre.	273
O D E II. Des Epodes.	279
E P Î T R E M O R A L E à Damis.	286
F A B L E Allegorique.	292

L  
F A B

**EXTRAIT DU PRIVILEGE**  
*du Roy.*

L  
C O I

**P**AR Grace & Privilege du Roy, donné à Paris le huitième Janvier 1696. Signé, Par le Roy en son Conseil, BOUCHER: Il est permis à MARTIN JOUVENEL Marchand Libraire à Paris, de faire imprimer un Livre intitulé *La Grotte des Fables*, en un ou plusieurs Volumes, & icelui vendre & debiter dans tout le Royaume pendant les tems & espace de huit années consecutives, à commencer du jour que ledit Livre sera achevé d'imprimer pour la premiere fois: Avec défenses à tous Libraires, Imprimeurs & autres, de contrefaire ledit Livre, ni d'en vendre de contrefaits, à peine de trois mille livres d'amende, confiscation des Exemplaires, & de tous dépens, dommages & intérêts, ainsi qu'il est plus au long porté par ledit Privilege.

L  
C O N

L  
F A B

D  
F A B

L  
C O N

L

*Registré sur le Livre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, le 8. Janvier 1696. Signé, P. AUBOYN, Syndic.*

Le Sieur Jouvenel a cédé la moitié de son droit du present Privilege à Michel Brunet, Marchand Libraire à Paris, suivant l'accord fait entr'eux.

L  
C O

L  
F A

Et ledit Brunet a fait part de son Privilege au sieur Rey & Plaignard, suivant l'accord fait entr'eux.

L